



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

~~Jet Saha KTB~~

25904

THÉÂTRE
ALLEMAND,

OU
RECUEIL

DES MEILLEURES
PIECES DRAMATIQUES,

*Tant anciennes que modernes, qui ont paru
en langue Allemande; précédé d'une Disserta-
tion sur l'Origine, les Progrès & l'état
actuel de la Poésie Théâtrale en Allemagne.*

Par MM. JUNKER & LIEBAULT.

TOME SECOND.

NOUVELLE ÉDITION



A PARIS,

Chez M. JUNKER, premier Professeur de Droit public,
à l'Ecole Royale Militaire.

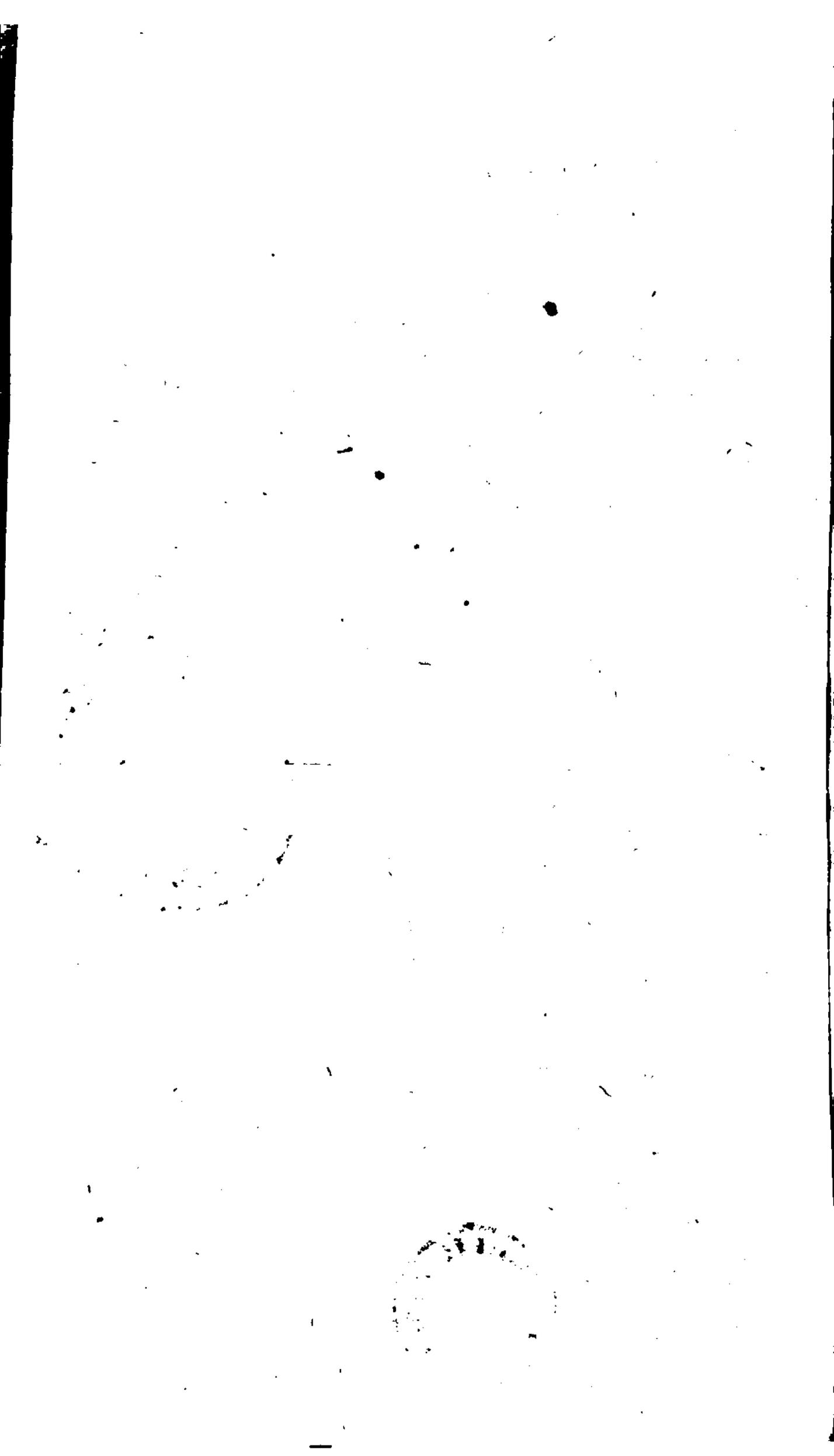
Chez DURAND, Libraire, rue Galande.

Et chez COUTURIER, Imprimeur-Libraire, Quai
& près les Augustins.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





L'ESPRIT FORT,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES.

De M. LESSING.

Théat. Allem. de Junker. T. II. A

A C T E U R S.

ADRASTE.

THÉOPHANE, jeune Théologien
Protestant.

LISIDOR.

JULIE.

HENRIETTE.

} filles de Lisidor.

Madame **PHILANE.**

ARASPE, Oncle de Théopane.

JEAN, Valet d'Adraсте.

MARTIN, Valet de Théopane.

LISETTE.

UN BANQUIER.

*La Scène est dans une Salle de la
Maison de Lisidor.*



L'ESPRIT FORT,
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.
ADRASTE, THÉOPHANE.

THÉOPHANE.

SOUFFREZ, Adraste, que je me plaigne
enfin de la froideur insultante avec laquelle
vous me traitez depuis long-temps. Il y a
deux mois que nous logeons dans la même
maison: nous aspirons au même bonheur;
deux sœurs aimables consentent à combler

A ij

4 L'ESPRIT FORT,
nos vœux; tout paroît nous inviter à former entre nous le lien d'une tendre amitié. J'ai tenté mille fois

A D R A S T E.

A chaque fois vous avez dû voir, que je ne voulois avoir aucune intimité avec vous. De l'amitié entre nous? . . . Savez-vous ce que c'est que l'amitié?

T H É O P H A N E,

Si je le fais?

A D R A S T E.

Toute demande à laquelle on ne s'attend pas, étonne. Eh bien donc, vous le savez! Mais vous connoissiez aussi ma façon de penser & la vôtre.

T H É O P H A N E.

Je vous entends ; c'est-à-dire que vous voulez que nous soyons ennemis ?

A D R A S T E.

Vous me comprenez mal. Ennemis ? Il n'y a donc point de milieu ? Quoi, faut-il que l'homme aime ou qu'il haïsse ? Restons indifférens. Je fais qu'au fond

vous le desirez vous-même : apprenez au moins la sincérité de moi.

T H É O P H A N E.

M'apprendrez-vous cette vertu dans toute sa pureté ?

A D R A S T E.

Commencez donc par vous demander à vous-même , si elle vous plairoit dans toute sa pureté.

T H É O P H A N E.

Certainement elle me plairoit ; & pour vous en convaincre , permettez moi d'en faire un essai.

A D R A S T E.

Très-volontiers.

T H É O P H A N E.

Écoutez donc , Adraste Mais souffrez , que je commence par dire un peu de bien de moi. J'ai , de tout temps , attaché quelque prix à mon amitié ; j'en ai usé avec circonspection ; j'en ai même été avare. Vous êtes le premier à qui je l'aye offerte , & le seul que je veuille forcer de l'accepter En vain vos regards

6 L'ÉSPRIT FORT,
dédaigneux me disent que je n'y réussirai
pas; assurément, j'y réussirai. Votre pro-
pre cœur m'en est garant : oui, votre cœur
qui est infiniment meilleur que votre es-
prit, qui se plait en certaines opinions,
grandes en apparence

A D R A S T E.

Je n'aime pas les éloges, Théophane,
& sur-tout ceux qu'on donne à mon cœur
aux dépens de ma raison. Je ne fais par
quelles foiblesses mon cœur a le bonheur
d'intéresser le vôtre ; mais ce que je fais,
c'est que je ne serai tranquille qu'après les
en avoir délogées par le secours de ma
raison.

T H É O P H A N E.

A peine j'ai commencé l'essai de ma
sincérité, que votre sensibilité est bien en
mouvement : je prévois que je n'irai pas
loin.

A D R A S T E.

Aussi loin que vous voudrez, con-
tinuez.

T H É O P H A N E.

Sérieusement ? Votre cœur est donc le meilleur que je connoisse. Il est trop bon pour obéir à votre esprit qu'a ébloui le nouveau, le fingulier ; qu'une apparence de solidité entraîne dans des erreurs brillantes, & qui, par l'envie de se faire distinguer, vous fait ambitionner un titre qui ne devrait être donné qu'aux ennemis de la vertu ou aux scélérats. Vous le nommerez comme il vous plaira : *Esprit Fort* ; & si vous osez même abuser des noms les plus respectables, nommez-le *Philosophe* : c'est un monstre, c'est la honte de l'humanité. Et vous, Adrasse, que la nature avoit formé pour être un de ses ornemens & qui, pour l'être en effet, n'aviez besoin que de suivre vos propres sentimens ; vous qui êtes né pour tout ce qui est véritablement noble, véritablement grand : vous vous dégradez de dessein prémédité, pour acquérir, aux yeux de la multitude de petits esprits, une gloire

L'ESPRIT FORT,
à laquelle je préférerois le mépris de
l'Univers.

A D R A S T E.

Vous vous oubliez, Monsieur, & si je
ne vous interromps pas, vous croiriez à
la fin vous trouver à cette place, d'où
vos pareils outragent impunément le
genre humain pendant des heures entières.

T H É O P H A N E.

Non, Adraste, non; ce n'est point un
Prédicateur incommode que vous inter-
rompez; c'est un ami. C'est malgré
vous que je me donne ce nom. Et
cet ami vous devoit une preuve de sa
sincérité.

A D R A S T E.

Et il vient d'en donner une de son
adulation. . . . mais de cette adulation
adroite qui se déguise sous une certaine
amertume, pour ne pas paroître flatterie. . . .
Vous ferez tant, Théophane, qu'à la fin
vous me forcerez de vous mépriser.
Si vous connoissiez véritablement la fran-
chise, vous m'auriez dit en face tout ce

que vous pensez de moi au fond de votre cœur ; vous ne m'auriez pas prêté un beau côté que vous me refusez intérieurement, & vous m'auriez prodigué tous les noms odieux que vos semblables donnent si libéralement à ceux qui ne pensent pas comme eux. En un mot, vous vous seriez montré tel qu'un Théologien doit se montrer envers ceux qui méprisent les superstitions, & par conséquent son autorité.

T H É O P H A N E.

Pouvez-vous avoir de pareilles idées ?

A D R A S T E.

Elles sont confirmées par mille exemples..... Mais nous nous engageons trop avant. Je fais ce que je fais ; & j'ai appris depuis long-temps à distinguer les masques du visage.

T H É O P H A N E.

Vous voulez dire par-là.....

A D R A S T E.

Je ne veux rien dire, sinon que je n'ai encore aucune raison pour vous excepter des gens de votre état. Il faudroit vous

A v

10 L'ESPRIT FORT,
avoir connu long-temps, vous avoir
éprouvé dans différentes circonstances,
pour.....

T H É O P H A N E.

Pour rendre à mon visage la justice de
ne pas le prendre pour un masque. Fort
bien ! Mais comment y parvenir par un
chemin plus court, que par la liaison que
je vous propose ? Soyez mon ami, mettez-
moi à l'épreuve.....

A D R A S T E.

Doucement ! Il ne seroit plus temps
d'en venir aux épreuves, si je vous avois
fait mon ami : j'ai cru qu'elles devoient
précéder.

T H É O P H A N E.

Il y a des degrés dans l'amitié, Ad-
raste ; & je ne demande pas encore celui
de la plus grande intimité.

A D R A S T E.

Vous n'êtes pas même susceptible du
plus bas degré,

T H É O P H A N E.

J'en en suis pas susceptible? Où est donc l'impossibilité?

A D R A S T E.

Connoissez-vous un livre qui , dit-on , est le livre de tous les livres , qui renferme les préceptes les plus sûrs de toutes les vertus , & qui cependant ne fait aucune mention de l'amitié? Connoissez-vous ce livre?

T H É O P H A N E.

Je vous vois venir, Adraste. A quel nouveau Collins avez-vous emprunté cette misérable objection?

A D R A S T E.

Emprunté ou non , cela est égal. Il n'y a qu'un petit esprit qui rougit d'emprunter des vérités.

T H É O P H A N E.

Des vérités! Vos autres vérités font-elles du même poids? Mais, êtes-vous capable de m'écouter un moment?

A. vj

A D R A S T E.

Allez-vous encore prêcher ?

T H É O P H A N E.

Ne m'y forcez-vous pas ? Ou bien prétendez-vous qu'on laisse vos railleries superficielles sans réplique, & qu'il paroisse qu'on ne peut pas y répondre ?

A D R A S T E.

Et qu'avez-vous à y répondre ?

T H É O P H A N E.

Le voici. La charité est-elle comprise dans l'amitié, ou l'amitié dans la charité ? C'est sans doute le dernier. Celui qui commande la charité dans sa plus grande étendue, ne commande-t-il donc pas en même-temps l'amitié ? Je le croirois, au moins ; & il est si peu vrai que notre Législateur ait trouvé l'amitié indigne d'entrer dans ses commandemens, que toute sa doctrine n'a pour but que de nous inspirer de l'amitié envers tout le monde.

A D R A S T E.

Vous ne vous appercevez pas, que vous le chargez d'une absurdité. Qu'est-ce

qu'une amitié qui a tout le monde pour objet? Il ne faut pas, que mon ami soit celui de tout l'Univers.

T H É O P H A N E.

Ainsi vous ne donnez le nom d'amitié qu'à cet accord des tempéramens, ce rapport des esprits, cet attrait secret & mutuel, cette chaîne invisible qui lie deux ames qui pensent & qui veulent les mêmes choses?

A D R A S T E.

L'amitié n'est que cela.

T H É O P H A N E.

Elle n'est que cela? Vous êtes donc en contradiction avec vous-même?

A D R A S T E.

Vous avez la fureur, vous autres, de trouver des contradictions par-tout, excepté où il y en a en effet!

T H É O P H A N E.

Faites-y réflexion, Adraste. Si cette harmonie des ames, qui sans doute n'est pas volontaire, cet accord mutuel qui se rencontre dans plusieurs individus, for-

14 L'ESPRIT FORT;

ment nécessairement l'essence de l'amitié, comment pourriez-vous prétendre qu'il soit l'objet d'une loi? Où elle se trouve, cette harmonie n'a pas besoin d'être ordonnée; & où elle n'est pas, on la commanderait en vain. Comment pouvez-vous donc blâmer le Législateur, de n'avoir pas fait mention de l'amitié prise dans ce sens? Il en a ordonné une plus noble & plus digne de l'homme que cet instinct aveugle dont les brutes mêmes ne sont pas privées; une amitié qui se communique après avoir reconnu des perfections, qui ne se laisse pas diriger par la seule Nature, mais qui au contraire dirige la Nature même.

A D R A S T E.

Quel galimatias!

T H É O P H A N E.

Vous savez ces choses-là aussi-bien que moi, Adraste; & je ne vous les répète que pour justifier la Religion du blâme que vous voudriez lui imputer, de faire mépriser l'amitié.... Je ne dois vous

laisser aucun prétexte de la haïr, cette Religion que vous devez aimer... Vous avez beau me regarder avec dédain, & vous détourner de moi d'une manière offensante.....

A D R A S T E (*à part*)

La vilaine race !

T H É O P H A N E.

Je vois qu'il vous faut laisser le temps de calmer l'humeur qu'a dû nécessairement vous donner la réfutation d'une erreur qui vous étoit chère. Adieu ; je vais au-devant d'un de mes parens qui vient d'arriver, & que je vous demande la permission de vous présenter.

S C E N E I I.

A D R A S T E.

..... **P**UISSÉ-JE ne le revoir jamais !
Et qui de vous autres Gens d'Église ne seroit pas hypocrite ! C'est à eux que je dois mon malheur ! Ils m'ont op-

primé, persécuté, sans respect pour les liens du sang qui les unissoit à moi!
 Oui, Théophane, je te voue une haine immortelle, ainsi qu'à tous ceux de ton Ordre! Faut-il que la fatalité m'amene ici, pour m'allier avec un Membre du Clergé! Quoi! ce fourbe, cet imbécille qui a abjuré la raison, deviendra mon beau-Frere? & mon beau-Frere par Julie? . . Par Julie? . . . Quel cruel destin me poursuit? Un ancien ami de mon pere m'offre une de ses filles; j'accours, & j'arrive trop tard: celle qui avoit touché mon cœur, celle avec qui seule je pouvois être heureux, est déjà promise à un autre. Ah Julie! tu n'étois donc pas destinée pour moi? Toi que j'adore! Et il faudra que je m'unisse à ta sœur que je ne saurois aimer?



S C E N E I I I.

L I S I D O R , A D R A S T E .

L I S I D O R .

A H , te voilà enfin ! Quoi , toujours seul ! Dis-moi donc , est-ce l'usage des Philosophes d'être toujours ainsi relégués dans quelque coin ? J'aimerois mieux être je ne fais quoi Mais si j'ai bien entendu , il me semble que tu parlois à toi-même . Il est bien vrai , que vous autres Messieurs les Spéculateurs , vous ne pouvez gueres vous entretenir avec des gens qui vous valent ; vous prenez le reste pour des bêtes : cependant

A D R A S T E .

Pardonnez-moi

L I S I D O R .

Et de quoi me demandes-tu pardon ? Tu ne m'as point fait de mal J'aime qu'on soit gai . Je croyois te retrouver tel que tu étois autrefois , quand tu demeurois

dans ma maison , pétulant , vif , & je me faisois un plaisir d'avoir un gendre de ce caractère. Il est vrai que l'âge , les voyages & la connoissance du monde ont dû mûrir ton esprit ; mais je ne me serois jamais douté que tu pusses changer à ce point. Tu n'as plus d'autre occupation que de rêver sans cesse sur ce qui est & sur ce qui n'est pas sur ce qui pourroit être sur ce qui pourroit ne pas être sur la nécessité absolue sur la nécessité non nécessaire sur les a a Comment appelles-tu ces petites machines qui voltigent comme cela dans les rayons du soleil ? Des a a Dis donc , Adraсте

A D R A S T E .

Vous voulez dire des atomes ?

L I S I D O R .

Justement , des atomes. On les appelle ainsi , parce qu'un homme peut en avaler des milliers à chaque fois qu'il respire.

A D R A S T E.

Ha, Ha, ha!

L I S I D O R.

Vous riez , Adraste ? Tu t'imagines donc , mon pauvre garçon , que je ne fais rien de ces belles choses-là ? Ne t'ai-je pas entendu disputer assez souvent là-dessus avec Théophraste ? Quand vous êtes aux prises , je vous écoute , & je fais mon profit de ce que vous dites ; je prends un peu de l'un , un peu de l'autre , & de cela je fais un tout

A D R A S T E.

Qui doit être bien monstrueux.

L I S I D O R.

Pourquoi donc ?

A D R A S T E.

Vous réunissez le jour & la nuit , si vous réunissez mes idées avec celles de Théophraste.

L I S I D O R.

Mon Dieu ! vous n'êtes pas si opposés que vous le croyez. Combien de fois ne vous ai-je pas dit que vous aviez raison

20 L'É S P R I T F O R T,
tous deux ? Je suis convaincu, qu'au fond
les honnêtes-gens ont la même croyance.

A D R A S T E.

Devroient, devroient avoir la même
croyance ! Et cela est vrai.

L I S I D O R.

Voyez la belle distinction ! Croire ou
devoir croire, cela ne revient-il pas au
même ? Je gage que quand vous serez
beaux-frères, vous aurez la même façon
de voir & de penser.

A D R A S T E.

Théophane & moi ?

L I S I D O R.

Assurément. Vous ne savez pas encore
ce que c'est que la parenté. En sa faveur,
l'un cédera d'un pouce, l'autre d'un
pouce : or, un pouce & un pouce, cela
fait deux pouces ; & deux pouces je
parierois que vous n'en êtes pas éloignés
l'un de l'autre Mais ce qui me plaît
le plus, c'est de voir que le caractère de
mes filles sympathise & s'accorde si bien
avec les vôtres. On diroit que Julie est

faite exprès pour être la femme d'un Ministre ; & Henriette je défie dans toute l'Allemagne, qu'on en trouve une qui te convienne mieux. Jeune, jolie, pleine d'enjouement, toujours dansant, toujours chantant, c'est mon véritable portrait en tout : au lieu que Julie, en comparaison d'elle, est la simplicité même, une bonne, une sainte bête.

A D R A S T E.

Julie ? Ne dites pas cela. Son mérite frappe moins, sa beauté n'éblouit pas : mais on aime à se laisser enchaîner par des charmes pailibles, on se plie avec réflexion sous le joug qu'elle impose ; on le chérit, on le respecte. Elle parle peu, mais ce qu'elle dit est dicté par la raison

L I S I D O R.

Et Henriette ?

A D R A S T E.

Henriette, il est vrai, s'exprime avec grâces ; ses discours pleins d'esprit semblent annoncer une ame libre & enjouée. Julie auroit les mêmes avantages, si elle

22 L'ESPRIT FORT,
ne préféroit pas la justice, le sentiment
& la vérité à ce brillant fastueux. Toutes
les vertus semblent s'être réunies dans son
âme.....

L I S I D O R.

Et Henriette ?

A D R A S T E.

Je lui crois aussi toutes sortes de ver-
tus : mais vous conviendrez qu'il y a un
certain extérieur qui le feroit difficilement
supposer, si d'ailleurs on n'avoit pas de
fortes preuves qu'elles existent en effet.
La dignité de Julie, sa modestie naturelle,
sa joie douce & paisible, sa.....

L I S I D O R.

Et Henriette ?

A D R A S T E.

Sa vivacité, son air décidé qui lui sied
à merveille, la franchise & la sorte de
pétulance avec laquelle elle sent & peint
ce qui lui fait plaisir, contrastent admi-
rablement avec les qualités solides de sa
sœur ; mais Julie y gagne.....

L I S I D O R.

Et Henriette?

A D R A S T E.

N'y perd pas, si ce n'est que Julie....

L I S I D O R.

Ho! ho! Monsieur Adraste! allez-vous me faire croire que vous avez, comme tant d'autres, la maladie de ne trouver bon & beau que ce que vous ne pouvez avoir? Qui diable vous paye donc pour tant élever Julie?

A D R A S T E.

Jen'ai d'autre intérêt que celui de vous prouver, que mon attachement pour Henriette ne m'aveugle pas sur le mérite de sa sœur.

L I S I D O R.

Passé pour cela, Julie est une bonne enfant, c'est l'idole de sa grand-maman; cette bonne femme ne cesse de répéter, que la satisfaction que lui donnoit Julie, la faisoit vivre.

A D R A S T E.

Ah!

LISIDOR.

Tu soupirez, je crois ! Quel mal te prend ? Garde tes soupirs pour quand tu auras une femme.

SCÈNE IV.

JEAN, ADRASTE, LISIDOR.

JEAN, (*dans l'éloignement*)

Pst, pst !

LISIDOR.

Eh bien ?

JEAN.

Pst, pst !

LISIDOR.

Qu'est-ce qu'il y a ?

JEAN.

Pst, pst !

LISIDOR.

Au diable, avec tes pst, pst ! ne peux-tu pas approcher, faquin ?

JEAN.

J E A N.

Pst , Monsieur Adraste ! un mot en particulier.

A D R A S T E.

Viens donc ici.

L I S I D O R (*va à lui*)

Eh bien , que veux-tu ?

J E A N (*passé de l'autre côté*)

Pst , Monsieur Adraste ! un seul mot en particulier.

A D R A S T E.

Viens donc , & parle.

L I S I D O R.

Parle ! Parle ! Le gendre peut-il avoir des secrets que le beau-pere doive ignorer ?

J E A N.

Monsieur Adraste ! (*Il le tire de côté par la manche*)

L I S I D O R.

Coquin ! je vois bien que tu veux absolument que je m'en aille. Parle donc , parle ! je m'en vais.

Théat. Allem. de Junker, T. II. B

J E A N.

Oh, vous êtes trop bon ! Si vous vouliez seulement passer un moment de ce côté-là, vous pourriez rester.

A D R A S T E.

Restez, je vous en prie.

L I S I D O R.

A la bonne heure. Si vous pensez...
(*en allant vers eux*)

A D R A S T E,

Eh bien, que me veux-tu ?

J E A N, (*qui voit que Lisidor s'est approché*)

Rien.

A D R A S T E,

Rien ?

J E A N.

Non, Monsieur, rien du tout.

L I S I D O R,

'As-tu donc oublié.....

J E A N (*affectant de la surprise.*)

Eh vous voilà, Monsieur ? Je vous croyois dans ce coin.

L I S I D O R.

Ne vois-tu pas, que le coin s'est ap-
proché?

J E A N.

Il a tort.

A D R A S T E.

Ne me fais pas languir plus long-temps,
& parle.

J E A N.

Monsieur Lisidor ! mon Maître s'im-
patiente.

A D R A S T E.

Parle, je n'ai point de secret pour lui.

J E A N.

Je n'ai donc rien à vous dire.

L I S I D O R.

Pendart ! Je vois bien qu'il faut faire
ta volonté Je vais dans mon cabi-
net ; quand vous voudrez y passer

A D R A S T E.

Je vous suis à l'instant.



SCENE V.

ADRASTE, JEAN.

JEAN.

EST-IL parti?

ADRASTE.

Qu'as-tu donc à me dire ? Je gagerois que c'est quelque sottise : & le bon-homme va croire qu'il s'agit de choses importantes.

JEAN.

Quelque sottise ? En un mot, Monsieur, nous sommes perdus ! Et vous vouliez que je vous annonçasse cette nouvelle devant Lisidor ?

ADRASTE.

Perdus ? Et comment donc ? Explique-toi ?

JEAN.

Cela n'a pas besoin d'explication : nous sommes perdus , vous dis-je Et

vous vouliez que je vous l'appriſſe devant
votre beau-pere?.....

A D R A S T E.

Apprenez-le moi donc.....

J E A N.

Ma foi, il auroit perdu l'envie de le
devenir..... un pareil tour.....

A D R A S T E.

Eh bien, quel tour?

J E A N.

Un tour affreux!..... Ah, ſi les Valets
n'étoient pas quelquefois plus prudens
que les Maîtres, on verroit de belles
choſes!

A D R A S T E.

Que le D.....

J E A N.

Ah, je me ſoucie bien de lui, ma foi!
J'aurois bien peu profité à votre école, ſi
je le craignoïs encore.

A D R A S T E.

Je crois, Dieu me pardonne, que tu
fais l'Esprit Fort? Les honnêtes-gens s'en

30. L'ESPRIT FORT,
dégoûteront bientôt, si des valets veulent
les imiter Va-t-en : je te défends de
me dire un mot : je fais que ce n'est rien.

J E A N.

Et je vous laisserois courir, tête baissée, à votre perte? C'est ce qui n'arrivera pas.

A D R A S T E.

Ote-toi de devant mes yeux.

J E A N.

Un moment! . . . Vous vous souvenez, sans doute, dans quel état vous avez laissé nos affaires en partant de chez vous?

A D R A S T E.

Je ne veux rien savoir.

J E A N.

Aussi ne vous dis-je encore rien Vous vous souvenez, sans doute, aussi des billets à ordre, que vous avez faits à M. Araspe il y a plus de deux ans?

A D R A S T E.

Tais-toi ! je ne veux rien entendre.

J E A N.

Apparemment que vous voulez les oublier..... Plût-à-Dieu que ce fût le moyen de les acquitter.... Mais savez-vous qu'ils sont échus ?

A D R A S T E.

Je fais, que ce ne sont pas tes affaires.

J E A N.

Vous êtes fort, parce que vous croyez le danger éloigné..... Mais que diriez-vous, si Monsieur Araspe.....

A D R A S T E.

Quoi donc ?.....

J E A N.

Etoit ici ?

A D R A S T E.

Que dis-tu ? Tu m'étonnes.....

J E A N.

Je l'ai bien été davantage, en le voyant descendre de la Diligence.

A D R A S T E.

Tu as vu Araspe ?

B iv.

J E A N.

De mes propres yeux.

A D R A S T E (*après avoir rêvé*)

Je suis perdu !

J E A N.

C'est ce que je vous disois d'abord.

A D R A S T E.

Que faire ?

J E A N.

Plier bagage, & nous en aller.

A D R A S T E.

Cela n'est pas possible....

J E A N.

Préparez-vous donc à payer.

A D R A S T E.

Cela ne se peut pas; la somme est trop forte..... Mais qui fait s'il est venu ici exprès pour moi : il peut avoir d'autres affaires.

J E A N.

A la bonne heure ! Mais il n'en fera pas moins la vôtre en passant, & nous ferons toujours bernés.

A D R A S T E.

Tu as raison J'enrage quand je pense à tous les tours qu'un injuste destin ne cesse de me jouer Mais contre qui murmuré-je ? Contre un hazard aveugle, qui nous accable sans volonté, sans dessein. Ah ! déplorable vie humaine !

J E A N.

Ne maudissez pas la vie. Quoi, se brouiller avec elle pour une pareille misère ? Cela n'en vaut pas la peine.

A D R A S T E.

Conseille-moi donc

J E A N.

Est-il bien vrai qu'il ne vous vienne aucun expédient pour vous tirer d'embaras ? Je ne vous croirai bientôt plus tout l'esprit que je vous supposois. Vous ne voulez pas vous en aller ; vous ne pouvez pas payer : que reste-t'il donc ?

A D R A S T E.

Je me laisserai assigner.

B v

J E A N.

Fi donc, Monsieur, vous n'y pensez pas. J'aimerois mieux employer un moyen auquel je ne balancerois pas d'avoir recours, quand même je serois en état de payer.....

A D R A S T E.

Quel est-il?

J E A N.

'Affirmez que vous ne devez rien. Voilà une belle bagatelle!

'ADRASTE (*avec le mépris le plus amer*)
Maraut!

J E A N.

Comment, Maraut? Un avis si salutaire.....

A D R A S T E.

Que tu ne devrois donner qu'à tes semblables, qu'aux gens de ta trempe.

J E A N.

Etes-vous Adraсте? Vous que j'ai si souvent entendu vous moquer des sermens?

A D R A S T E.

Des sermens, comme sermens, oui; mais jamais comme d'une simple protestation de notre parole. Celle-ci doit être sacrée pour un honnête homme, quand même il seroit conyaincu qu'il n'y a ni Dieu ni châtiment. Je rougirois toute ma vie d'avoir nié ma signature, & je n'oserois plus signer mon nom sans me mépriser moi-même.

J E A N.

Superstition! Superstition! Vous l'avez chassée par une porte, & vous la faites rentrer par l'autre.

A D R A S T E.

Tais-toi: ne me révolte pas davantage par tes indignes propos. Je vais trouver Araspe: je lui représenterai ma situation; je l'instruirai de mon mariage; je lui promettrai intérêts sur intérêts C'est à la Diligence, dis-tu, que je le trouverai?

J E A N.

Peut-être bien Le pauvre garçon me fait pitié: il n'est brave que de la

B vj

langue ; & quand il est question d'agir, il tremble comme une femme. Heureux celui qui fait se conduire d'après ses principes ; il y a des occasions où il en peut tirer parti Ah si j'étois à sa place ! . . . Mais il faut cependant que je voie où il va.

Fin du premier Acte.



A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

JULIE, HENRIETTE, LISETTE.

L I S E T T E.

AVANT de décider votre différend, Mesdemoiselles, convenons d'abord à laquelle de vous deux j'appartiendrai aujourd'hui. Vous savez que votre commandement est alternatif, & que Monsieur votre pere, qui sent qu'il est impossible d'obéir à deux Maîtres à la fois, a sagement ordonné, que chacune de vous seroit ma maîtresse à son tour; ainsi il faut que je sois un jour la suivante modeste de la douce Julie, & l'autre jour la folle Suivante de la gaie Henriette : mais depuis que ces deux Messieurs sont à la maison...

HENRIETTE

C'est de nos Adorateurs que tu parles, n'est-ce pas ?

LISETTE.

Oui, oui, de vos Adorateurs, qui seront bientôt vos impérieux maris Depuis, dis-je, qu'ils sont à la maison, tout y va sens dessus dessous, & le bel ordre qui régnoit auparavant, est confondu. Rétablissons-le, & voyons comme je suis avec vous.

HENRIETTE.

Ce calcul sera bientôt fait. Tu te souviens bien du dernier jour de fête que ma sœur te traîna au Prêche, malgré l'envie que j'avois que tu vinsses avec moi à notre maison de campagne ?

LISETTE.

Je ne me souviens que trop de cette fête : hélas ! ce fut le dernier jour que l'ordre régna chez nous ; car Théophile arriva le soir.

H E N R I E T T E.

Ainsi, avec la permission de ma sœur,
tu es aujourd'hui à moi.

J U L I E.

Sans contestation.

L I S E T T E.

Allons, Mesdemoiselles, racontez-moi
à présent votre différend.

J U L I E.

Notre différend ? En vérité il est bien
important ! Vous êtes folles toutes deux ;
je ne veux plus en entendre parler.

H E N R I E T T E.

Preuve évidente que tu as tort !
Ecoute , Lisette ! Nous nous sommes
querellées au sujet de nos Adorateurs. . . .

L I S E T T E.

Je m'en doutois ; car à quelle autre
occasion deux si bonnes sœurs pourr oient-
elles se quereller ? En effet, il est désa-
gréable d'entendre mal parler de ce qu'on
aime

H E N R I E T T E.

Tu donnes à gauche, mon enfant : au-

40 L'ESPRIT FORT,

cune n'a mal parlé de l'amant de l'autre ; c'est tout le contraire ; notre querelle est venue de ce que l'une vantoit trop l'Amant de l'autre.

L I S E T T E.

Voilà un genre de querelle tout-à-fait nouveau.

H E N R I E T T E.

Peux-tu dire autrement, Julie ?

J U L I E.

Oh ! dispense moi, je te prie.....

H E N R I E T T E.

Point de grâce, à moins que tu ne te retractes..... Réponds, Lisette ; t'es-tu jamais amusée à faire la comparaison de nos Epoux futurs ? Julie déprime son pauvre Théophile, comme si c'étoit un petit monstre.

J U L I E.

Méchante ! Quand cela m'est-il arrivé ? Faut-il que tu tires de pareilles conséquences d'une remarque faite en passant & que tu n'aurois pas dû relever ?

H E N R I E T T E.

Jè vois bien qu'il faut te mettre un peu de mauvaise humeur pour te faire parler... Une remarque faite en passant, dis-tu? Pourquoi as-tu donc combattu pour en prouver la solidité?

J U L I E.

Tu as des expressions singulieres! N'est-ce pas toi-même qui a commencé cette discussion? Je croyois t'obliger en disant qu'Adraсте étoit l'homme le mieux fait que je connusse. Il me semble que tu devois plutôt me remercier que me contredire.

H E N R I E T T E.

Mais, c'est bien toi qui es singuliere! Ce que tu appelles contradiction, n'étoit en effet qu'un remerciement de ma part; pouvois-je t'en faire un plus flatteur, qu'en appliquant à Théophane un éloge qu'Adraсте ne sembloit pas mériter?

L I S E T T E.

Elle a raison.

JULIE.

Non, elle n'a pas raison; & j'ai dû trouver mauvais, qu'elle me traitât comme un enfant qui ne dit une chose obligeante que pour qu'on lui en dise une autre.

LISETTE.

Pour le coup, c'est vous qui avez raison.

HENRIETTE.

Voilà un drôle de Juge! As-tu donc oublié, que tu m'appartiens aujourd'hui?

LISETTE.

C'est une raison de plus pour être sévère envers vous: il faut éviter l'air de partialité.

JULIE.

Crois, ma chère Henriette, que je fais estimer dans un homme des qualités supérieures à celles de la figure; & je trouve ces qualités dans Théophile. Son esprit....

HENRIETTE.

Mais il n'étoit pas question de son esprit: il s'agissoit de sa figure; & quoique tu en dises, celle de Théophile l'emporte. Adrafte est mieux fait, j'en conviens; il

a l'air plus dégagé, plus noble; mais pour la physionomie

J U L I E.

Je ne suis pas entrée dans ce détail.

H E N R I E T T E.

Voilà justement en quoi tu as eu tort...
L'orgueil & le mépris se caractérisent dans tous les mouvemens de son visage. Tu appelleras cela de la noblesse, si tu veux; mais cela ne rend pas beau : ses traits, à la vérité, sont réguliers, mais son rire dédaigneux & moqueur y répand une impression qui blesse mes yeux Théoplane, au contraire, a la physionomie la plus aimable; son air doux & serein

J U L I E.

Tu me dis des choses que j'ai remarquées aussi-bien que toi. Ce que cette douceur a de plus touchant, c'est qu'elle est moins l'effet de la combinaison de ses traits, que la suite du calme dont il jouit intérieurement. La beauté de l'ame donne des charmes au corps même le plus difforme, comme la laideur communique au

corps le mieux fait je ne fais quoi de rebutant, qui cause un déplaisir inexplicable. Si Adraste étoit aussi religieux que Théophane; si son ame étoit éclairée & remplie de cette vérité divine qu'il s'efforce de méconnoître, il seroit un Ange, & à peine il est un homme. Ne te fâches pas, Henriette, si je m'explique sur son compte avec si peu de ménagement. S'il tombe en de bonnes mains, il deviendra un jour ce qu'il doit être & ce qu'il n'a pas voulu être. Ses principes sur l'honneur, sur l'équité naturelle, sont vraiment respectables

HENRIETTE, (*d'un air de raillerie*)

Ah, tu dis trop de mal de lui Je ne prétends pas, que tu te donnes la peine de me tranquiliser à son sujet : il est comme il est, & tel qu'il est, il me vaut bien Qu'entends-tu par les bonnes mains, dans lesquelles tu dis qu'il faudroit qu'il tombât? S'il tombe dans les miennes, il ne changera guere ! Le seul secret que je sache pour nous rendre la vie suppor-

table , ce sera de me conformer à son humeur : la seule chose que j'exigerai de lui, c'est qu'il se défasse de son air mélancolique , & qu'il prenne l'air enjoué de Théophane

J U L I E.

Encore Théophane ?

L I S E T T E.

Chut , Mademoiselle

S C È N E I I.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS,
THÉOPHANE.

HENRIETTE, (*courant au devant de
Théophane.*)

VENEZ, venez , Théophane
Croiriez-vous qu'il m'a fallu prendre votre parti contre ma sœur ? Admirez mon désintéressement ; je vous ai élevé jusqu'au ciel , quoique je sache que vous ne serez pas à moi. Imaginez-vous , que ma sœur soutient qu'Adraste est d'une plus belle figure que vous ! Je ne la comprends pas ;

j'ai beau regarder Adraſte avec les yeux d'une Amante, & me le faire dix fois plus beau qu'il n'eſt, je ne peux pas convenir cependant, que vous lui cédiez en rien. A la vérité, Julie avoue que du côté de l'ame vous avez l'avantage : mais nous autres femmes, jugeons-nous de l'ame ?

JULIE.

La cauſeuſe ! Vous la connoiſſez, Théophaſe ; ne la croyez pas.

THÉOPHANE.

Moi, ne la pas croire, belle Julie ? Pourquoi voulez-vous m'ôter la douce perſuaſion que vous avez parlé avantageuſement de moi ? Je vous remercie, charmante Henriette, d'avoir bien voulu prendre ma défenſe, & je vous en ſuis d'autant plus obligé, que je ſuis convaincu que vous aviez une mauvaſe cauſe à ſoutenir.

HENRIETTE.

Vous êtes trop modeste !

THÉOPHANE.

Je ne ſuis que juſte. Il eſt naturel, que

renfermé toute ma vie dans le petit espace de mon cabinet avec des livres , j'ai trop négligé mon extérieur qui , peut-être , demande à être cultivé comme l'esprit : au lieu qu'Adraſte élevé dans le grand monde , y a acquis tout ce qui rend aimable

H E N R I E T T E .

Quand même ce ſeroit des défauts. . . .

T H É O P H A N E .

Ce n'eſt pas à moi à faire ces remarques ; Mais laiffez agir le temps ; avec le fond de raiſon que poſſede Adraſte , s'il a des défauts , il ſ'en corrigera bientôt Je ſuis ſi convaincu de ſon retour , que je le chéris déjà d'avance Que vous vivrez heureuſe avec lui , charmante Henriette !

H E N R I E T T E .

Adraſte ne parle pas auſſi noblement ſur votre compte , Théophane

J U L I E ,

Voilà une mauvaſe obſervation , ma chere ſœur Quelle eſt ton intention en tenant un pareil propos à Théo-

phane ? Qu'avoit-il besoin de savoir qu'Adraste a mal parlé de lui ? Quelque généreux que soit un homme , il lui est bien difficile de ne pas garder une espece de ressentiment contre celui qui l'a offensé injustement !

T H É O P H A N E.

Je vous admire , vertueuse Julie : mais foyez sans inquiétude : toute la vengeance que je veux tirer d'Adraste , & le seul triomphe que je me propose , c'est de le forcer à bien penser de moi. Je lui pardonne de me mépriser ; il ne me connoît pas. Mais peut-être trouverai-je l'occalion N'en parlons plus , & permettez-moi , Mesdemoiselles , de vous annoncer l'arrivée d'un de mes parens , qui a voulu se donner le plaisir de me surprendre ici

J U L I E.

Un parent ?

H E N R I E T T E.

Qui est-ce ?

T H É O P H A N E.

C'est Araspe.

J U L I E.

J U L I E.

Arafpe ?

H E N R I E T T E.

Où est-il donc ?

T H É O P H A N E.

Il m'a promis d'être ici tout-à-l'heure.

H E N R I E T T E.

Mon pere le fait-il ?

T H É O P H A N E.

Je ne crois pas.

J U L I E.

Et la grand'Maman ?

H E N R I E T T E.

Viens, ma sœur, portons-leur les premières cette nouvelle Tu n'es plus fâchée contre moi, n'est-ce pas ?

J U L I E.

Qui pourroit garder du ressentiment contre toi ?

T H É O P H A N E.

Vous permettez, que je l'attende ici.

H E N R I E T T E.

Oui ; mais vous l'amenez aussi-tôt qu'il sera arrivé : entendez-vous ?

Théat. Allem. de Junker, T. II. C

SCÈNE III.
THÉOPHANE, LISETTE.

LISETTE.

JE reste exprès, Monsieur, pour vous faire mon petit compliment. En vérité, vous êtes l'homme le plus heureux que je connoisse au monde; & si Monsieur Lisidor avoit encore deux autres filles, elles seroient, je crois, toutes quatre amoureuses de vous.

THÉOPHANE.

Que Lisette entend-elle par là?

LISETTE.

J'entends, que si elles l'étoient toutes les quatre, deux doivent l'être à présent.

THÉOPHANE, (*en souriant*)

Voilà-qui est plus obscur encore!

LISETTE.

Votre sourire ne dit pas cela.... Mais si en effet vous ne connoissez pas ce que vous valez, vous n'en êtes que plus

estimable. Julie vous aime : & en cela il n'y a rien que de naturel ; car elle doit vous aimer : c'est seulement dommage, que son amour ait l'air un peu trop raisonnable. Mais, que dirai-je d'Henriette ? Assurément elle vous aime aussi ; & ce qu'il y a de désolant, c'est qu'elle vous aime d'amour Si vous pouviez les épouser toutes deux ?

T H É O P H A N E.

Vous avez de bien bonnes intentions, Lisette.

L I S E T T E.

Oui ; & alors vous me garderiez par-dessus le marché

T H É O P H A N E.

Encore mieux ! Lisette a de l'esprit, & je vois

L I S E T T E.

De l'esprit ? je ne m'andoutois pas.

T H É O P H A N E, (*après avoir révé un moment*)

Vous pourriez me rendre un service en me disant votre sentiment sur Julie.

Je suis sûr que même dans vos conjectures vous ne frapperiez pas loin du but Il y a certaines choses où l'œil d'une femme voit mieux que celui d'un homme, &

L I S E T T E.

Peste ! ce ne sont pas les livres qui vous ont donné cette expérience Mais si vous y aviez fait attention , vous auriez vu tout ce que je pense sur Julie , dans le peu que j'ai dit d'elle. Ne vous disois-je pas , que son Amour me paroissoit avoir un air trop raisonnable ? Tout est contenu dans ce peu de mots. Elle ne parle que de devoir , de qualités estimables Un Amant doit toujours se défier de ces choses-là Une autre observation , qui ne sera pas déplacée ici non plus , c'est qu'elle étoit moins prodigue de toutes ces belles expressions , quand Monsieur Théophile étoit seul à la maison.

T H É O P H A N E,

Vraiment ?

L I S E T T E (*après l'avoir regardé un moment*)

Monsieur Théophile! Monsieur Théophile! vous dites ce *vraiment* d'une manière d'une manière

T H É O P H A N E.

De quelle manière donc?

L I S E T T E.

Oh, les hommes! les hommes même les plus religieux mais ne perdons pas le fil de notre discours. Depuis qu'Adrasle, allois-je dire, est à la maison, il y a de temps en temps entre lui & Julie des regards

T H É O P H A N E.

Des regards? Vous m'inquiétez, Lisette.

L I S E T T E.

Et vous pouvez prononcer ce mot *inquiéter* si tranquillement, si tranquillement! Oui, des regards qui ne différent pas de ceux que j'ai surpris quelquefois entre Mademoiselle Henriette & Monsieur Théophile

Moi ?

L I S E T T E.

Oui, vous ; ne vous étonnez pas

T H É O P H A N E.

Vous voulez me punir de ma curiosité, Lisette, & je l'ai bien mérité. Mais vous vous trompez ; vous vous trompez beaucoup

L I S E T T E.

Ei donc, Monsieur ! Tantôt vous me disiez que j'avois de l'esprit : à présent vous me dites que je n'en ai point. Car si je me trompe si fort

T H É O P H A N E (*inquiet & distrait*)

Vous me confondez & je ne comprends pas sur quoi

L I S E T T E.

Tout ce qu'il vous plaira, Monsieur : mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'Adraste est fort mal en cour auprès de Henriette. Elle a beau faire pour s'accommoder à sa façon de penser ; elle ne peut supporter l'idée d'être peu estimée, & elle ne voit

que trop, que Monsieur Adraste ne regarde les femmes que comme des créatures destinées aux plaisirs des hommes : & c'est penser très-vilainement ! Voilà les erreurs abominables où tombent les incrédules.... Vous ne m'écoutez pas.... Vous êtes distrait, inquiet....

T H É O P H A N E.

Je ne fais pas où demeure mon Oncle.....

L I S E T T E.

Oh ! il viendra.....

T H É O P H A N E.

Je ne peux me dispenser d'aller au devant de lui.... Adieu, Lisette.

S C È N E I V.

L I S E T T E.

VOILÀ ce qu'on appelle trancher !... Se seroit-il fâché de ce que j'ai voulu le sonder ? Je suis curieuse de voir ce que ceci deviendra. Quoi qu'il en soit, il ne

56 L'ESPRIT FORT,

peut lui arriver rien d'heureux que je ne lui souhaite ; & si j'avois à disposer je saurois bien ce que je ferois (*En se retournant*) Mais qui vient donc ici ?... Ah ! c'est ce couple de faquins, le valet d'Adrasfe & celui de Théophane : ces singes ridicules de leurs Maîtres. L'un est fripon par irréligion, & l'autre bête par dévotion. Il faut que je me procure le plaisir de les épier. (*Elle sort*)

S C E N E V.

JEAN, MARTIN, LISETTE

(*cachée à moitié derrière une
coulisse*)

J E A N.

COMME je te dis !

M A R T I N.

Tu me crois donc bien bête. Ton Maître un Athée ? A d'autres ! N'est-il pas fait comme toi & moi ? Il a des mains, des pieds ; il a la bouche en travers & le

nez en long comme un homme; il parle comme un homme il mange comme un homme & tu veux qu'il soit Athée ?

J E A N.

Eh bien, les Athées ne sont-ils pas des hommes ?

M A R T I N.

Des hommes ? Ah, ah, ah ! je vois bien à présent, que tu ne fais pas ce que c'est qu'un Athée.

J E A N.

Diantre ! tu le fais mieux, sans doute ? Instruis moi donc.

M A R T I N.

Ecoute un Athée est une engeance des enfers qui, comme le diable, peut prendre mille formes différentes. Tantôt c'est un renard, tantôt c'est un ours tantôt un âne tantôt un Philosophe tantôt c'est un chien, tantôt un Poète impudent ; enfin, c'est un monstre qui brûle déjà tout vif en enfer une peste sur la

58 L'ESPRIT FORT,

terre une créature abominable
une bête plus bête que les bêtes
féroces un cannibale d'ames
un anté-christ

J E A N.

Cela a des pieds de bouc, n'est-ce pas? Deux cornes, une queue?

M A R T I N.

Cela se peut L'enfer l'a engendré par un inceste avec la sagesse de ce monde c'est oui, voilà ce que c'est qu'un Athée; c'est ainsi que nous l'a dépeint notre Curé: & il les connoît!

J E A N.

Imbécille que tu es! regarde-moi.

M A R T I N.

Eh bien?

J E A N.

Que vois-tu en moi?

M A R T I N.

Rien que je ne voie dix fois meilleur en moi-même.

J E A N.

Me trouves-tu quelque chose de ter-

rible, d'effroyable? Ne suis-je pas homme comme toi? As-tu jamais vu que j'aye été un renard, un âne, un cannibale?

M A R T I N.

Mets l'âne à part Mais pourquoi me demandes-tu cela?

J E A N.

C'est que tel que tu me vois, j'ai l'honneur d'être Athée! c'est-à-dire, un Esprit Fort, comme doit être tout joli garçon qui veut suivre la mode. Tu dis qu'un Athée brûle déjà tout vif dans l'enfer? Tiens, fleure un peu : sens-je le brûlé?

M A R T I N.

Voilà précisément ce qui prouve que tu n'es pas un Athée.

J E A N.

Je ne suis pas Athée? Ne me fais pas l'injure d'en douter ou bien mais en vérité, la pitié m'empêche de me fâcher. Que je te plains, mon pauvre garçon!

M A R T I N.

Pauvre? Voyons qui de nous deux a

69 L'ESPRIT FORT;
plus d'argent dans sa poche. (*Il met la
main dans sa poche*) Tu es un libertin,
tu dépenses tout ce que tu as au cabaret....

J E A N.

Laisse ton argent, mon ami, laisse ton
argent : ce n'est pas de cette pauvreté-là
que je veux parler ; c'est de celle de ton
esprit qui ne se nourrit que des misères
de la superstition, & n'est enveloppé que
des haillons de la stupidité..... Voilà
comme vous êtes tous, vous autres im-
bécilles casaniers, qui n'avez jamais vu
que le clocher de votre village. Si tu
avois voyagé comme moi.....

M A R T I N.

Tu as voyagé ?..... Où as-tu donc été ?

J E A N.

J'ai été..... en France.

M A R T I N.

En France ? avec ton Maître ?

J E A N.

Oui, mon Maître étoit du voyage.

M A R T I N.

C'est le pays où demeurent les Fran-

çois?.... comme j'en ai vu un?....
C'étoit un drôle de corps! Sous un clin
d'œil il faisoit sept pirouettes sur le talon,
& sifflait en même-temps.

J E A N.

Oui : il y a de grands génies parmi
eux! C'est chez eux que j'ai commencé
à voir clair.

M A R T I N.

As-tu aussi appris à parler François?

J E A N.

Si je l'ai appris!

M A R T I N.

Oh! parle donc un peu.

J E A N.

Je le veux bien. *Quelle heure est-il?*
Hola, maman! La petite fille! Cent
coups de bâton à ce maraut! Comment
coquin?

M A R T I N.

Voilà qui est drôle! Et ces gens-là te
comprendoient? Dis-moi, je te prie, ce
que cela signifie en Allemand!

J E A N.

En Allemand? Cela ne se rend pas en Allemand : ces choses fines ne peuvent avoir de grâces qu'en François.

M A R T I N.

Peste! Où as-tu été encore?

J E A N.

Encore? En Angleterre....

M A R T I N.

En Angleterre?..... Sais-tu aussi l'Anglois?

J E A N.

Et que ne fais-je pas?

M A R T I N.

Dis-m'en quelques mots.

J E A N.

Quand je t'en dirois, tu n'y entendrais pas plus qu'en François! Mais revenons à notre sujet. Tu es donc assez sot, mon ami, pour croire qu'un Athée est une chose bien terrible? Détrompe-toi; un Athée n'est qu'un homme qui ne croit point de Dieu....

M A R T I N.

Point de Dieu ? Ah, voilà qui est bien pis ! Point de Dieu ! Et que croit-il donc ?

J E A N.

Rien.

M A R T I N.

Cela paroît assez commode, de ne rien croire.

J E A N.

Si cela ne l'étoit pas, mon Maître & moi nous croirions tout ; mais nous sommes ennemis nés de tout ce qui donne de la sujétion & de la peine. L'homme n'est au monde que pour y vivre gai & content. La joie, les ris, le vin, l'amour : voilà ses devoirs. Or, comme la peine est un obstacle à ces devoirs, il est donc nécessairement de son devoir aussi, de fuir la peine.... Tiens, pauvre Martin, il y a plus de solidité dans ce raisonnement que dans toute la Bible.

Je le voudrois bien : mais, dis-moi, qu'a-t-on dans le monde sans peine ?

J E A N.

Tout ce dont on hérite : tout ce qu'on se procure par un bon mariage. Mon Maître a eu de son pere & de deux de ses oncles une succession qui n'étoit pas peu de chose : & je lui dois le témoignage qu'il l'a mangée en galant homme. Il est à la veille d'épouser une fille riche ; & s'il a de l'esprit, il recommencera à vivre comme il a fait auparavant. Mais depuis quelque temps je le trouve bien différent de lui-même ; il est tout abruti, & je vois que l'Athéisme même n'a plus le sens commun, quand il vise au mariage. Je le remettrai dans la bonne voie.
Écoute, Martin, je veux faire ta fortune. Il me vient une idée. Je ne pourrai bien te l'expliquer qu'en buvant une bouteille de vin. Tantôt tu faisois sonner ton argent : allons boire, mon ami.

M A R T I N.

Voyons auparavant, quelle fortune j'ai à espérer de toi ?

J E A N.

Quand mon Maître se mariera, il lui faudra un domestique de plus..... Une bouteille de vin, & je te donne la préférence. Tu ne fais que végéter auprès de ton imbécille de Petit-Collet. Chez Adraste, tu auras de meilleurs gages & plus de liberté; & par-dessus cela, je te rendrai Esprit Fort; je te mettrai en état de braver le Diable & sa grand-mère, s'il y en avoit.

M A R T I N.

S'il y en avoit? Ho! ho! n'est-ce donc pas assez que tu ne croyes point de Dieu? Veux-tu encore ne pas croire qu'il y ait un Diable? Prends-y garde; le bon Dieu est trop bon: il rit d'un fou comme toi: mais le Diable... ne t'y joue pas... on n'a pas beau jeu avec lui... Tu me fais trembler... Je n'ose plus rester avec toi: aussi m'en vais-je...

J E A N.

Ah coquin, je vois ta finesse : tu as plus peur de payer une bouteille de vin, que tu n'a peur du Diable. Arrête.... J'ai compassion de toi, & je ne veux pas te laisser plus long-temps dans cette superstition... Pense-y seulement.. Le Diable... le Diable... ha, ha, ha. Et cela ne te paroît pas ridicule? Eh, ris donc!

M A R T I N.

S'il n'y avoit point de Diable, où iroient donc ceux qui se moquent de lui?.... Voilà où je t'attends; voyons ta réponse; voyons comment tu te tireras de là?

J E A N.

Nouvelle erreur, mon ami! nouvelle erreur, que la philosophie moderne, cet Oracle de la raison, a détruite & anathématisée. Il est prouvé dans d'excellents livres qu'il n'y a ni Diable ni Enfer..

Connois-tu Balthazar (*); ce fameux
Boulangier de Hollande?

M A R T I N.

Je me soucie bien des Boulangiers de
Hollande : ils ne font peut-être pas d'aussi
bons gâteaux que les nôtres.

J E A N.

C'étoit un Boulangier savant, celui-là !
Son *Monde enchanté*... ah, c'est-là un
livre ! Il faisoit les délices de mon Maître :
je te renvoie à ce Livre, comme on
m'y a renvoyé. Je te dirai en attendant,
qu'il n'y a que les imbécilles ou les
vieilles femmes qui croient au Diable.
Veux-tu que je te jure qu'il n'y en a point ?
Je veux être un...

M A R T I N.

Ah ! voilà un beau jurement , ma
foi !

J E A N.

Eh bien... je veux... je veux de-

(*) *Becker*; ce mot signifie *Boulangier*.

68 L'ESPRIT FORT,
venir aveugle tout-à-l'heure, s'il y en
a un.

MARTIN.

(*Lisette arrive & lui met les mains sur
les yeux, en faisant en même-temps signe
à Martin.*)

JEAN.

Ce seroit quelque chose. Mais tu fais
bien que cela n'arrivera pas.

MARTIN.

Ah, Martin.... Martin....

JEAN.

Qu'est-ce qu'il y a ?

MARTIN.

Martin, qu'ai-je ? qu'ai-je, Martin ?

JEAN.

Eh bien, qu'as-tu ?

MARTIN.

Vois-je... ou bien... Ah Dieu....
Martin ! Martin.... est-ce qu'il fait
nuit ?

JEAN.

Nuit ? Que veux-tu dire avec ta nuit ?

J E A N.

Ah ! il ne fait donc pas nuit ? Au secours , Martin , au secours !

M A R T I N.

Quels secours ? Qu'as-tu donc ?

J E A N.

Ah ! je suis aveugle ! Je suis aveugle ! J'ai sur les yeux... Je tremble...

M A R T I N.

Tu es aveugle ?... Attends, je te donnerai un coup de poing, & tu verras bientôt clair.

J E A N.

Ah ! me voilà puni, me voilà puni ; & tu as la cruauté de te moquer encore de moi ? Secoure-moi, Martin, secoure-moi. *(Il se met à genoux)* Je veux me convertir ; oui, je veux me convertir : ah, quel scélérat j'ai été !

LISETTE *(le lâche brusquement & passe devant lui en lui donnant un soufflet)*

Maraut !

M A R T I N.

Ha, ha, ha !

J E A N.

Ah ! je respire. (*en se levant*) Coquine de Lifette !

L I S E T T E.

Oh, le poltron ! comme il a eu peur. Ha, ha, ha !

M A R T I N.

J'étoufferai à force de rire. Ha, ha, ha !

J E A N.

Riez, riez... Vous êtes de grands imbécilles de croire que je ne m'en étois pas aperçu... (*à part*) La maudite carogne, quelle peur elle m'a fait ! (*Il s'en va lentement*)

M A R T I N.

Tu t'en vas donc ? Et la bouteille, la bouteille... Ha, ha, ha ! Ma foi, Mademoiselle Lifette, vous avez fait cela à merveille... Venez, que je vous embrasse.

L I S E T T E.

Tais-toi, imbécille !

M A R T I N.

Si vous voulez, je vous régalerai de la bouteille que ce drôle me vouloit escroquer...

L I S E T T E.

Il ne faudroit plus que cela ! Je vais conter cette aventure à nos Dames,

M A R T I N.

Et moi à mon Maître.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARASPE, THÉOPHANE.

ARASPE.

LE plaisir de vous surprendre & l'envie d'assister à votre mariage ont été les premiers motifs de mon voyage : mais je ne vous dissimule pas, qu'Adraste y est pour quelque chose aussi. J'ai découvert qu'il étoit ici, & j'ai été bien aise, comme on dit, de faire d'une pierre deux coups. Ses billets son échus, & je ne me sens pas la moindre disposition de lui accorder le plus petit délai. J'ai été surpris de le trouver établi dans la maison de votre futur beau-pere, sur le même pied que
VOUS.

vous. Mais malgré cela... & quand même il pourroit par hasard s'unir à moi d'une façon plus étroite encore...

T H É O P H A N E.

N'achevez pas, mon cher oncle.

A R A S P E.

Vous savez, que je ne suis pas homme à opprimer mes débiteurs d'une manière cruelle...

T H É O P H A N E.

Je le fais...

A R A S P E.

Mais Adraste sera excepté. On ne doit rien à un homme qui cherche à se distinguer des autres, par des principes aussi ridicules que monstrueux. Il n'est pas digne qu'on le laisse jouir des avantages qu'un galant homme se fait un devoir d'accorder à ses semblables, quand ils sont dans la peine. En rendant la vie un peu amère à un Déiste insolent, qui veut nous enlever jusqu'à l'espoir d'une vie à venir plus heureuse, nous ne lui rendons pas, à beaucoup près, le mal qu'il voudroit

Théat. Allem. de Junker. T. II. D.

nous faire. . . Je sens que je vais porter le coup mortel à Adraste, & que je le mettrai dans l'impuissance de se relever jamais. Cette considération ne m'arrête pas ; je voudrois même faire manquer son mariage. Vous comprenez bien, que si l'argent étoit mon objet, je le favoriserois plutôt que de le faire manquer, puisqu'il seroit par ce moyen en état de me payer. Mais non ; & quand même je devrois perdre ce qui m'est dû, je veux le réduire à l'extrémité. Oui ; & tout considéré, je regarde cette cruauté comme un service que je lui rendrai. Une situation pénible l'éclairera peut-être sur des vérités qu'il n'a pas encore voulu voir ; il changera de caractère en changeant de fortune.

T H É O P H A N E.

Je vous ai laissé tout dire, mon cher oncle ; oserois-je espérer que vous voudrez bien aussi m'entendre à mon tour ?

A R A S T E.

Volontiers. . . Je ne me serois pas

douté que je trouverois dans Théophane un protecteur d'Adraſte.

T H É O P H A N E .

Je le ſuis peut-être moins que je ne le paroîs ; & il y a ici un concours de tant de circonſtances , que c'eſt plus pour moi que pour lui, que j'agis. Je ſuis convaincu, qu'Adraſte eſt une eſpece d'Esprit Fort qu'on doit plus plaindre que condamner. Il a été égaré dans ſa jeuneſſe ; mais l'âge & la raiſon le rameneront. Il eſt à préſent dans ce moment de criſe ; il ne faut qu'un ſouffle , pour le pouſſer du bon côté : mais croyez-moi , mon cher Oncle, le malheur dont vous le menacez , l'en détourneroit peut-être pour toujours : vous le réduiriez au deſeſpoir ; & dans ſa fureur aveugle , il croiroit avoir raiſon de maudire & de déteſter une Religion dont les zélés Sectateurs ne ſe ſeroient fait aucun ſcrupule de le perdre.

A R A S P E .

Ce que vous dites-là eſt quelque choſe
mais...

D ij

Quelque chose? Ce doit être tout pour un homme comme vous. Je vois que vous n'aviez pas encore considéré votre procédé sous son véritable aspect. Vous n'aviez considéré Adraсте que comme un homme perdu & qu'on ne pouvoit espérer de guérir que par un remède violent. Cette erreur justifie votre vivacité, mais vous allez juger de lui sans partialité, quand je vous aurai appris, qu'il est déjà beaucoup plus réservé dans ses propos aujourd'hui, qu'il n'étoit autrefois. A la place de la raillerie & de la dérision qu'il mettoit dans la dispute, il tâche d'y mettre des raisons; il commence même à répondre à celles qu'on lui oppose: & j'ai remarqué qu'il éprouve une sorte d'humiliation, quand ses propres réponses ne le satisfont pas. Il tâche bien encore un peu de dissimuler sa confusion dans l'air du mépris & de la hauteur: mais c'est beaucoup, que ce mépris ne tombe plus sur les objets respectables qu'on dé-

send contre lui, mais seulement sur ceux qui les défendent. Son mépris pour la Religion se change peu-à-peu en dénigrement de ceux qui l'enseignent.

A R A S P E.

Ce que vous me dites, est-il vrai, Théophane ?

T H É O P H A N E.

Vous aurez occasion de vous en convaincre vous-même... Vous verrez, à la vérité, que son mépris pour les gens d'Eglise s'est principalement rassemblé sur moi; mais je vous prie d'avance de n'y être pas plus sensible que je ne le suis moi-même. J'ai pris la résolution de ne lui opposer que de la douceur & de la modération, & je veux le forcer à devenir mon ami, quoiqu'il puisse m'en coûter.

A R A S P E.

Si vous avez tant de générosité sur des offenses personnelles...

T H É O P H A N E.

N'appellons pas cela générosité; c'est

D iij

peut-être intérêt ; c'est peut-être l'ambition de le confondre & de le faire rougir de ses préventions contre les gens de mon état ; mais, quoi qu'il en soit, je fais que vous êtes trop bon pour vouloir y mettre obstacle. Si Adraste vous voyoit le poursuivre vivement, il croiroit cela concerté entre nous. Sa fureur retomberoit sur moi, & il me peindroit par-tout comme un homme noir & abject, qui ne l'auroit accablé de protestations d'amitié que pour lui plonger, après, le poignard dans le cœur. Je serois au désespoir de lui avoir donné un prétexte plausible de me confondre avec les hypocrites.

A R A S P E.

C'est ce que je ne veux pas plus que vous, mon cher Neveu...

T H É O P H A N E.

Permettez donc que je vous fasse une proposition... ou plutôt une prière.

A R A S P E.

Parlez, mon Neveu; vous connoissez mon amitié pour vous.

T H É O P H A N E.

C'est que vous consentiez à me remettre les billets d'Adrasfe, & que vous en acceptiez le paiement.

A R A S P E.

Le paiement? Vous m'offensez. Quand je ne vous aurois pas déjà dit, que l'argent n'étoit pour rien dans ma démarche; ne devriez-vous pas savoir au moins, que ce qui est à moi est à vous?

T H É O P H A N E.

Je reconnois mon Oncle.

A R A S P E.

Et je n'aurois presque pas reconnu mon Neveu... Mon plus proche parent, mon ami, mon seul héritier, me regarde comme un étranger avec qui il doit marchander? (*en tirant son portefeuille*) Tenez, voilà les billets, ils sont à vous : vous en ferez ce que vous voudrez.

T H É O P H A N E.

Mais, avec votre permission, mon cher Oncle, je n'oserai pas en user libre-

D iv

80 L'ESPRIT FORT,

ment, si je ne les ai pas acquis de la manière convenable.

A R A S P E.

Je ne connois de manière convenable entre nous, que celle de vous donner, & que vous acceptiez... Cependant, pour vous ôter toute délicatesse, je consens que vous me fassiez une reconnaissance, par laquelle vous vous engagerez de ne pas demander une seconde fois cette somme après ma mort. (*en souriant*) Neveu singulier! Ne voyez-vous donc pas, que je ne fais que payer à compte...

T H É O P H A N E.

Vous me confondez...

A R A S P E (*tenant encore les billets dans sa main*)

Défaites moi donc de ces chiffons.

T H É O P H A N E.

Daignez recevoir les remerciemens...

A R A S P E.

Que de paroles perdues! (*en regardant derrière*) Vîte, mettez-les dans votre poche: voici Adrafte lui-même.

S C E N E I I.

A D R A S T E , A R A S P E ,
T H É O P H A N E .

A D R A S T E (*avec étonnement*)

C I E L ! A r a s p e i c i ?

T H É O P H A N E .

Souffrez , A d r a s t e , que j'aie le plaisir
de vous présenter mon Oncle.

A D R A S T E .

A r a s p e v o t r e O n c l e ?

A R A S P E .

Oh ! nous nous connoissons déjà. Je
suis charmé , Monsieur A d r a s t e , de vous
retrouver ici.

A D R A S T E .

J'ai couru toute la ville pour vous
découvrir. Vous savez où nous en sommes,
& je voulois vous épargner la peine de
me chercher.

A R A S P E .

Cela n'étoit pas nécessaire : nous par-

D v

lerons de nos affaires une autre fois; Théoplane s'en est chargé...

A D R A S T E.

Théoplane? Ah! maintenant la chose est claire...

T H É O P H A N E (*avec tranquillité*)

Qu'est-ce qui est clair, Adraste?

A D R A S T E.

Votre fausseté, votre fourberie...

T H É O P H A N E (*à Araspe*)

Nous nous arrêtons trop long-temps ici, mon cher Oncle; Lisidor vous attend; permettez que je vous conduise chez lui... (*à Adraste.*) Oserois-je vous prier de m'attendre ici un moment? Je ne ferai que conduire Araspe, & je reviendrai dans la minute.

A R A S P E.

Si j'ai un conseil à vous donner, Adraste, c'est de ne pas être injuste à l'égard de mon Neveu...

T H É O P H A N E.

Il ne le fera pas. Venez, mon cher Oncle. (*Ils sortent.*)

S C E N E I I I .**ADRASTE** (*avec amertume*)

NON, assurément, je ne le ferai pas. De tous ceux de son Ordre que j'ai connus, c'est le plus détestable. Voilà la justice que je lui rendrai. Il a fait venir Araspe tout exprès, cela n'est pas douteux... Je me fai bon gré à présent, de n'avoir jamais été sa dupe, & d'avoir toujours pris ses propos miellés pour ce qu'ils étoient...

S C E N E I V .**ADRASTE, JEAN.****J E A N .**

EH bien, Monsieur, avez-vous trouvé Araspe?

ADRASTE (*avec la même amertume*)

Oui.

D vj

J E A N.

Les choses vont-elles bien?

A D R A S T E.

A merveille.

J E A N.

Je lui aurois conseillé de faire le méchant!.. Sans doute qu'il a déjà pris son congé?

A D R A S T E.

Attends un moment; tu verras que c'est lui qui va nous apporter le nôtre.

J E A N.

Le nôtre? Lui?.. Où est Araspe?

A D R A S T E.

Chez Lisidor.

J E A N.

Araspe chez Lisidor? Araspe?

A D R A S T E.

Oui, l'Oncle de Théophane.

J E A N.

Je me soucie bien de l'Oncle de cet Imbécille! c'est d'Araspe que je parle.

A D R A S T E.

Et moi aussi.

J E A N.

Mais...

A D R A S T È.

Mais.... mais ne vois-tu pas, que tu m'impaticentes? Pourquoi me tourmentes-tu? N'entends-tu pas, qu'Araspe & Théoplane sont parens?

J E A N.

Parens? Eh bien, tant mieux! Vos billets resteront dans la famille, & votre beau-frere sollicitera pour vous auprès de son cher Oncle...

A D R A S T È.

Butor que tu es!... Oui, oui, il sollicitera, pour me perdre sans ressource & sans pitié... Es-tu donc assez bête, pour croire que ce soit le hasard qui a conduit Araspe ici? Ne vois-tu pas, que Théoplane a eu connoissance des affaires que j'ai avec son Oncle? Qu'il lui a donné avis de ma situation? Et qu'il ne l'a obligé de faire un si long voyage que dans l'intention de rendre public le dérangement de ma fortune, & d'anéantir, par-là, ma

derniere ressource, la bienveillance de Lisidor ?

J E A N.

Ma foi, vous m'ouvrez les yeux; vous avez raison. Je suis bien âne aussi, de ne pas toujours imaginer ce qu'il y a de plus pervers, quand il est question d'un homme d'Église... Oh ! que ne puis-je réduire tous ces gens-là en poudre à canon, & les faire tous sauter en l'air à la fois ! Combien de tours ils nous ont déjà joués ! L'un nous a fait perdre plusieurs milliers d'écus... c'étoit le vénérable Epoux de votre très-chère sœur : l'autre...

A D R A S T E.

Oh ! ne te mets pas à me raconter mes malheurs ; ils finiront bientôt. Quand je n'aurai plus rien, la fortune n'aura plus rien à m'enlever.

J E A N.

Elle n'aura plus rien à vous enlever ?
Vous vous trompez, Monsieur.

A D R A S T E.

Quoi donc ?

J E A N.

C'est moi qu'elle vous enlevera encore.

A D R A S T E.

Je t'entends, Maraut....

J E A N.

N'exercez pas votre courroux sur moi ;
voici quelqu'un contre qui vous pourrez
l'employer plus à propos.

S C E N E V.

THÉOPHANE, ADRASTE,

J E A N.

T H É O P H A N E.

MIE voilà de retour, comme je vous
l'avois promis, Adraste. Il vous est
échappé tantôt, par hasard, des impu-
tations de fausseté, de fourberie..

A D R A S T E.

Il ne m'échappe rien par hasard,
Monsieur ; & quand je risque des impu-

88 L'ESPRIT FORT,
tations, je le fais avec dessein, avec réflexion.

THÉOPHANE.

Mais une explication...

ADRASTE.

Vous n'avez qu'à vous la demander à vous-même.

JEAN, (à part)

Attifons le feu. (*haut*) Oui, oui, Monsieur Théophile, on ne fait que trop, que mon Maître est votre bête noire.

THÉOPHANE.

Lui avez-vous commandé de répondre pour vous, Adraсте ?

JEAN.

Lui enviez-vous jusqu'à ma défense ? Nous verrons qui m'empêchera de prendre le parti de mon Maître.

THÉOPHANE.

Faites-le lui donc voir, Adraсте.

ADRASTE.

Tais-toi !

J E A N.

Je me taisois. . .

A D R A S T E (*avec menace*)

Si tu dis encore un mot. . .

T H É O P H A N E.

Puis-je maintenant vous demander une explication ? Je ne saurois me la donner moi-même.

A D R A S T E.

Et vous, aimeriez-vous à vous expliquer ?

T H É O P H A N E.

Quand on me le demande.

A D R A S T E.

Expliquez-moi donc, à l'occasion de ce que vous savez, ce qu'Araspe entendoit, quand il m'a dit : Théoplane s'en est chargé.

T H É O P H A N E.

Il me semble, que c'étoit à Araspe même, que vous auriez dû demander une explication là-dessus. Cependant, je puis vous la donner. Il vouloit dire qu'il m'avoit remis vos billets.

90 L'ESPRIT FORT,

A D R A S T E.

Sur vos sollicitations?

T H É O P H A N E.

Cela peut être.

A D R A S T E.

Et qu'avez-vous résolu d'en faire?

T H É O P H A N E.

Ils ne vous ont pas encore été présentés; ainsi nous ne pouvons point prendre de résolution avant de savoir ce que vous ferez.

A D R A S T E.

Mauvais subterfuge! Votre Oncle fait depuis long-temps ce que je peux faire.

T H É O P H A N E.

Il fait que vous pouvez le satisfaire; & alors ne ferez-vous pas quitte l'un envers l'autre.

A D R A S T E.

Vous vous moquez.

T H É O P H A N E.

Je n'y pense pas.

A D R A S T E.

Mais supposez, & vous ne risquez

rien en le supposant , que je ne suis pas en état de payer : qu'avez-vous résolu pour lors ?

T H É O P H A N E.

En ce cas , il n'y a encore rien de résolu.

A D R A S T E.

Mais que pourriez-vous résoudre ?

T H É O P H A N E.

Cela dépend d'Araspe. Cependant je ne doute pas , que la moindre démarche , la moindre priere ne fasse beaucoup sur un homme comme Araspe.

J E A N.

C'est selon les Souffleurs...

A D R A S T E.

Faut-il encore te dire de te taire ?

T H É O P H A N E.

Je me ferois un vrai plaisir , si par ma médiation je pouvois vous rendre ce petit service.

A D R A S T E.

Et vous imaginez , que je vais vous en prier , vous en conjurer ?... Non , je

n'augmenterai pas votre joie perfide à ce point-là. Après m'avoir assuré de l'air le plus sincère, que vous allez faire votre possible, vous reviendriez bientôt avec un air de compassion me dire, combien vous seriez fâché que les peines que vous vous seriez données, aient été inutiles. Avec quel plaisir vous jouiriez alors de ma confusion !

T H É O P H A N E.

Voulez-vous me donner l'occasion de vous prouver le contraire ?... Il ne vous en coûtera qu'un mot.

A D R A S T E.

Non, je ne perdrai pas même ce mot. Car enfin... & voici l'explication que vous m'avez demandée... Araspe n'est sûrement venu ici qu'à votre instigation : & maintenant que vous avez dressé vos machines pour me perdre, un seul mot de ma part vous empêcheroit de les faire jouer ? Allez, Monsieur, allez ; achevez un si bel ouvrage.

T H É O P H A N E.

Ce soupçon ne m'étonne pas. Votre façon de penser me l'a fait prévoir. Cependant, il est aussi vrai que j'ignorois qu'Araspe étoit votre créancier, qu'il est vrai que vous ignoriez qu'il est mon Oncle.

A D R A S T E.

C'est ce que nous verrons.

T H É O P H A N

Et j'espère, que ce sera à votre satisfaction... Prenez un air plus tranquille, & venez rejoindre la compagnie avec moi....

A D R A S T E,

Je ne veux plus la revoir.

T H É O P H A N E.

Quelle idée ! Votre ami, votre maîtresse...

A D R A S T E.

Il ne m'en coûtera pas beaucoup pour les quitter. Mais ne craignez pas, que ce soit avant de vous avoir satisfait, & je vais de ce pas tenter les derniers moyens...

Demeurez, Adraste... J'ai regret de ne vous avoir pas tiré d'inquiétude dès le premier moment... Apprenez à mieux connoître mon Oncle; (*En tirant les billets de sa poche*) quelque mal que vous pensiez sur mon compte, il mérite votre estime. Il est si éloigné de vouloir vous causer aucun chagrin, que voilà vos billets qu'il m'a chargé de vous remettre. (*Il les lui présente*) Vous les garderez jusqu'à ce que vous soyez en état de les acquitter sans vous gêner. Il croit qu'ils seront en sûreté entre vos mains comme entre les siennes; votre réputation d'honneur & de probité...

ADRASTE (*frappé, & repoussant la main de Théopane*)

De quel nouveau piège me menacez-vous? Les bienfaits d'un ennemi...

THÉOPHANE.

C'est moi que vous entendez par cet ennemi... Mais Araspe n'a pas mérité votre haine, Ce n'est pas moi, c'est lui

qui veut vous faire ce bienfait, si cependant un si petit service en mérite le nom... Vous rêvez? Tenez, Adraste, reprenez vos billets!

A D R A S T E.

Je m'en garderai bien.

T H É O P H A N E.

Je vous en prie, mon cher Adraste, ne me donnez pas le désagrément, d'aller porter votre refus à un homme qui ne veut que votre bien. Il rejetteroit sur moi, le mépris que vous auriez fait de son offre. (*Dans le moment qu'il présente les billets à Adraste, Jean les lui arrache de la main.*)

J E A N.

Eh bien, Monsieur, entre les mains de qui sont-ils à présent?

T H É O P H A N E (*tranquillement*)

Entre les tiennes. Garde-les.

A D R A S T E (*marche en fureur vers son domestique*)

Infâme! il t'en coûtera la vie.

THÉOPHANE.

Modérez-vous, Adraste.

ADRASTE.

Rends ces billets à l'instant. (*Il les lui prend*) Ote-toi de mes yeux.

JEAN.

En vérité...

ADRASTE.

Si tu dis encore un mot.... (*Il le pousse dehors*)

SCÈNE VI.

THÉOPHANE, ADRASTE.

ADRASTE.

JE rougis de honte, Théophane ! Mais je ne crois pas cependant, que vous poussiez l'injustice jusqu'à me croire d'accord avec ce malheureux.... Reprenez ce qu'on vouloit vous ravir...

THÉOPHANE.

Il est dans les mains où je désirois qu'il fût.

ADRASTE.

A D R A S T E.

Non, vous dis-je, non : je ne vous estime pas assez pour vous empêcher de commettre la mauvaise action que vous méditez.

T H É O P H A N E.

Ce que vous dites-là, est sensible !
(Il reprend les billets)

A D R A S T E.

Je vous remercie, de ne m'avoir pas forcé de les jeter à vos pieds. Je saurai trouver des moyens plus décens, pour les faire rentrer dans mes mains ; mais si par malheur je n'en trouve point, ce sera la même chose : vous vous réjouirez de me perdre, & moi de pouvoir vous haïr de tout mon cœur.

T H É O P H A N E (en dépliant les billets,
& les lui montrant)

Ces billets sont bien véritablement les vôtres, Adraste ?

A D R A S T E.

Croyez-vous que je veuille les nier ?
Théat. Allem. de Junker. T. II. E

L'ESPRIT FORT,
THÉOPHANE.

Je ne crois pas cela ; je voulois seulement être sûr de mon fait. (*Il les déchire avec un air d'indifférence*)

A D R A S T E.

Que faites-vous, Théoplane ?

T H É O P H A N E.

Rien. (*en jettant les morceaux dans les scènes.*) J'anéantis une misérable bagatelle qui a pu engager Adraste à des propos indignes de lui.

A D R A S T E.

Mais ils ne sont pas à vous. . .

T H É O P H A N E.

Ne vous inquiétez pas ; je peux justifier ce que je fais. . . Vos soupçons subsistent-ils encore ? (*Il s'en va*)



S C È N E V I I.

ADRASTE (*le suit quelque temps
des yeux*)

QUEL homme ! J'en ai trouvé mille de son Ordre , qui trompoient sous le masque de la dévotion , mais pas un sous celui de la générosité. Il est le premier !... Ou il cherche à me confondre , ou à me gagner : ni l'un ni l'autre ne lui réussira. Heureusement je me suis souvenu d'un banquier , avec qui j'ai fait autrefois des affaires. Il ne connoît pas encore le dérangement de mes affaires , & il ne fera point de difficulté de m'avancer la somme dont j'ai besoin. D'ailleurs il ne risque rien avec moi ; il me reste des biens fonds au-delà de ce que je dois , & je ne cherche qu'à gagner du temps pour m'en défaire le mieux que je pourrai.



SCÈNE VIII.

HENRIETTE, ADRASTE.

HENRIETTE.

OU vous êtes-vous donc caché, Adraсте? Voilà pour la vingtième fois qu'on demande après vous. Il est honteux pour vous, que je sois obligée de venir vous chercher.

ADRASTE.

Pardon, Mademoiselle; j'ai une affaire extrêmement pressée.....

HENRIETTE.

Vous ne devez rien avoir de plus pressé que d'être auprès de moi.

ADRASTE.

Vous raillez, Mademoiselle....

HENRIETTE.

Je raille? Mais savez-vous, que vous me faites là un joli compliment?

ADRASTE.

Je n'en fais jamais....

H E N R I E T T E.

Quel air sombre ! . . . Je crains bien, que nous n'ayions souvent des querelles ensemble sur votre taciturnité, même avant que la cérémonie nous y autorise...

A D R A S T E.

Ce que vous dites-là, ne sied pas dans votre belle bouche.

H E N R I E T T E.

Vous croyez que les idées malignes n'ont bonne grâce que dans la vôtre, sans doute ?

A D R A S T E.

A merveille, Mademoiselle; vous avez la réplique prompte !

H E N R I E T T E.

Ce n'est pas par-là que nous brillons, nous autres pauvres créatures !

A D R A S T E.

Plût à Dieu !

H E N R I E T T E.

Votre franchise me fait rire, quoique j'aye fort envie de me fâcher. Allons,

101. L'ESPRIT FORT,
Adraсте, faisons la paix ; je ne suis plus
en colere.

A D R A S T E.

Vous en êtes une fois plus charmante
quand vous vous fâchez. Un peu d'hu-
meur vous convient à merveille ; elle
vous donne un petit air sérieux , qui
vous va d'autant mieux qu'il est étranger
à votre visage : une vivacité constante , un
sourire continuel , deviennent insipides à
la fin.

HENRIETTE (*d'un air grave*)

Oh , mon bon Monsieur ! si l'air sé-
rieux vous plait si fort , nous vous en
donnerons.

A D R A S T E.

Je souhaiterois..... car je n'ai encore
rien à vous preferire....

HENRIETTE.

Cet *eneore* est bien heureux pour moi.
Mais que souhaiteriez-vous donc ?

A D R A S T E.

Que vous voulussiez vous régler un peu

plus sur Mademoiselle votre sœur. Je n'exige pas cependant, que vous preniez tout-à-fait son air & son maintien modeste ; peut-être ne vous réussiroient-ils pas aussi-bien qu'à elle.

H E N R I E T T E.

Je suis enchantée, que vous en soyez venu au chapitre des exemples ; j'ai aussi un petit verset de ce même chapitre à vous prêcher.

A D R A S T E.

Quelle façon de s'exprimer !

H E N R I E T T E.

Je fais que vous ne faites pas grand cas de la prédication ; mais n'importe, écoutez. . . . (*sur le ton d'Adraste*) Je souhaiterois. . . . car je n'ai rien encore à vous prescrire. . . .

A D R A S T E.

Et vous ne l'aurez jamais.

H E N R I E T T E.

Je souhaiterois, que vous voulussiez un peu plus vous former sur le modèle de Théophane. Je n'exige pas que vous

prenez tout-à-fait son air gracieux & complaisant, parce que je ne veux rien exiger d'impossible; mais un peu, un peu de cet air vous rendroit beaucoup plus supportable. Ce Théophraste qui vit d'après des principes plus austères que ne sont ceux d'un certain Esprit Fort, est toujours de bonne humeur, toujours affable. Sa vertu, & quelque autre chose dont vous rirez, sa piété. Ne riez-vous pas ?

A D R A S T E.

Ne vous dérangez pas : continuez, Mademoiselle. En attendant, je vais travailler à mon affaire, & je ne tarderai pas à revenir. (*Il s'en va*)

H E N R I E T T E.

Ne vous pressez pas. Vous reviendrez quand vous reviendrez. Quelle grossièreté ! Je ne sais si je dois m'en fâcher ou rire. Allons y penser.

Fin du troisième Acte.



A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

JULIE, HENRIETTE, LISETTE.

HENRIETTE.

Dis tout ce que tu voudras ; la conduite n'est pas excusable.

JULIE.

C'est de quoi je pourrois jager, si j'avois entendu ses raisons aussi. Mais, ma chere Henriette, prendrois-tu en mauvaise part un petit avertissement que je voudrois te donner en bonne sœur ?

HENRIETTE.

Je ne peux te le dire d'avance. Si il portoit sur un certain point que j'imagine....

E v

JULIE.

Oh, si tu veux y mêler tes imaginations...

HENRIETTE.

Je suis très-contente de mes imaginations ; elles ne m'ont jamais beaucoup trompée.

JULIE.

Que veux-tu dire par-là ?

HENRIETTE.

Faut-il donc toujours vouloir dire quelque chose ? Ne fais-tu pas que je parle assez légèrement , & que je suis étonnée de moi même , lorsque par hasard il arrive que je touche le moins du monde sur un certain point qu'on voudroit bien que je n'eusse pas touché ?

JULIE.

L'entends-tu , Lifette ?

HENRIETTE.

Oui, Lifette ; voyons quelle est cette leçon de sœur , qu'elle veut me donner !

JULIE.

Moi te donner une leçon ?

H E N R I E T T E.

Tu le disois tout-à-l'heure.

J U L I E.

Je me garderai bien de te dire la
moindre chose.

H E N R I E T T E.

Oh, je t'en prie. . . .

J U L I E.

Laisse-moi.

H E N R I E T T E.

La leçon, ma petite Sœur !

J U L I E.

Tu ne la mérites pas.

H E N R I E T T E.

Donne-la moi toujours.

J U L I E.

Tu me fâcheras.

H E N R I E T T E.

Et moi je suis toute fâchée. mais
ne pense pas que ce soit contre toi. Je
ne le suis que contre Adraste ; & ce qui
m'irrite davantage, c'est de voir que ma
Sœur devient injuste à mon égard, à
cause de lui.

108 L'ESPRIT FORT,

JULIE.

De quelle Sœur me parles-tu ?

HENRIETTE.

De laquelle ? . . . De la seule que j'aye
jamais eue.

JULIE.

Je ne t'ai jamais vue si sensible . . . Tu
fais, Lisette, ce que je lui ai dit ?

LISETTE.

Oui, je le fais ; & en effet, ce n'é-
toit qu'un panégyrique d'Adrasfe, où je
n'ai trouvé à redire, si ce n'est qu'il de-
voit rendre Mademoiselle Henriette un
peu jalouse.

JULIE.

Un panégyrique d'Adrasfe ?

HENRIETTE.

Moi jalouse ? jalouse d'Adrasfe ? Je ne
demande rien au Ciel avec tant d'ins-
tances que d'être débarrassée de lui !

JULIE.

Moi ? un panégyrique d'Adrasfe ? Est-
ce donc faire le panégyrique d'un homme,
que de dire qu'il ne peut pas être tous

lès jours d'une humeur égale? Quand je dis, que l'amertume d'Adrasfe dont se plaint ma sœur, ne lui est pas naturelle, & qu'il faut qu'elle ait été occasionnée par quelqu'accident? Quand je dis qu'un homme comme lui, qui peut être ne s'occupe que trop de sombres réflexions...

S C E N E I I.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS,
ADRASFE.

H E N R I E T T E.

Vous arrivez bien à propos, Adrasfe. Vous m'avez tantôt quittée impoliment au milieu de l'éloge que je faisois de Théophane; mais cela n'empêchera pas de vous inviter à venir entendre la répétition du vôtre. . . . Vous promenez vos regards? Sans doute pour voir votre Panégyriste? En vérité, ce n'est pas moi; c'est ma chere Sœur. Une Dévote faire le panégyrique d'un Esprit Fort! Quelle

110 L'ESPRIT FORT,
contradiction ! Ou votre conversion ,
Adraсте , ou la séduction de ma sœur se
manifestera incessamment.

JULIE.

La voilà rentrée dans son caractère !

HENRIETTE.

Ne vous tenez donc pas là comme un
corps sans ame !

ADRASTE.

Vous voyez , belle Julie , comme elle
me traite !

HENRIETTE.

Viens , Lisette , laissons-les seuls.
Adraсте , sans doute , n'a pas besoin de
notre présence , ni pour faire ses remer-
cimens , ni pour m'accuser.

JULIE.

Lisette restera ici.

HENRIETTE.

Non , je ne le veux pas.

LISETTE.

Vous savez bien , que j'appartiens au-
jourd'hui à Mademoiselle Henriette.

C O M É D I E. 3 11

H E N R I E T T E.

Prends garde à toi, ma Sœur, je t'en avertis ; si je rencontre ton Théoplane, tu verras ce qui arrivera. Ne vous imaginez pas, Monsieur, que je dise cela ; pour vous rendre jaloux : c'est que je sens très-sérieusement que je commence à vous haïr.

A D R A S T E.

Vous ferez très-bien, de ne pas songer à me rendre jaloux.

H E N R I E T T E.

Il seroit plaisant, que vous me ressemblassiez en cela ! C'est alors que nous pourrions espérer, que notre mariage seroit peut-être heureux. Réjouissez-vous, Adraste ! ! comme nous allons nous rendre mépris pour mépris ! . . . Partons, Lisette.



SCÈNE III.

ADRASTE, JULIE.

JULIE.

Vous aurez un peu besoin de patience avec elle... mais elle le mérite; elle a le meilleur cœur du monde quoique sa langue...

ADRASTE.

Vous êtes trop bonne; belle Julie. Elle a le bonheur d'être votre sœur; mais qu'elle profite peu de cet avantage! J'excuse tout dans une femme dont la jeunesse est restée sans culture & sans modèle à imiter; mais vouloir excuser celle qui a eu Julie pour exemple, & qui n'est cependant devenue qu'une Henriette: ma complaisance ne vas pas jusques-là...

JULIE.

Vous êtes irrité, Adraste; ce n'est pas le moment d'être juste.

A D R A S T E.

Je ne fais pas ce que je suis à présent ;
mais ce que je fais , c'est que je parle d'a-
près le sentiment. . .

J U L I E.

Mais il est trop violent pour durer.

A D R A S T E.

Quel malheur m'annoncez-vous ?

J U L I E.

Que voulez-vous donc dire? . . . Avez-
vous oublié, que ma sœur. . .

A D R A S T E.

Ah, Julie ! pourquoi me forcez-vous
de vous dire, que mon cœur ne sent rien
pour elle ?

J U L I E.

Vous m'effrayez. . .

A D R A S T E.

Vous ne savez cependant encore que la
plus petite partie de ce que j'ai à vous dire.

J U L I E.

Vous me permettez donc de ne pas
entendre le reste, (*Elle veut s'en aller.*)

A D R A S T E.

Où fuyez-vous, belle Julie ? Je vous ai avoué mon changement : & vous auriez la cruauté de ne pas entendre les raisons qui le justifient ? Vous me quitterez avec la prévention que je suis un homme inconséquent ou volage ?

J U L I E.

Ce ~~est~~ pas moi, Adraste, c'est mon père, c'est Henriette, qui ont seuls droit d'exiger & d'entendre votre justification.

A D R A S T E.

Eux ? . . . Hélas ! . . .

J U L I E.

Ne me retenez pas davantage . . .

A D R A S T E.

Encore un mot . . . on entend le plus grand criminel . . .

J U L I E.

Oui, son Juge ; & je ne suis pas le vôtre.

A D R A S T E.

Soyez-le pour un moment, belle Julie ! Votre père & votre mère me con-

damneront, & ne me jugeront pas. C'est à vous seule que j'ai la confiance de supposer l'équité qui peut me tranquilliser.

JULIE. (*à part*)

Je crois qu'il me persuadera de l'écouter. . . Eh bien, dites-moi donc ce qui vous a prévenu à ce point contre ma sœur ?

A D R A S T E.

C'est elle-même qui m'a prévenu contre elle. Elle a peu des agrémens de son sexe, & presque tous les inconvéniens du nôtre. Si ses traits n'annonçoient pas qu'elle est femme, on la prendroit pour un jeune Etourdi déguisé, qui joueroit mal son rôle. Quelle intempérance de langue ! Et quel doit être la trempe de l'esprit qui lui inspire tout ce qu'elle dit ! N'allez pas me dire, que son esprit n'a point de liaison avec sa langue. Tant pis. En prouvant que les écarts d'une telle personne sont moins répréhensibles, vous anéantiriez en même-temps jusqu'à l'ombre du bien qu'on pourroit penser d'elle,

S'il faut lui passer ses mauvaises plaisanteries, ses remarques insultantes, par la raison, comme on dit, qu'elle n'y entend pas malice : ne faudra-t'il pas, par la même raison, n'attacher aucun mérite à ce qu'elle peut dire d'honnête & d'obligeant ? Comment pourra-t-on juger de la façon de penser de quelqu'un ; si on ne le peut pas sur sa façon de parler ? Et si les conséquences qu'on tire des discours pour le sentiment, ne sont pas bonnes dans un cas, pourquoi le feroient-elles dans l'autre ? Elle dit, en termes clairs, qu'elle commence à me haïr : & je croirai qu'elle m'aime ? Je croirai donc aussi qu'elle me hait, quand elle me dira qu'elle commence à m'aimer ?

J. U L I E.

Vous attachez trop d'importance à des petites vivacités, & vous confondez la fausseté avec l'étourderie. Elle peut se rendre vingt fois par jour coupable de l'une, & cependant être toujours fort éloignée de la première. Il faut la juger

sur les faits, & non sur les paroles. Au fond, elle a l'ame belle & faite pour aimer.

A D R A S T E.

Ah, Julie! les paroles annoncent les faits: elles ne font jamais fautes. Comment voulez-vous qu'on présume qu'une personne agira bien & se conduira avec prudence, quand elle parle toujours mal & sans discrétion? Sa langue n'épargne rien, pas même ce qui devrait lui être le plus sacré au monde. Devoir, vertu, décence, religion; tout devient un objet de raillerie pour elle.

Seigneur, seigneur!

Doucement, Adraste! Vous devriez être le dernier à faire une pareille remarque.

A D R A S T E.

Pourquoi cela?

J U L I E.

Pourquoi?... Voulez-vous que je vous parle sincèrement?

218 L'ESPRIT FORT,

ADRASTE.

Pourriez-vous parler autrement?

JULIE.

Si je vous faisois remarquer, que toute la singularité de ma sœur, que ses efforts pour paroître indévote, & son penchant à la raillerie sur-tout, ne se sont développés que depuis un certain temps, & que cette époque est la même que celle de votre séjour chez nous?

ADRASTE.

Que dites-vous?

JULIE.

Je ne veux pas dire, que vous auriez eu dessein de l'égarer, mais où l'exemple ne nous conduit-il pas? Quand même vous auriez moins fait paroître votre façon de penser, & quelquefois, convenez-en, vous ne l'avez que trop fait. Henriette n'auroit pas été long-temps à la deviner. Et dès qu'elle l'a devinée, il étoit assez naturel, qu'une jeune personne de son âge cherchât à s'y conformer, dans la vue de vous plaire. Après

cela , aurez-vous encore la cruauté de lui imputer comme une crime , un chose dont vous devriez lui savoir gré ?

A D R A S T E .

Je ne saurois avoir obligation à quelqu'un qui a la petitesse de sortir de son caractère pour me plaire , & qui me prend pour un sot qui ne connoît de bonne façon d'être que la sienne qu'il voudroit que tout le monde copiât.

J U L I E .

De cette maniere , vous ne ferez pas beaucoup de Profélytes.

A D R A S T E .

Moi faire des Profélytes ? Me soupçonneriez-vous capable d'un projet aussi insensé ? A qui m'avez-vous vu vouloir faire adopter mes idées ? Je serois bien fâché qu'elles se répandissent trop. Quelquefois je les ai soutenues avec une certaine chaleur ; mais c'étoit plus pour me justifier , que pour persuader les autres. Si mes principes devenoient trop com-

muns, je les abandonnerois bientôt, & j'en adopterois d'autres.

JULIE.

Ainsi ce n'est pas parce que vous les croyez bons, que vous vous y tenez : c'est parce qu'ils sont singuliers ?

ADRASTE.

Non, je ne cherche pas le singulier, mais le vrai ; & ce n'est pas ma faute, si malheureusement celui-ci est une suite de celui-là. Il ne m'est pas possible de croire, que la vérité puisse être commune. Ce qui, sous la forme de la vérité, se traîne parmi tous les peuples de la terre & qui est reçu avidement par les plus stupides, n'est certainement pas la vérité. On n'a qu'à ôter lui arracher son masque, & on verra l'imposture dans toute sa laidure.

ADRASTE.

Les hommes seroient bien malheureux, & leur créateur bien injuste, si ce que vous dites est vrai ! De deux choses l'une, Adrasle : ou il y a une vérité, ou il n'y en

en a point. S'il n'y en a point, vous êtes dans l'erreur comme le reste du monde; & s'il y en a une, elle doit nécessairement être de nature à être apperçue & sentie par le plus grand nombre, & même par tous les hommes, dans ce qu'elle a d'essenciel.

A D R A S T E.

Ce n'est pas la faute de la vérité, si elle n'est pas sentie : c'est la faute des hommes. . . . Au reste, je suis bien éloigné de vouloir qu'on éclaire la multitude. Le peuple a besoin d'erreurs; elles sont le fondement de son bonheur, & le soutien des Etats dans lesquels il trouve sa sûreté, l'abondance & ses plaisirs. Il est nécessaire de conserver la Religion, non seulement au peuple, mais encore à cette portion aimable du genre humain, destinée à faire la félicité de l'autre. C'est pour elle une espece d'ornement, comme elle est un frein pour l'autre. La Religion s'unit à merveille avec la modestie.

Théat. Allem. de Junker, T. II, E.

122 L'ESPRIT FORT,
d'une femme : elle donne à la beauté un
certain air noble , sensé , touchant...

JULIE,

Arrêtez , Adraste ; vous ne faites pas plus d'honneur à mon sexe qu'à la Religion. Quelque délicate que soit votre tournure , vous nous confondez l'un avec le peuple , & vous faites de l'autre une espece de fard propre à relever nos appas. Non , Adraste ! la Religion est un ornement pour tous les hommes , & doit être leur ornement principal. C'est par orgueil qu'ils la méconnoissent , mais par un orgueil mal entendu. Car enfin , rien peut-il remplir votre ame d'idées aussi nobles , aussi sublimes , que la Religion ? Et la beauté de l'ame , en quoi consiste-t-elle , si ce n'est dans ces idées ? En est-il au-dessus de celles de la Divinité , de notre Etre , de ses devoirs & de sa destination ? Qui peut mieux calmer l'agitation de notre cœur , en remplir le vuide , en arracher les penchans , & les passions qui le dégradent , que cette

..

même Religion ? Qui peut mieux nous consoler dans le malheur ? C'est par elle seule, que l'homme peut être véritablement homme, bon citoyen, ami généreux & sincere... Peu s'en faut que je ne rougisse, Adraste, d'avoir pris ce ton sérieux avec vous; ce n'est pas sans doute celui qui vous plait dans un femme, quoique cependant le contraire ne paroisse pas vous y plaire davantage... Vous pourriez entendre ces choses-là d'une bouche plus éloquente : & si Théopane....

S C E N E I V.

HENRIETTE *s'arrête à la Scene pour écouter*, ADRASTE, JULIE.

H E N R I E T T E,

ST!

A D R A S T E.

Ne me parlez pas de Théopane. Un mot de votre bouche fait plus d'impres-

F ij

24 L'ESPRIT FORT,

sion sur moi, que toutes les tristes déclamations. Vous en êtes surprise?... Ah! si vous connoissiez l'ascendant, le pouvoir qu'à sur moi la seule personne que j'aime, que j'adore.... oui, que j'aime.... le mot est lâché! il est dit!.. Me voilà enfin débarrassé d'un secret qui me tourmentoit.... Mais ne croyez pas que j'espere rien d'une ouverture.... Vous pâlissez?...

JULIE.

Qu'ai-je entendu, Adraste?..

ADRASTE (*en se jettant à ses pieds*)

La vérité! Laissez-moi vous jurer à vos genoux, que vous avez entendu la vérité..... Oui, belle Julie, je vous aime & je vous aimerai à jamais. Mon cœur est à présent à découvert devant vous. En vain voulois-je vous persuader que mon indifférence pour Henriette étoit l'effet des qualités blâmables que je trouvois en elle; elle n'étoit que l'effet du penchant qui m'entraînoit vers vous. Ah! l'aimable Henriette n'a peut-être de dé-

faut que celui d'avoir une sœur encore plus aimable....

H E N R I E T T E.

Bravo ! Il faut que je fasse interrompre cette Scene par Théophane. (*Elle sort*)

S C E N E V.

JULIE, ADRASTE.

ADRASTE (*se levant brusquement*)

QUELLE voix ai-je entendue ?

J U L I E.

Ciel ! c'est la voix d'Henriette.

A D R A S T E.

Oui, c'étoit elle. Quelle lâche & perfide curiosité ! Non, non, je n'ai rien révoqué ; elle a tous les défauts que je lui ai imputés, & bien d'autres encore ; elle me seroit odieuse, quand même je serois indifférent pour toute autre.

F ij

JULIE.

Quel chagrin vous m'occasionnez,
Adraсте!

ADRASTE.

Soyez sans aucune inquiétude; je fau-
rai vous mettre à l'abri de tout chagrin
par mon prompt éloignement.

JULIE.

Par votre éloignement?

ADRASTE.

Oui, il est résolu. Ma situation est
telle, que ce seroit abuser de la bonté de
Lisidor, si je demeuroid plus long-temps
ici. D'ailleurs, j'aime mieux prendre
mon congé que d'attendre qu'on me le
donne.

JULIE.

Vous n'y songez pas, Adraсте. Et qui
vous le donneroit?

ADRASTE.

Je connois les peres, belle Julie; &
je connois aussi les Théophane. Permet-
tez que je ne m'explique pas davantage.
Ah! si je pouvois seulement me flatter

que Julie... Mais non; elle ne peut
aimer Adraste : elle doit même le haïr.

J U L I E.

Je ne hais personne, Adraste...

A D R A S T E.

C'est me haïr que ne pas m'aimer...
Théophane a votre cœur... Le voici.

S C E N E V I.

THÉOPHANE, ADRASTE, JULIE.

J U L I E (*à part*)

Q U E me ya-t-il dire? Que lui répon-
drai-je?

A D R A S T E.

Je me doute bien par quels ordres
vous venez ici. Mais que croit-elle y
gagner? M'attirer à elle de nouveau?...
Il ne sied guere, Théophane, à un homme
d'un caractère aussi respectable que le
vôtre, de se rendre l'instrument de la ja-
lousie d'une femme! Mais vous êtes venu,
peut-être, pour me demander une expli-

cation? Je vous avouerai tout; je ferai même gloire....

T H É O P H A N E.

De quoi me parlez-vous? Je ne vous entends pas.

J U L I E.

Permettez que je me retire. Je me flatte, Théophane, que vous avez quelque estime pour moi, que vous ne ferez point d'interprétations sinistres, & que vous resterez convaincu que je connois assez mes devoirs pour ne pas même avoir la pensée d'y manquer.

T H É O P H A N E.

Attendez.... Que veulent dire ces discours? Je n'y connois pas plus qu'à ceux d'Adraсте.

J U L I E.

Je suis charmée que vous sachiez vous mettre au-dessus d'une bagatelle, dans le fond très-innocente.... mais je vous prie de me laisser aller....

(Elle s'en va)

S C E N E V I I.

THÉOPHANE, ADRASTE.

T H É O P H A N E.

VOTRE Amante, Adraste, m'envoie ici, où elle me dit que ma présence est nécessaire; j'accours: & tout ce que j'entends est une énigme pour moi.

A D R A S T E.

Mon Amante?.. Que ce mot est finement employé! Il étoit difficile que vous pussiez mettre plus d'amertume & plus de précision dans vos reproches.

T H É O P H A N E.

Dans mes reproches? Qu'ai-je donc à vous reprocher?

A D R A S T E.

En voudriez-vous peut-être entendre la confirmation par ma bouche?

T H É O P H A N E.

Que voulez-vous donc me confirmer?

E v.

130 L'ESPRIT FORT,

Expliquez-vous : vous me jetez dans un étonnement.....

A D R A S T E.

Cela va trop loin. Quelle basse dissimulation ! Cependant, pour ne pas vous tenir plus long-temps mal à votre aise, je vais vous forcer de la quitter... Oui, Monsieur, tout ce que vous en a dit Henriette est vrai ; elle a été assez lâche pour nous épier.... J'aime Julie, & je lui ai déclaré mon amour....

T H É O P H A N E.

Vous aimez Julie ?

A D R A S T E (*d'un air moqueur*).

Et c'est qu'il y a de plus audacieux de ma part, sans en avoir demandé la permission à Théophile.

T H É O P H A N E.

Rassurez-vous là-dessus ; vous n'avez négligé qu'une très-petite formalité.

A D R A S T E.

Votre sang froid, Théophile, n'a rien de merveilleux. Vous croyez être sûr du cœur de Julie.... Ah, que ne

l'êtes vous moins, en effet! Que ne puis-je être autorisé, par la plus légère vraisemblance, à vous dire que Julie m'aime aussi! Avec quelle satisfaction je jouirois de votre trouble! Quelle volupté ce seroit pour moi, de vous voir soupirer & frémir, de vous entendre, dans votre fureur, exhaler contre moi tout ce que le désespoir & la haine ont de plus envenimé!

T H É O P H A N E.

Ainsi il n'y auroit point de vrai bonheur pour vous, s'il n'étoit assaisonné du malheur d'un autre?.. Je plains Adraste! Il faut que l'amour ait versé sur lui une influence bien maligne, puisqu'il se ravale jusqu'à tenir des propos si indécens.

A D R A S T E.

Fort bien! Votre air & votre ton me font souvenir que je suis votre débiteur, Théopane; & on a le droit de trancher de l'homme important avec ceux qui nous doivent... Mais patience! J'espère que je ne le serai pas encore long-temps.

F vj

J'ai été assez heureux, pour trouver un galant homme qui veut bien me tirer de ce cruel embarras. Il m'avoit promis de venir ici avec l'argent que je vous dois; mais je vois bien qu'il vaut mieux l'aller chercher.

THÉOPHANE.

Écoutez-moi, Adraste, je vais vous découvrir le fond de mon cœur....

ADRASTE.

Cette découverte ne me seroit peut-être pas agréable. Adieu; je pourrai bientôt paroître plus hardiment devant vous. (*Il s'en va*)

THÉOPHANE (*seul*)

Esprit inflexible! Je commence presque à désespérer du succès de mon entreprise. Tout devient inutile auprès de lui. Qu'auroit-il dit, s'il m'avoit laissé la liberté de m'expliquer, & que je lui eusse rendu confiance pour confiance?...



SCÈNE VIII.

HENRIETTE, LISETTE,
THÉOPHANE.

HENRIETTE.

EH bien, Théophane, ne vous ai-je pas procuré un joli spectacle ?

THÉOPHANE.

Vous êtes méchante, belle Henriette ! Mais de quel spectacle voulez-vous me parler ? Je ne comprends rien dans tout ceci.

HENRIETTE.

C'est dommage !... Vous êtes donc venu trop tard ? Adraste n'étoit donc plus aux genoux de ma Sœur ?

THÉOPHANE.

Vous l'avez vu à genoux devant elle ?

HENRIETTE.

Et ma Sœur se tenoit, là... là... je ne le faurois bien vous peindre... d'une manière, là... là... comme si elle

234 L'ESPRIT FORT,
avoit été bien aise de le voir dans cette
posture. Je vous plains, Théophane...

T H É O P H A N E.

Vous êtes bien compâtissante: vous
voulez donc que je vous plaigne aussi?

H E N R I E T T E.

Que vous me plaigniez? moi? Vous
me devez féliciter.

L I S E T T E.

Une pareille chose crie vengeance!

T H É O P H A N E.

Et comment Lifette pense-t-elle qu'on
devroit s'en venger?

L I S E T T E.

Vous êtes donc dans l'intention de vous
venger?

T H É O P H A N E.

Peut-être.

L I S E T T E.

Et vous aussi, Mademoiselle?

H E N R I E T T E.

Peut-être.

L I S E T T E.

Bon ! voilà deux *peut-être* dont on pourra faire quelque chose.

T H É O P H A N E.

Mais il est encore très-incertain, que Julie aime Adraste ; & si elle ne l'aime pas, je penserois trop tôt à la vengeance.

L I S E T T E.

N'allez-vous pas faire réflexion, qu'on ne doit pas se venger ?

T H É O P H A N E.

La vengeance que je permettrois, seroit très-innocente.

L I S E T T E.

Je le crois. Ecoutez, Monsieur Théophrane : votre vengeance à vous, seroit une vengeance masculine ; & la vôtre, Mademoiselle, seroit une vengeance féminine. Or, une vengeance masculine & une vengeance féminine... comment expliquerai-je ceci avec assez d'esprit....

H E N R I E T T E.

Tu es folle, Lisette.

L I S E T T E.

Aidez-moi donc un peu, Monsieur Théophile!.. Qu'en pensez-vous? Si deux personnes ont la même route à faire, n'est-il pas convenable qu'elles la fassent ensemble?

T H É O P H A N E.

Assurément; mais dans la supposition, cependant, que ces deux personnes se conviendroient.

H E N R I E T T E.

Voilà le point!

L I S E T T E, *à part.*

Ils n'y veulent pas mordre! Essayons une autre tournure... Monsieur Théophile disoit tantôt, & il peut avoir raison, qu'il étoit encore incertain, si Mademoiselle Julie aime Adraсте. J'ajoute qu'il est même très-incertain aussi, que Monsieur Adraсте aime Julie en effet.

H E N R I E T T E.

Tais-toi! je veux que cela soit ainsi.

L I S E T T E.

Je le veux bien aussi... Il me vient

une excellente idée pour savoir au juste ce qui en est entre Monsieur Adraste & Mademoiselle Julie....

T H É O P H A N E.

Quelle est-elle?

H E N R I E T T E.

Tu me donnerois de la curiosité, si je n'étois pas déjà sûre de la vérité.

L I S E T T E.

Si nous leur donnions une fausse alarme ?

H E N R I E T T E.

Qu'entends-tu par-là?

L I S E T T E.

Une fausse allarme est une allarme dans laquelle il n'y a rien de réel; mais qui cependant tient l'ennemi alerte.... & le rend attentif.... Par exemple, pour savoir si Mademoiselle Julie aime Adraste, il faudroit que Monsieur Théophile fît semblant d'en aimer une autre; & pour savoir si Monsieur Adraste aime Mademoiselle Julie, vous, Mademoiselle, vous feriez semblant d'en aimer un autre.

Or, comme il ne conviendrait pas que Monsieur Théophile fît semblant d'être amoureux de moi, & moins encore que vous fîssiez semblant d'être amoureux de son Martin : mon avis seroit que vous fîssiez semblant d'être amoureux l'un de l'autre.... Remarquez bien, que je ne parle que de faire semblant... sans quoi ce ne seroit plus une fausse alarme.... Dites-moi maintenant comment vous trouvez mon projet ?

THÉOPHANE (*à part*)

Si je ne quitte pas la partie, elle fera si bien que je serai obligé de m'expliquer.... Le projet n'est pas si mauvais., mais....

LISETTE.

Mais.... vous ferez seulement semblant....

THÉOPHANE.

C'est justement ce *semblant* qui ne me plaît pas.

LISETTE.

Et vous, Mademoiselle ?

H E N R I E T T E .

Je n'aime pas non plus ce déguisement.

L I S E T T E .

Craindriez-vous, l'un & l'autre, d'y mettre trop de naturel? ...

T H É O P H A N E .

Il faut absolument que je vous quitte pour quelques momens, belle Henriette....

H E N R I E T T E .

Dirai-je que vous reviendrez bientôt, Théophane?

T H É O P H A N E .

Dans un instant.

(Henriette & Lisette s'en vont par un côté. Au moment que Théophane veut s'en aller par l'autre, le Banquier arrive)

SCENE IX.

THÉOPHANE, LE BANQUIER.

LE BANQUIER.

PARDON, Monsieur! je cherche Monsieur Adrafte.

THÉOPHANE.

Il vient de sortir; pourriez-vous me charger de ce que vous avez à lui dire?

LE BANQUIER.

Si vous vouliez avoir la bonté.... Il est venu tantôt chez moi, pour m'emprunter une somme que je lui avois promise d'abord; mais j'y trouve à présent des difficultés, & je venois pour lui dire que la chose ne se peut pas.

THÉOPHANE.

Des difficultés, Monsieur? Quelles difficultés? Ce n'est pas sur le compte d'Adrafte que vous en avez, sans doute?

L E B A N Q U I E R.

Pour quoi?

T H É O P H A N E.

C'est un homme dont le crédit est bien établi.

L E B A N Q U I E R.

Vous savez aussi bien que moi, Monsieur, ce que c'est que le crédit. On peut en avoir aujourd'hui, sans être sûr d'en avoir encore demain. Je viens d'apprendre l'état actuel de ses affaires....

T H É O P H A N E (*à part*)

Empêchons que rien n'en transpire dans le public.... (*haut*) Il faut qu'on vous ait mal instruit... Ai-je l'honneur d'être connu de vous, Monsieur?

L E B A N Q U I E R.

Je ne connois pas votre personne; mais peut-être si vous me disiez votre nom,....

T H É O P H A N E.

Théoplane.

142 L'ESPRIT FORT,
LE BANQUIER.

J'ai toujours entendu parler de vous avec la plus grande considération.

THÉOPHANE.

Si vous ne voulez pas donner à Adraste, sur son billet, la somme qu'il vous demande, voudriez-vous bien la lui donner sur le mien?

LE BANQUIER.

Avec plaisir.

THÉOPHANE.

Ayez donc la bonté de passer avec moi dans mon cabinet. Je vais vous expédier tout ce qui sera nécessaire pour votre sûreté. Je vous prierai seulement de ne rien dire de ceci à Adraste.

LE BANQUIER.

Pourquoi?

THÉOPHANE.

Il faut lui épargner la petite mortification que lui donnoit votre peu de confiance....

LE BANQUIER.

Vous êtes un ami bien généreux...

THÉOPHANE.

Ne nous arrêtons pas plus long-
temps.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE BANQUIER *arrive d'un côté,*
& ADRASTE *de l'autre.*

ADRASTE.

JE n'ai pu trouver mon homme...

LE BANQUIER.

De cette maniere, la chose me convient.

ADRASTE.

'Ah vous voilà, Monsieur; je vous ai cherché par-tout.

LE BANQUIER.

Je suis bien aise que nous nous soyons rencontrés ici.

ADRASTE.

Je fors de chez vous. Mon affaire
presse

presse au moins. Je puis toujours compter sur vous ?

L E B A N Q U I E R.

Oui, pour le présent.

A D R A S T E.

Que voulez-vous dire par-là ?

L E B A N Q U I E R.

Rien. Oui, vous pouvez compter sur moi.

A D R A S T E.

Auriez-vous quelque défiance sur mon compte ?

L E B A N Q U I E R.

Point du tout.

A D R A S T E.

Auroit-on cherché à vous en donner ?

L E B A N Q U I E R.

Encore moins.

A D R A S T E.

Ce n'est pas la première affaire que nous ayons faite ensemble ; & vous me trouverez dans celle-ci comme dans les autres.

Théat. Allem. de Junker, T. II, G

146 L'ESPRIT FORT,

LE BANQUIER.

Je n'en ai aucune inquiétude.

A D R A S T E.

Il importe à ma réputation de confondre la méchanceté de ceux qui voudroient détruire mon crédit.

LE BANQUIER.

Je trouve qu'on fait tout le contraire.

A D R A S T E.

Je sai que j'ai des ennemis.

LE BANQUIER.

Vous avez aussi des amis....

A D R A S T E.

Soi-disans. Je ne suis pas assez sot pour y compter... & je suis même fâché que vous soyez venu dans cette maison.

LE BANQUIER.

Vous devriez cependant en être bien aise.

A D R A S T E.

Il est vrai que je ne devrois m'y attendre qu'à de bons procédés : mais il y a un certain homme, Monsieur, un certain homme.... je sai que je m'en ferois

ressenti , si par hasard vous lui aviez parlé.

LE BANQUIER.

Je suis venu tantôt demander après vous , & la personne à qui je me suis adressé , a fait voir le plus grand attachement pour vous.

A D R A S T E.

Ce n'est donc pas Monsieur Théopane !

LE BANQUIER.

Théopane ?

A D R A S T E.

Oui , Théopane. Celui-là ne vous auroit certainement point dit du bien de moi ; c'est l'ennemi le plus dangereux. . . .

LE BANQUIER.

Théopane votre ennemi ?

A D R A S T E.

Vous vous en étonnez ?

LE BANQUIER.

Et avec raison.

148 L'ESPRIT FORT;

A D R A S T E.

Parce que vous croyez, sans doute, qu'un homme de son état ne peut être que bienfaisant & généreux....

L E B A N Q U I E R.

Monsieur...

A D R A S T E.

C'est l'hypocrite le plus à craindre, que jamais j'aye trouvé parmi les semblables.

L E B A N Q U I E R.

Monsieur...

A D R A S T E.

Il fait que je le connois : & voilà pourquoi il fait tous les efforts pour me nuire.

L E B A N Q U I E R.

Que dites-vous ?

A D R A S T E.

Il n'y a point de ruses qu'il n'ait employé pour me faire sortir de cette maison ; & il a l'art de leur donner une tournure si innocente, que j'en suis confondu moi-même.

L E B A N Q U I E R .

Cela va trop loin, Monsieur, & je ne puis me taire plus long-temps. Vous vous trompez de la manière la plus injuste. . .

A D R A S T E .

Moi, je me trompe ?

L E B A N Q U I E R .

Il est impossible que Théophane soit tel que vous vous imaginez. Apprenez tout. J'étois venu ici tantôt, pour retirer la parole que je vous avois donnée. J'avois appris, par une voie sûre, le mauvais état de vos affaires : j'ai trouvé Monsieur Théophane, à qui je n'ai pas fait difficulté de m'en ouvrir. . .

A D R A S T E .

A Théophane ? Comme cette confiance a dû le réjouir !

L E B A N Q U I E R .

Il a parlé pour vous on ne peut pas plus chaudement ; & si je vous tiens ma première parole, c'est à lui que vous en avez l'obligation.

A D R A S T E.

L'obligation? Où suis-je...

L E B A N Q U I E R.

Il s'est rendu votre caution, il m'en a fait son billet. Il m'avoit bien défendu d'en parler à personne; mais je n'ai pu entendre calomnier si témérairement un homme de bien. Vous enverrez toucher chez moi, quand il vous plaira, la somme que vous m'avez demandée. Je vous prie simplement, de ne rien dire à Théophile de l'éclaircissement que j'ai cru vous devoir. Il a témoigné dans cette occasion tant de droiture & de sincérité, qu'il faudroit qu'il fût le plus monstrueux de tous les hommes, s'il étoit capable d'une pareille dissimulation... Adieu, Monsieur.



S C E N E I I.

A D R A S T E (*seul*)

QUEL nouvel artifice!.. Je ne puis revenir de mon étonnement... Que faire contre un homme de ce caractère? J'ai employé le mépris, l'offense... & l'offense dans l'objet qui doit lui être le plus cher... Tout est inutile; il ne veut rien sentir... Qui peut l'endurcir à ce point? La méchanceté, sans doute; l'espoir de laisser mûrir sa vengeance... A qui cet homme n'en imposeroit-il pas? Je ne sais plus moi-même ce que je dois en penser; & la manière dont il s'efforce de me faire accepter ses bienfaits... ah quand il n'y auroit point de serpent caché sous ces fleurs, je ne l'en haïrois que davantage! Je le haïrois, quand même il m'auroit sauvé la vie! Il m'a ravi un bien qui m'étoit cent fois plus précieux, & dont rien ne peut me dédommager: le cœur de Julie!...

SCENE III.

THÉOPHANE, ADRASTE.

THÉOPHANE.

DANS quelle violente agitation je vous trouve encore, Adraste?

ADRASTE.

Elle est votre ouvrage.

THÉOPHANE.

Il est donc du nombre de ces effets que nous produisons malgré nous, en tâchant de produire de contraires. Je ne souhaite rien plus sincèrement que de vous voir tranquille, j'aurois même besoin que vous le fussiez, pour pouvoir vous entretenir sur une chose qui nous intéresse également l'un & l'autre.

ADRASTE.

Convendez, Théoplane, que c'est le comble de l'habileté, que de savoir jouer un tour à quelqu'un de manière qu'on le

mette dans le cas de ne pouvoir ou n'oser
en faire des reproches ?

T H É O P H A N E.

J'en conviens.

A D R A S T E.

Félicitez-vous donc : vous êtes par-
venu à ce suprême degré.

T H É O P H A N E.

Qu'y a-t-il donc encore ?

A D R A S T E.

Je vous avois promis tantôt, de payer
les billets en question... (*d'un air moc-
queur*) vous m'excuserez si je suis dans
l'impuissance de le faire à présent. A la
place de ceux que vous avez déchirés,
je vais vous en faire d'autres.

T H É O P H A N E (*sur le même ton*)

Sans doute, & je ne les ai déchirés
que pour que vous m'en fassiez de nou-
veaux...

A D R A S T E.

Que ç'ait été votre intention ou non,
vous les aurez... Mais ne seriez-vous

154 L'ESPRIT FORT,
pas bien aise de savoir, pourquoi je ne
peux les payer à présent ?

THÉOPHANE.

Eh bien ?

ADRASTE.

C'est que je n'aime pas les cautions,
Monsieur.

THÉOPHANE.

Les cautions ?

ADRASTE.

Oui ; & parce que je ne veux rien re-
cevoir de votre main droite , pour le
rendre à votre main gauche.

THÉOPHANE (*à part*)

Le Banquier m'a manqué de parole.

ADRASTE.

Me comprenez-vous, maintenant ?

THÉOPHANE.

Je ne saurois le dire positivement.

ADRASTE.

Je fais l'impossible pour ne vous
avoir aucune obligation : & vous affectez
de me mettre dans le cas de paroître
vous en avoir ?

T H É O P H A N E.

J'admire, avec quel art vous présentez tout du mauvais côté.

A D R A S T E.

J'admire bien plus votre adresse à cacher ce mauvais côté. Je ne fais bientôt plus moi-même ce que je dois penser de votre conduite à mon égard.

T H É O P H A N E.

C'est que vous ne voulez pas vous rendre au sentiment le plus naturel.

A D R A S T E.

Vous voulez dire, sans doute, que le sentiment le plus naturel seroit de croire que votre démarche a été l'effet de votre générosité & de l'intérêt que vous prenez à ma réputation ? Mais, ne vous en déplaise, je pense que ce seroit précisément le moins naturel.

T H É O P H A N E.

Et vous avez raison ; car est-il possible d'imaginer qu'un homme de mon état soit capable du moindre bon procédé ?

156 L'ESPRIT FORT,

A D R A S T E.

Dans cette circonstance, mettons votre état à part.

T H É O P H A N E.

Le pourriez-vous?...

A D R A S T E.

Supposons donc, que vous ne soyez pas un de ces hommes qui, pour soutenir ce qu'ils appellent la dignité de leur caractère, sont obligés de tenir leurs passions aussi secrètes qu'il est possible, & qui à force de se contrefaire par préjugé de bienfiance, finissent par se faire de la dissimulation une seconde nature: quand, dis-je, vous ne seriez pas de ces gens-là, n'êtes-vous pas au moins un homme, & par conséquent sensible à l'offense? Et pour dire tout en un mot..... n'êtes-vous pas l'Amant de Julie? Et pouvez-vous n'être pas jaloux?...

T H É O P H A N E.

Je suis enchanté que vous touchiez ce point-là.

A D R A S T E.

Ne croyez pas que je puisse en parler avec modération.... je vous en avertis.

T H É O P H A N E.

Je tâcherai donc d'en apporter d'autant plus.

A D R A S T E.

Vous aimez Julie, & moi je... je... pourquoi chercher des détours?... Je vous hais à cause de cet amour, quoique je n'aie aucun droit sur l'objet aimé ; & vous qui y avez des droits, vous ne me hairiez pas aussi, moi qui vous envie ces droits ?

T H É O P H A N E.

Affurément je ne le devrois pas... Mais examinons les droits que vous & moi, nous avons sur Julie.

A D R A S T E.

Si ces droits dépendoient de la violence de notre amour, je vous les disputerois peut-être... Il est heureux pour vous, qu'ils dépendent du consentement d'un pere, & de l'obéissance d'une fille.

158 L'ESPRIT FORT,

T H É O P H A N E.

Voilà justement de quoi je ne veux pas qu'ils dépendent : l'amour seul doit en décider ; mais prenez garde , qu'ici je n'entends pas parler ou du vôtre ou du mien , mais de l'amour de celle dont vous me croyez en possession. Si vous me pouvez convaincre que Julie soit sensible à votre passion...

A D R A S T E.

Vous consentirez peut-être à me céder vos droits?...

T H É O P H A N E.

Dites que j'y ferois obligé.

A D R A S T E.

Avec quel mépris vous me traitez... Vous êtes sûr de votre fait , & bien convaincu que vous ne risquez rien...

T H É O P H A N E.

Ainsi vous ne pouvez donc pas me dire , si Julie vous aime?

A D R A S T E.

Si je le pouvois , croyez-vous que je vous aurois laissé ignorer si long-temps

un avantage qui vous déchireroit le cœur ?

T H É O P H A N E.

Quels propos, Adraste !... Vous vous faites plus inhumain que vous n'êtes... Eh bien, je vous dis donc... moi... que Julie vous aime.

A D R A S T E.

Que dites-vous ?... Mais ce que cette nouvelle a de ravissant, alloit me faire oublier de quelle bouche je la tiens... Fort bien, Théoplane, fort bien ; triomphez ! Insultez votre ennemi ! Pour rendre votre raillerie plus amère, assurez-moi aussi, que vous n'aimez pas Julie !

T H É O P H A N E (*avec humeur*)

Il n'y a pas moyen de parler raisonnablement avec vous. (*Il veut s'en aller*)

A D R A S T E (*à part*)

Il se fâche ?... Attendez donc un moment, Théoplane ! Ce ton de colère, que je vous vois pour la première

160 L'ESPRIT FORT;

fois, pique ma curiosité & me donne envie d'entendre ce que vous avez de raisonnable à me dire ?

THÉOPHANE (*en colere*)

Savez-vous qu'à la fin je suis las de vos manieres extravagantes ?

ADRASTE (*à part*)

C'est tout de bon...

THÉOPHANE (*toujours en colere*)

Je tâcherai de vous montrer Théoplane tel que vous l'avez supposé.

ADRASTE.

Un moment ! Je crois voir dans votre dépit plus de sincérité que je n'en ai jamais vu dans votre douceur.

THÉOPHANE.

Homme bizarre & singulier ! Faut-il donc vous ressembler, être aussi hautain, aussi défiant, aussi dur que vous, pour attirer votre misérable confiance ?

ADRASTE.

Il faut vous pardonner ce langage en faveur de la nouveauté,

T H É O P H A N E.

Il n'en sera peut-être pas moins dangereux pour vous !

A D R A S T E.

Mais... vous achevez de me confondre.... Ce que vous me disiez tantôt, seroit-il sérieux en effet ? Comment peut-on parler de choses aussi importantes avec autant de calme & de sang froid ? Je vous avoue que j'ai pris tout cela pour une dérision de votre part , & je vous prie de me répéter...

T H É O P H A N E.

Si je le fais , ne croyez pas que ce soit à votre considération.

A D R A S T E.

J'y compterai davantage.

T H É O P H A N E.

Mais sans m'interrompre ! sans quoi...

A D R A S T E.

Dites toujours...

T H É O P H A N E.

Je vais d'abord vous donner la clef de ce que j'ai à vous dire. Mon inclination

ne m'a pas moins trompé, que vous la vôtre. Je connois & j'admire toutes les qualités qui font de Julie l'ornement de son sexe ; mais... je ne l'aime pas.

A D R A S T E.

Vous? ...

T H É O P H A N E. •

Il m'est égal que vous le croyiez ou non... J'ai fait assez d'efforts pour changer mon estime en tendresse ; mais tous ces efforts n'ont abouti qu'à me faire découvrir que Julie, de son côté, se faisoit la même violence. Elle vouloit m'aimer, & ne pouvoit m'aimer. Le cœur n'écoute pas la raison : on peut le tyranniser, mais on ne le force pas. A quoi bon se sacrifier soi-même, lorsqu'on a la certitude qu'un sacrifice aussi cruel ne peut jamais nous procurer la tranquillité? ... J'eus pitié de Julie... ou plutôt de moi-même : je ne songeai plus à réprimer le penchant qui m'entraînoit vers une autre, & j'eus la satisfaction de voir, que Julie cédoit également au sien. Malheureusement il

avoit pour objet un homme qui en étoit aussi indigne qu'il l'est d'avoir un ami. Adraste depuis long-temps auroit lu son bonheur dans les yeux de Julie, si Adraste se possédoit assez pour observer de sang froid ce qui se passe autour de lui; mais il ne voit que la superficie des choses, & encore prend-elle la couleur de ses préventions. Depuis long-temps je méditois la maniere de vous faire connoître à l'un & à l'autre que vous ne deviez pas me regarder comme un obstacle à votre bonheur; c'est même dans ce dessein que je suis venu ici; mais Adraste ne fait qu'insulter & braver, & je l'aurois quitté sans lui dire un seul mot, si je ne m'étois fait violence par amitié pour la personne que je desire de tout mon cœur voir heureuse.... Je n'ai plus rien à vous dire... Adieu, Monsieur.... (*Il veut s'en aller*)

A D R A S T E.

Où allez-vous, Théophane?... Jugez par mon silence de mon étonnement!...

164 L'ESPRIT FORT;

Il est de la foiblesse humaine, de se laisser aisément persuader ce qu'on souhaite ardemment... M'y livrerai-je ? ou rejeterai-je...

T H É O P H A N E.

Je ne veux pas assister à votre délibération.

A D R A S T E.

Malheur à celui qui aura voulu se jouer de moi d'une façon si cruelle !

T H É O P H A N E.

Que le tourment de votre incertitude me venge de vous !

A D R A S T E (à part)

Je vais l'embarrasser... (haut) Me permettez-vous encore un mot, Théophraste?... Comment pouvez-vous vous fâcher contre un homme, qui est dans le doute plutôt par étonnement de son bonheur que par défiance?...

T H É O P H A N E.

'Adraсте, je rougirois de m'être fâché un moment, dès que vous voulez parler raison.

A D R A S T E.

S'il est vrai que vous n'aimez pas Julie, ne sera-t-il pas nécessaire que vous en parliez à Lisidor ?

T H É O P H A N E.

Sans doute.

A D R A S T E.

Et vous en avez l'intention ?

T H É O P H A N E.

Et même plutôt que plus tard.

A D R A S T E.

Vous voulez dire à Lisidor, que vous n'aimez pas Julie ?

T H É O P H A N E.

Quelle autre chose lui dirois-je ?

A D R A S T E.

Et que vous en aimez une autre ?

T H É O P H A N E.

C'est même ce que je lui dirai avant toute autre chose. Je ne veux lui laisser aucun droit d'imputer à Julie la rupture de notre alliance.

166 L'ESPRIT FORT,

ADRASTE.

Feriez-vous cet aveu dans le moment même ?

THÉOPHANE.

Tout-à-l'heure.

ADRASTE (*à part*)

Je le tiens... (*haut*) Tout-à-l'heure, dites-vous ?

THÉOPHANE.

Mais vous, feriez-vous la même démarche ? & diriez-vous aussi à Lisidor que vous n'aimez pas Henriette ?

ADRASTE.

J'en brûle d'impatience.

THÉOPHANE.

Et que vous aimez Julie ?

ADRASTE.

En doutez-vous ?

THÉOPHANE

Et bien, suivez-moi.

ADRASTE (*à part*)

Il veut...

THÉOPHANE.

Allons donc !

A D R A S T E.

Réfléchissez-y bien.

T H É O P H A N E.

Et à quoi voulez-vous que je réfléchisse?

A D R A S T E.

Il est encore temps...

T H É O P H A N E.

N'en perdons point. Allons, venez...
(*en voulant aller le premier*) Vous restez?
Vous rêvez? Vous me regardez avec des yeux étonnés? Que veut dire cela?

A D R A S T E (*après une petite pause*)

Théophane!...

T H É O P H A N E.

Eh bien? Ne suis-je pas prêt?

A D R A S T E (*touché*)

Théophane!... vous êtes peut-être un honnête homme.

T H É O P H A N E.

Comment cette idée vous vient-elle à présent?

A D R A S T E.

Comment elle me vient? Eh! puis je

468 L'ESPRIT FORT;

exiger une preuve plus forte, que mon bonheur ne vous est pas indifférent?

T H É O P H A N E.

Vous le reconnoissez bien tard... mais vous le reconnoissez... Cher Adraste, embrassez votre ami...

A D R A S T E.

Je meurs de honte!... Je ne mérite pas... laissez-moi seul... je vous suivrai bien-tôt...

T H É O P H A N E.

Je ne vous laisserai pas seul... Est-il possible, que j'aie vaincu l'horreur que vous aviez pour moi? Que je l'aie vaincue par un sacrifice qui me coûte si peu? Ah! Adraste, vous ignorez encore à quel point je suis intéressé dans tout ceci. Je perdrai peut-être de nouveau votre estime... J'aime Henriette.

A D R A S T E.

Vous aimez Henriette? Ciel! Nous pouvons donc être heureux ici en même-temps! Pourquoi ne nous sommes-nous pas expliqués plutôt? O Théopane!
Théopane!

Théoplane ! j'aurois vu votre conduite avec d'autres yeux ; vous n'auriez pas effuyé l'injustice de mes reproches.

T H É O P H A N E.

Oublions tout , Adraste ! La prévention & un amour malheureux justifieroient des excès plus condamnables que les vôtres. . . Mais que tardons-nous ?

A D R A S T E.

Oui , Théoplane , dépêchons-nous. . . Mais si Lisidor nous étoit contraire ? Si Julie en aimoit un autre ?

T H É O P H A N E.

Prenez courage. Voici Lisidor qui vient à nous.



SCENE IV.

LISIDOR, THÉOPHANE,
ADRASTE.

LISIDOR.

Vous êtes des gens admirables, vous autres! Avez-vous donc juré de me laisser seul avec votre Etranger?

THÉOPHANE,

Nous étions sur le point de vous aller trouver.

LISIDOR.

Qu'avez-vous fait ensemble? Disputé? Croyez-moi une fois pour toutes; il ne résulte rien de vos disputes, & vous avez raison tous deux... Par exemple, (à *Théophane*) celui-ci dit que la raison est foible, (à *Adraste*) & celui-là dit que la raison est forte; l'un prouve par de fortes raisons que la raison est foible; & l'autre prouve par de foibles raisons que la raison est forte; tout cela ne re-

vient-il pas au même? Foible & fort, fort & foible : quelle différence y a-t-il donc-là?

T H É O P H A N E.

Pour cette fois-ci nous n'avons parlé ni de la force ni de la foiblesse de la raison...

L I S I D O R.

C'étoit donc de quelqu'autre chose aussi peu importante. ... peut-être de la liberté : & vous n'aurez pas oublié l'histoire de l'âne qui, placé entre deux bottes de foin parfaitement égales, mourut de faim, faute de pouvoir faire un choix...

T H É O P H A N E.

Nous n'y avons pas pensé non plus. Nous étions occupés d'une affaire dont la décision dépend absolument de vous.

L I S I D O R.

De moi?

T H É O P H A N E.

De vous-même. Tout notre bonheur est entre vos mains.

172 L'ESPRIT FORT,

LISIDOR.

Oh! vous me ferez plaisir si vous le mettez, le plutôt possible, entre les vôtres.... Vous parlez de mes filles sans doute?

THÉOPHANE.

Oui, Monsieur, & nous ne pourrions jamais témoigner assez, à quel point nous sommes sensibles à l'honneur de votre alliance; mais cette affaire tient encore à une grande difficulté.

LISIDOR.

Quoi?

THÉOPHANE.

A une difficulté qu'il étoit impossible de prévoir.

LISIDOR.

Eh bien?

THÉOPHANE & ADRASTE.

Il faut vous avouer...

LISIDOR.

Tous les deux à la fois? Il faut que je vous entende l'un après l'autre.... De quoi s'agit-il, Théopbane?

P H É O P H A N E,

Il faut vous avouer... que je n'aime pas Julie.

L I S I D O R.

N'aime-pas?... Et vous, Adraste?

A D R A S T E.

Il faut vous avouer... que je n'aime pas Henriette.

L I S I D O R.

N'aime pas?... Vous ne pas aimer, & vous ne pas aimer; cela ne se peut pas! Il est impossible, que dans ce moment-ci vous vous trouviez d'accord pour refuser mes filles. Encore une fois, cela ne se peut pas! Vous voulez plaisanter.

A D R A S T E.

Nous? plaisanter?

L I S I D O R.

Ou bien il faut que la tête vous tourne. Vous ne pas aimer mes filles?... Mais puis-je vous demander à vous, pourquoi vous ne pouvez pas aimer Julie?

H iij

574 L'ESPRIT FORT,

THÉOPHANE.

Je ne vous dissimulerai pas, que je crois son cœur épris pour un autre.

ADRASTE.

Je crois, avec raison, que Henriette est dans le même cas.

LISIDOR.

Eclaircissons ce mystère... Lisette !
holà, Lisette !

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS,

LISETTE.

LISETTE.

ME voici ! Qu'y a-t-il pour votre service ?

LISIDOR.

Dis-leur de venir sur le champ.

LISETTE.

A qui ?

LISIDOR.

A mes filles ; n'entends-tu pas ?

L I S E T T E.

J'y vais. (*En se retournant*) Ne puis-je pas les prévenir sur ce que vous avez à leur dire?

L I S I D O R.

Non.

L I S E T T E (*s'en va & revient*)
Mais si elles me le demandent?

L I S I D O R.

Partiras-tu?

L I S E T T E.

Je vais... (*elle revient*) C'est sans doute quelque chose d'important?

L I S I D O R.

Je crois, coquine, que tu veux le savoir avant elles!

L I S E T T E.

Je ne suis pas si curieuse.



SCÈNE VI.

LISIDOR, THÉOPHANE,
ADRASTE.

LISIDOR.

Vous m'avez confondu tout-à-coup ;
mais patience : je raccommoderai tout cela.
Je serois bien fâché d'aller chercher d'au-
tres gendres. Vous étiez précisément à
mon goût, & je n'en trouverois point qui
me convinssent autant.

ADRASTE.

Vous, Monsieur, aller chercher d'au-
tres gendres ?... De quel malheur nous
menacez-vous ?

LISIDOR.

Mais vous ne voulez pas sans doute
épouser mes filles sans les aimer.

THÉOPHANE.

Sans les aimer ?

ADRASTE.

Nous n'avons pas dit cela.

L I S I D O R.

Et qu'avez-vous donc dit ?

A D R A S T E.

J'adore Julie.

L I S I D O R.

Julie ? ...

T H É O P H A N E.

J'aime Henriette plus que moi-même.

L I S I D O R.

Henriette ? ... Ouf, je respire... Est-ce là le nœud ? ... Ainsi tout peu se raccommoder par un troc ?

T H É O P H A N E.

Quelle bonté vous avez, Lisidor !

A D R A S T E.

Vous nous permettrez donc... .

L I S I D O R.

Oui, oui ! ... Il vaut bien mieux que vous troquiez avant qu'après la noce. Si mes filles y consentent, j'y consens aussi de tout mon cœur.

A D R A S T E.

Nous nous flattons qu'elles ne s'y opposeront pas... Mais, je serois indigne

H v

178 L'ESPRIT FORT,

de l'amitié que vous nous témoignez ;
Lisidor , si je ne vous faisois pas encore
un autre aveu.

L I S I D O R.

Encore un autre aveu ?

A D R A S T E.

Je manquerois à la probité , si je vous
laissois ignorer ma situation.

L I S I D O R.

De quoi s'agit-il ?

A D R A S T E.

Mon bien est dissipé au point qu'en
payant mes dettes , il ne me restera plus
rien.

L I S I D O R.

N'est-ce que cela ? Je ne t'ai pas de-
mandé tes facultés ! Je sai que tu as été
un homme de plaisirs , & que tu as tout
mangé ; c'est pour cela même que je veux
te donner ma fille , afin que tu aies quel-
que chose , . . Paix ! les voici. Laissez-
moi faire.



S C E N E V I I.

**JULIE, HENRIETTE, LISETTE.
ADRASTE, THÉOPHANE.**

LISETTE.

VOILA Mesdemoiselles vos filles, Monsieur, très-curieuses, comme vous pouvez croire, de savoir ce que vous avez à leur ordonner.

LISIDORE.

Prenez un air gai, mes enfans; je vais vous annoncer une bonne nouvelle : demain vos affaires seront terminées; préparez-vous.

LISETTE.

Quelles affaires ?

LISIDORE.

Ce ne sont pas les tiennes... Allons, à demain la noce... Eh bien ? Vous voilà toutes consternées, toutes je ne sais comment. Qu'as-tu, Julie ?...

H vj

JULIE.

Vous me trouverez toujours soumise à vos volontés... mais oserois-je vous représenter que votre résolution est bien précipitée... Ciel ! demain ?

LISIDOR.

Et toi, Henriette ?

HENRIETTE.

Moi, mon petit Papa ? Je serai demain malade... mais malade à mourir !

LISIDOR.

Remets cela à après-demain !

HENRIETTE.

Cela ne se peut pas ; Adraste fait mes raisons.

ADRASTE.

Je fais, belle Henriette, que vous ne m'aimez pas.

THÉOPHANE.

Et vous, belle Julie, vous voulez obéir !... Mais je vous respecte & je vous

chérís trop sincérement , pour ne pas vous avouer que je suis indigne du sacrifice que vous consentiriez à me faire . . . Je vous rends tout ce qui vous est dû ; je connois tout votre mérite , & cependant je n'ose sentir pour vous ce que je ne veux sentir que pour une seule personne au monde.

L I S E T T E.

Mais cela a bien l'air d'un refus. Il n'est pas permis que les hommes se permettent ces choses-là. Vîte donc , Mademoiselle Julie , parlez !

T H É O P H A N E.

Ce que je viens de dire ne pourroit offenser qu'une femme vaine : & je fais que Julie est au-dessus d'une foiblesse. . .

J U L I E.

Ah , Théoplane , je vois que vous avez porté des regards trop perçans dans mon cœur !

ADRASTE.

Vous voilà libre, belle Julie. Je ne vous répéterai pas l'aveu que je vous ai déjà fait... Que voulez-vous que j'espère?

JULIE.

Mon père !... Adraste !... Théophane !...
ma Sœur !...

LISSETTE.

Je me doute du reste. Il faut que la grand-maman le sache bien vite.

(Lisette s'en va en courant)

THÉOPHANE.

Et vous, ma chère Henriette, que pensez-vous ? Adraste, vous le voyez, est un Amant infidèle ! Ah, si vous vouliez jeter les yeux sur un plus fidèle ! Nous parlions tantôt d'une vengeance... d'une vengeance innocente...

HENRIETTE.

Touchez-là, Théophane ! je me venge.

LISIDOR.

Fort bien, ma fille, fort bien ; tu as

raison. As-tu oublié la maladie de demain ?

H E N R I E T T E.

Si elle vient , je ferai dire que je n'y suis pas.

L I S I D O R.

Vous êtes des Etres singuliers , vous autres ! Je voulois vous assortir selon vos caracteres , donner la dévote au dévot , la femme enjouée à l'homme du monde ; point du tout ! le dévot veut l'enjouée , & l'homme dissipé la dévote. . .



S C E N E *derniere.*

LES ACTEURS PRÉCÉDENS,
Mad. PHILANE, LISETTE.

Mad. P H I L A N E.

CE que je viens d'apprendre est-il vrai,
mes enfans ?

L I S I D O R. . .

Oui, ma mere, & nous espérons que
vous n'y ferez pas contraire.

Mad. P H I L A N E.

Moi, j'y serois contraire ? Ce change-
ment a toujours été l'objet de mes vœux.
Ah Adrafte ! ah Henriette ! combien j'ai
tremblé pour vous ! Vous seriez devenus
des époux infortunés. Vous avez l'un & l'au-
tre befoin d'un guide qui connoisse mieux
le vrai chemin que vous. Théophile,
depuis long-temps vous avez ma bénédic-
tion ; mais voulez-vous avoir aussi celle
du Ciel ? faites de ma chere Henriette
une femme digne de vous. Et vous ,

Adraſte, je vous ai cru pendant un temps un homme dangereux, un méchant homme; mais je me rassure. Qui peut aimer une personne pieuſe, eſt déjà pieux à moitié. A l'égard d'Adraſte, c'eſt à toi que je m'en rapporte, ma chere Julie. Tâche ſur-tout, de lui faire ſentir l'injuſtice & la cruauté qu'il y a de traiter les gens de bien avec autant de mépris qu'il en a fait paroître pour Théophane...

A D R A S T E.

Ah, Madame, je vous demande grâce! Ne me rappelez pas des torts dont je rougis. Ciel! ſi je me trompe par-tout comme je me ſuis trompé ſur votre compte, Théophane!... Ah quel homme, quel homme abominable je ſuis!

L I S I D O R.

Ne vous l'ai-je pas dit, que vous deviendriez les meilleurs amis du monde, quand vous ſeriez beau-freres? Ce n'eſt encore là que le commencement!

T H É O P H A N E.

Je le répète, Adraſte; vous êtes in-

finiment meilleur que vous ne le croyez vous-même, meilleur que vous n'avez voulu le paroître jusqu'ici.

Mad. PHILANE (*à Lisidor*)

Viens, mon fils, donne-moi la main : la joie m'avoit fait oublier que j'ai laissé Araspe seul.

L I S I D O R.

Allons, ma mere, allons... Au moins, mes enfans, plus de troc ! plus de troc !

L I S E T T E.

Que nous sommes à plaindre nous autres qui n'avons rien à troquer !

F I N.



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

3

LE
TRÉSOR,
COMÉDIE
EN UN ACTE.
De M. LESSING.

R ij

A C T E U R S .

LÉANDRE.

STÉLÉNO.

PHILTO, Vieillard.

ANSELME:

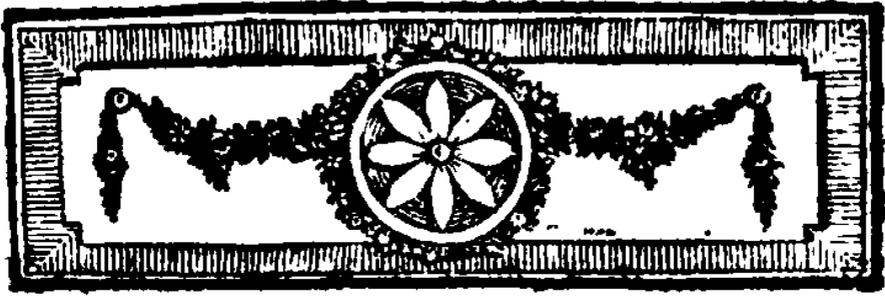
LÉLIO, fils d'Anselme.

MASCARILLE, Valet de Lelio.

RAPS.

UN CROCHETEUR.

La Scene est dans la rue.



LE
TRÉSOR,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.
LÉANDRE, STÉLÉNO.

STÉLÉNO.

QUOI si jeune, Léandre, vous avez déjà fait choix d'une Maîtresse?

LÉANDRE.

C'est précisément parce que je suis jeune, que je lui plairai davantage. Au reste, quelle est donc ma jeunesse? Si j'avois le double de mon âge, je pour-

392 L E T R É S O R ,

rois avoir des enfans aussi âgés que je le suis.

S T É L É N O .

Et vous voulez que je la demande en mariage ?

L É A N D R E .

Je vous en conjure, mon cher tuteur !

S T É L É N O .

Mon cher tuteur ? Comme on devient poli, quand on est amoureux ! Mais ne peut-on la connoître ? Vous n'avez pas encore dit qui elle est.

L É A N D R E .

C'est une personne adorable.

S T É L É N O .

A-t-elle du bien ? Quelle sera sa dot ?

L É A N D R E .

C'est la beauté même, & avec cela innocente. innocente comme moi !

S T É L É N O .

Croit-elle aussi, qu'avec le double de son âge elle pourroit avoir des en-

fans aussi âgés qu'elle? Mais dites-moi ce qu'on lui donne en mariage.

L É A N D R E.

Si vous la voyiez, vous l'aimeriez autant que moi. Un visage charmant, une taille de Nymphé.....

S T É L É N O.

Et la dot?

L É A N D R E.

Elle a tout ce qu'il faut pour faire une femme accomplie.

S T É L É N O.

Et la dot?

L É A N D R E.

Sa démarche est d'une noblesse, d'une aisance! . . . Et on voit qu'elle doit toutes ses grâces à la nature. . . .

S T É L É N O.

Et la dot?

L É A N D R E.

Quand son visage ne seroit pas le plus aimable du monde, son caractère & ses manières la feroient adorer. . . .

R v

S T É L É N O.

Répondez-moi donc enfin ! C'est de la dot que je parle : combien lui donne-t-on en mariage ?

L É A N D R E.

On trouveroit difficilement, dans aucune personne de son sexe, autant d'esprit & de vertu....

S T É L É N O.

Tout cela est bon ; mais la dot ?

L É A N D R E.

Outre cela, Monsieur, elle est d'une bonne famille... d'une excellente famille.

S T É L É N O.

Les meilleures familles ne sont pas toujours les plus riches ! La dot ?

L É A N D R E.

J'oubliois de vous dire aussi, qu'elle chante comme un ange.

S T É L É N O.

Eh, morbleu ! me ferez-vous demander cent fois la même chose ? Je veux savoir, avant toute autre chose, quelle est la dot.

L É A N D R E.

Je l'ai entendue chanter hier au soir,
pour la première fois,

S T É L É N O.

C'est trop vous moquer de votre tuteur. Si vous ne voulez pas me répondre, passez votre chemin, & laissez-moi passer le mien.

L É A N D R E.

Ne vous fâchez pas, mon cher tuteur; je vais répondre à votre question.

S T É L É N O.

Faites-le donc!

L É A N D R E.

Que me demandiez-vous? Vous me demandiez, je crois, si elle étoit bonne économe? . . . On ne peut pas davantage! Ce sera un trésor pour un mari.

S T É L É N O.

C'est quelque chose: cependant ce n'est pas encore ce que je vous demandois. . . . Je voulois savoir si elle est riche, si elle aura une bonne dot. M'entendez-vous?

R vj

LÉANDRE (*tristement*)

Une dot?

S T É L É N O.

Oui, une dot! Je parie que vous n'avez seulement pas songé à vous en informer.... O jeunesse! jeunesse! Eh bien, si vous ne savez pas encore combien on donnera en mariage à votre maîtresse, allez le demander; alors nous parlerons sérieusement de cette affaire.

L É A N D R E.

Je n'ai pas été si étourdi que vous le croyez; Je m'en suis informé, & je peux vous dire ce qu'il en est.

S T É L É N O.

Vous savez donc ce qu'elle aura?

L É A N D R E,

A peu de chose près.

S T É L É N O.

Et combien?

L É A N D R E.

Cela n'est pas trop considérable.

S T É L É N O.

Voyons ! Vous êtes riche de votre côté ; ainsi.....

L É A N D R E.

Vous êtes un homme adorable, mon cher tuteur ! Comme vous dites très-bien, je suis assez riche pour passer quelque chose sur ce point....

S T É L É N O.

Aura-t-elle à-peu-près la moitié de ce que vous avez ?

L É A N D R E.

Pas tout-à-fait.

S T É L É N O.

Le tiers ?

L É A N D R E.

Pas tout-à-fait non plus.

S T É L É N O.

Le quart ?

L É A N D R E.

Pas encore.

S T É L É N O.

C'est donc le huitième ? Cela ferait

aux environs de huit ou dix mille francs :
ce n'est pas beaucoup pour se mettre en
ménage.

L É A N D R E.

Je vous ai déjà dit qu'elle n'avoit pas
beaucoup..... pas beaucoup.....

S T É L É N O.

Mais enfin, elle a quelque chose.
Combien donc ?

L É A N D R E.

Peu, mon cher tuteur.

S T É L É N O.

Eh bien, ce peu ?....

L É A N D R E.

Oh ! très-peu..... très-peu....

S T É L É N O.

Enfin, ce peu a un nom.

L É A N D R E.

Ce peu, M. Stéléno, ce peu est....
est rien.

S T É L É N O.

Rien du tout ?... Mais y pensez-
vous, Léandre, de vouloir prendre

pour femme une fille qui n'a rien du tout?

L É A N D R E.

Rien du tout? Elle a tout ce qui fait une femme accomplie; il ne lui manque que de l'argent.

S T É L É N O.

C'est à-dire qu'elle seroit une femme accomplie, si elle avoit encore ce qui fait une femme accomplie..... Mais peut-on savoir, au moins, comment s'appelle cette belle Mendiante?

L É A N D R E.

Mendiante? Quel nom! Ah, M. Sté-léno, si le mérite donnoit l'opulence, ce seroit elle qui seroit riche, & nous, nous serions les pauvres.

S T É L É N O.

Dites-moi donc comme elle s'appelle?

L É A N D R E

Camille.

S T É L É N O.

Camille ? La sœur de ce libertin de Lélios ?

L É A N D R E.

Elle-même. On dit que son pere est le plus honnête homme du monde.

S T É L É N O.

Il l'est en effet, ou il l'a été ; car il y a neuf ans qu'il est parti d'ici, & depuis quatre à cinq on n'a point eu de ses nouvelles. Il est mort vraisemblablement, & c'est un bonheur pour lui ; le chagrin de voir le désordre de sa famille, l'auroit également tué.

L É A N D R E.

Vous le connoissiez donc beaucoup ?

S T É L É N O.

Il étoit le plus ancien & le plus cher de mes amis.

L É A N D R E.

Et vous vous montrez si cruel envers sa fille ? Vous voulez m'ôter la gloire & la satisfaction de la remettre dans une situation qui soit digne d'elle ?

S T É L É N O.

Léandre, si vous étiez mon fils, je ne balancerois pas un moment; mais vous n'êtes que mon pupille. Parvenu à un âge plus mûr, vous pourriez changer d'inclination, vous repentir de ce que vous auriez fait: & le blâme en retomberoit sur moi.

L É A N D R E.

Mon inclination changeroit? Je pourrois cesser d'aimer Camille? Je.....

S T É L É N O.

Attendez que vous soyez devenu votre maître; alors vous ferez ce que vous jugerez à propos. Si Camille étoit encore dans l'état d'aïfance où son pere l'avoit laissée; si son frere n'avoit pas tout dissipé; si le vieux Philto à qui Anselme avoit confié le soin de ses enfans, n'en avoit pas abusé pour les ruiner, vous me verriez moi-même faire tous mes efforts pour vous assurer la possession de Camille: mais les choses étant comme elles sont, je ne dois pas m'en mêler.

Mon cher M. Stéléno....

S T É L É N O .

Vous cherchez en vain à m'ébranler ; je vous ai dit mon dernier mot. Quand je vous ai rencontré, j'allois chez Philto, qui est mon ami, lui faire des reproches sur sa conduite avec Lélío. Il vient d'acheter de ce jeune dissipateur la maison de son pere, qui étoit l'unique bien qui restoit à ces malheureux enfans. Cela va trop loin & devient inexcusable... Allez m'attendre au logis, Léandre ; à mon retour, nous pourrons encore causer de cette affaire.

L É A N D R E .

J'y vais, dans l'espérance de vous voir revenir avec des sentimens plus favorables pour moi. Serez-vous bientôt de retour ?

S T É L É N O .

Je vous le promets.



S C E N E I I.

S T É L É N O (*seul*)

JE fais qu'on ne gagne rien en disant aux gens leurs vérités, & qu'on risque de se brouiller avec eux en les éclairant sur leurs torts. N'importe. Je ne veux plus rien avoir de commun avec un homme capable d'un mauvais procédé... Qui m'auroit jamais dit, que Philto, lui en qui j'avois une si entière confiance. Le voilà justement qui vient vers moi.



SCÈNE III.

PHILTO, STÉLÉNO.

STÉLÉNO.

BON jour, M. Philto.

PHILTO.

Eh, vous voilà, M. Stéléno! Comment cela va-t-il, mon ancien, mon cher ami? Où alliez-vous?

STÉLÉNO.

J'allois chez vous.

PHILTO.

Chez moi? Voulez-vous que j'y retourne avec vous?

STÉLÉNO.

Cela n'est pas nécessaire; il m'est égal de vous parler dans votre maison ou dans la rue; d'ailleurs, j'aime encore mieux vous parler en plein air: je craindrai moins la contagion.

P H I L T O.

Que voulez-vous dire par là? Est-ce que j'ai été attaqué de la peste depuis que je ne vous ai vu?

S T É L É N O.

De quelque chose de pire encore.....
O Philto, Philto! Etes-vous le vertueux Philto que toute la ville a compté jusqu'ici au nombre de ses plus honnêtes citoyens?

P H I L T O.

Voilà un excellent début! Comment me le suis-je attiré?

S T É L É N O.

Ignorez-vous comme on parle de vous dans toute la ville? On ne prononce plus votre nom sans l'accompagner des épithètes de trompeur, d'usurier, de fripon....

P H I L T O.

J'en suis fâché; mais que voulez-vous que j'y fasse? Il faut laisser parler le monde. Je ne puis empêcher qu'on ne pense & qu'on ne dise de moi des

choses désavantageuses ! Il me suffit d'être convaincu intérieurement qu'on me fait injustice..

S T É L É N O .

Quoi , vous êtes indifférent à ces choses-là ? Je ne le suis pas tant pour vous , quand je les entends. Croyez-vous que votre sang-froid vous justifie ? On est souvent modéré , parce qu'on sent bien qu'on n'est pas en droit de s'emporter. . . . Si quelqu'un parloit de moi sur ce ton-là. . . . je crois que je lui tor-drois le cou. . . . Aussi n'y donnerai-je jamais prise par mes actions.

P H I L T O .

Me direz-vous quels sont les crimes qu'on m'impute ?

S T É L É N O .

Il faut que votre conscience soit déjà bien familiarisée avec le mal , puisque vous ne vous les rappelez pas vous-même. . . . Dites-moi , Philto , Anselme étoit-il votre ami ?

P H I L T O.

Il l'étoit & l'est encore, quelque'éloigné que nous soyons l'un de l'autre. Ne savez-vous donc pas qu'à son départ il me confia son fils & sa fille? M'auroit-il commis un pareil dépôt, s'il ne m'avoit pas cru son ami?

S T É L É N O.

Pauvre Anselme, que tu t'es trompé!

P H I L T O.

Je ne pense pas comme vous.

S T É L É N O.

Non? Eh bien, quand j'aurai un fils que je voudrai voir courir à sa ruine, je ne manquerai pas de le remettre entre vos mains. Vous avez fait un joli garçon de Lélío!

P H I L T O.

Allez-vous mettre sur mon compte une chose dont vous même m'avez justifié autrefois? Tous les excès de Lélío ont été commis à mon insu; & quand ils sont venus à ma connaissance, il étoit trop tard pour y remédier.

408 L E T R É S O R ,

S T É L É N O .

Je ne crois plus rien de tout cela :
votre dernier trait vous démasque.

P H I L T O .

Quel trait ?

S T É L É N O .

A qui Lelio vient-il de vendre sa
maison ?

P H I L T O .

A moi.

S T É L É N O .

Vous pouvez arriver quand il vous
plaira, Seigneur Anselme ! Vous aurez
le plaisir de coucher dans la rue.....
Ah, Philto.....

P H I L T O .

Ne l'ai-je pas payée trois mille écus ?

S T É L É N O .

Elle vous coûte aussi votre réputation
d'honnête homme.

P H I L T O .

J'ai donc eu tort de l'acheter ?

S T É L É N O .

Deviez-vous rien acheter de Lelio ?

Donner

Donner de l'argent à un homme comme celui-là, n'est-ce pas mettre les armes entre les mains d'un furieux? N'est-ce pas s'associer avec lui pour ruiner ce pauvre pere?

P H I L T O.

Mais Lélío avoit un besoin indispensable de cet argent. Il lui en falloit au moins la moitié pour le mettre à l'abri de l'ignominie de la prison; & si je n'avois pas acheté la maison, un autre l'auroit achetée.

S T É L É N O.

Un autre auroit fait ce qu'il auroit voulu..... Mais ne cherchez pas à vous excuser; on ne devine que trop votre motif. La maison vaut au moins quatre bons mille écus; on la donnoit pour trois mille, & vous vous êtes hâté de profiter du bon marché. J'aime l'argent aussi bien que vous, Philto; mais je perdrais plutôt cette main que voilà, que d'en acquérir d'une façon si honteuse! Je ne voudrais pas d'un million

Théat. Allem. de Junker, T. II. S

à ce prix. Pour finir en un mot, je vous renonce pour mon ami.

P H I L T O .

Vous me poussez à bout, Stéléno, & je crois qu'à force d'injures vous me forcerez enfin à vous révéler un secret que personne n'auroit été capable de m'arracher.

S T É L É N O .

Je ne pense pas que vous ayiez de l'inquiétude sur ce que vous pourrez me confier ?

P H I L T O .

Prenez bien garde qu'on ne nous écoute. Ne voyez-vous personne aux fenêtres ?

S T É L É N O .

C'est donc un secret bien important ?
Je ne vois personne.

P H I L T O .

Ecoutez. Le même jour qu'Anselme partit, il me prit en particulier, & me conduisit en un certain endroit de sa maison, en me disant : Mon cher Philto,

· suis moi; j'ai encore une chose à te
· communiquer. Dans ce..... Je vois
· venir quelqu'un : attendons qu'il soit
· passé.....

S T É L É N O.

Il est passé.

P H I L T O.

Ici, sous cette voûte, dans un de
ces..... Paix! je vois encore venir
quelqu'un.....

S T É L É N O.

C'est un enfant.

P H I L T O.

Les enfans sont curieux!

S T É L É N O.

Il est parti.

P H I L T O.

Sous un de ces pavés, dit-il, j'ai...
Je vois courir quelque chose.....

S T É L É N O.

C'est un chien.

P H I L T O.

Cela a des oreilles!.... J'ai, dit-il,

S ij

(Il regarde de côté & d'autre avec inquiétude) enfoui quelque argent comptant.

S T É L É N O .

Quoi?

P H I L T O .

St! On ne répete pas deux fois ces choses-là.

S T É L É N O .

De l'argent comptant? un trésor?

P H I L T O .

Oui, vous dis-je..... Il m'a fallu, continua-t-il, économiser pendant bien long-temps, pour amasser cette somme. Combien elle m'a coûté! Je pars, mon ami; je laisse à mon fils de quoi vivre honnêtement, & je ne lui dois rien de plus. Il a toutes sortes de dispositions à devenir un libertin; & plus il auroit d'argent, plus il en dépenseroit. Que me resteroit-il pour ma fille? Mon voyage est long & périlleux; qui fait si j'en reviendrai? Avant de l'entreprendre, je veux pourvoir à tout. Je destine une telle partie de cette somme

pour la dot de Camille, si pendant mon absence il se présente une bonne occasion de la marier; le reste est à mon fils, mais à condition que tu ne le lui remettras avant d'être sûr que je suis mort. Jusque-là je te conjure, mon cher Philto, de n'en rien faire savoir à Lélio, & je te demande le même secret à l'égard de tout le monde. Je promis tout à mon ami, & je confirmai ma promesse par un serment. A présent dites-moi, Stéléno, ce que je devois faire, quand j'appris que Lélio vouloit à toute force vendre cette maison, cette même maison où est le trésor?

S T É L É N O.

Qu'entends-je! La chose change bien de face.

P H I L T O.

Lélio avoit fait afficher la maison, précisément lorsque j'étois à la campagne.

S T É L É N O.

Il vouloit profiter de votre absence!

Je revins à la ville fort effrayé. Je ne savois quel parti prendre. Devois-je trahir mon ami, & indiquer le trésor à son libertin de fils? ou devois-je laisser passer la maison en des mains étrangères, d'où Anselme, peut-être, n'auroit jamais pu la retirer? Enlever le trésor, étoit une chose impraticable. En un mot, je ne vis d'autre expédient que celui d'acheter la maison moi-même, pour sauver l'un & l'autre. Vous voyez que je ne fais aucun usage de la maison; j'en ai délogé le fils & la fille, & elle reste inhabitée. Qu'Anselme arrive demain, je l'en mettrai en possession, & personne n'y entrera plus que lui. J'ai bien prévu que le monde parleroit & me calomnieroit; mais après tout, j'ai cru qu'il valoit mieux passer pendant quelque temps pour moins honnête homme, que de l'être en effet.
Maintenant suis-je encore à vos yeux un vieux trompeur, un usurier?

S T É L É N O.

Vous êtes un homme respectable ;
c'est moi qui suis un fou. . . . Je suis
honteux de ma sottise crédulité, & je
vous en demande bien sinc rement
pardon.

P H I L T O.

Je ne me fâche pas des injustices où
je vois une intention droite. Vous venez
de me prouver que ma réputation vous
 toit chere, & je vous en remercie.
Vous y auriez été moins sensible, si
vous n'aviez pas été véritablement mon
ami.

S T   L   N O.

Je suis indigné contre moi. . . .

P H I L T O.

Et de quoi ?

S T   L   N O.

Je ne me console pas d'avoir pu dou-
ter un moment de votre probité.

P H I L T O.

Et moi je vous en aime davantage,
d'en avoir agi avec tant de franchise à

S iv

mon égard. On ne sauroit faire assez de cas d'un ami qui a le courage de nous dire en face ce qu'il connoît de reprehensible en nous. Je vous conjure de me continuer le même intérêt....

S T É L É N O.

Vous m'enchantez ! Touchez-là ! Nous sommes amis, & nous le serons pour toujours.

P H I L T O.

De tout mon cœur ! Avez-vous quelque autre chose à me dire ?

S T É L É N O.

Je ne crois pas... mais oui ! (*à part*) Peut-être puis-je donner à mon pupille une joie à laquelle il ne s'attend pas.

P H I L T O.

De quoi s'agit-il ?

S T É L É N O.

Ne m'aviez-vous pas dit qu'une partie de cet argent caché étoit destinée pour la dot de Camille ?

P H I L T O.

Oui.

S T É L É N O.

A combien peut-elle monter?

P H I L T O.

A six mille écus.

S T É L É N O.

Cela n'est pas mauvais. Et s'il se trouvoit un parti sortable pour Camille, seriez-vous d'humeur à donner votre consentement?

P H I L T O.

Si ce parti lui convenoit, pourquoi pas?

S T É L É N O.

Par exemple; que penseriez-vous de mon pupille?

P H I L T O.

Le jeune Léandre? Auroit-il des vues sur Camille?

S T É L É N O.

Il en est si éperdument amoureux, qu'il aimeroit mieux l'épouser aujourd'hui que demain, dût-elle ne pas lui apporter un sou.

S v.

P H I L T O .

C'est aimer en effet! Votre proposition me plaît fort, & si vous parlez sérieusement.....

S T É L É N O .

Très-sérieusement!

P H I L T O .

Oui; mais Camille a-t-elle du goût pour Léandre?

S T É L É N O .

Ce que je peux vous dire, c'est qu'il la désire fort; & quand vingt mille écus en veulent épouser dix mille, les dix mille, je pense, ne seront pas assez fous pour rebuter les vingt mille. La fille d'Anselme fait compter, sans doute?

P H I L T O .

Je crois que si le père revenoit aujourd'hui, il ne pourroit pas souhaiter lui-même un meilleur parti pour sa fille. T'en fais-tu une affaire? regardez cela comme une affaire faite.

S T É L É N O.

Pourvu que les six mille écus soient une chose faite aussi.

P H I L T O.

Vous mē faites penser à la plus grande difficulté. . . . Faudroit-il que Léandre eût les six mille écus sur le champ?

S T É L É N O.

Pas absolument; mais aussi ne faudroit-il pas qu'il eût Camille sur le champ non plus.

P H I L T O.

Dites-moi vous-même ce qu'il faut que je fasse. Si je donne six mille écus, où dirai-je que je les ai pris? Si j'avoue la vérité, on n'ôtera jamais à Lelio la persuasion qu'où il y avoit six mille écus cachés, il n'y en ait pas encore d'autres. Si je dis que je donne cet argent de ma bourse, voilà de quoi faire recommencer les mauvais propos; on ne manqueroit pas de dire que je ne serois pas si généreux, si ma conscience ne me reprochoit rien. . . .

S vj

Cela pourroit bien arriver.

P H I L T O .

Ne seroit-il pas mieux de laisser l'affaire de la dot jusqu'au retour d'Anselme? Léandre peut toujours compter sur cette somme.

S T É L É N O .

Léandre , comme je vous l'ai déjà dit , n'y feroit pas attention ; mais moi , mon cher Philto , qui suis son tuteur , je dois craindre la médisance & la calomnie aussi bien que vous. Oui , oui , diroit-on ; le jeune pupille est en bonnes mains ! On lui donne une fille qui n'a rien ; Stéléno entend ses affaires ; il fait que des comptes tels que ceux qu'il a avec Léandre ne se rendent pas aisément , & il s'est fait une médiatrice qui fermera les yeux à son mari , quand il faudra débrouiller les affaires. . . . Je n'aime-
rois pas de pareilles gloses.

P H I L T O.

Vous avez raison.... Mais comment parer à cela? ... Révez-y un peu....

S T É L É N O.

Rêvez-y aussi.

P H I L T O.

Mais si nous.....

S T É L É N O.

Quoi?

P H I L T O.

Cela ne vaut rien.

S T É L É N O.

Ecoutez : je croirois..... cela ne vaut rien non plus.

PHILTO & STÉLÉNO (*ensemble, après avoir rêvé quelque temps*)

Ne pourroit-on pas.....

P H I L T O.

Quel étoit votre avis?

S T É L É N O.

Qu'alliez-vous dire?

P H I L T O.

Parlez toujours.

S T É L É N O .

Dites toujours.

P H I L T O .

Je veux savoir auparavant votre
idée.

S T É L É N O .

Et moi la vôtre..... la mienne
n'est pas encore digérée.

P H I L T O .

Et la mienne..... Ma foi, la mienne
m'est échappée.

S T É L É N O .

Attendez un moment... j'y suis..

P H I L T O .

Voyons.

S T É L É N O .

Si nous trouvions quelque drôle qui
eût assez d'esprit & d'effronterie pour
bien soutenir un mensonge...

P H I L T O .

A quoi nous servirait-il ?

S T É L É N O .

Il faudrait qu'il se déguisât, & qu'il

feignît qu'il arrive de quelque pays éloigné.....

P H I L T O.

Eh bien?.....

S T É L É N O.

Qu'il dît qu'il a vu Anselme....

P H I L T O.

Ensuite?...

S T É L É N O.

Qui lui a donné des lettres, une pour son fils & une pour vous.

P H I L T O.

Et alors?...

S T É L É N O.

Ne voyez-vous pas encore où j'en veux venir? Dans la lettre pour Lelio nous ferions dire à Anselme qu'il n'espère pas revenir de sitôt; qu'en attendant son retour, il l'exhorte à vivre d'économie, & à ne point faire de folles dépenses, & autres choses de cette nature; mais dans la lettre qui seroit pour vous, nous lui ferions dire, qu'au égard

à l'âge de sa fille, & désirant la trouver établie, il vous envoie une telle somme pour sa dot, en cas que vous trouviez à la marier convenablement.

PHILTO.

Et ce drôle feroit semblant d'apporter l'argent destiné à l'établissement de Camille ?

STÉLÉNO.

Justement !

PHILTO.

Ma foi, la chose est faisable.....
Mais Lelio connoît l'écriture de son pere, & son cachet.....

STÉLÉNO.

Il y a mille choses à répondre aux difficultés que vous vous faites. Soyez tranquille.... Je pense en ce moment à un garnement qui jouera ce rôle à merveille.

PHILTO.

A la bonne heure ! Allez donc vous concerter avec lui ; moi, de ce pas, je

vais préparer l'argent. J'en avancerai du mien, en attendant que je trouve un moment favorable pour le tirer en sûreté de la cave.

S T É L É N O .

Allez, allez ; dans une demi-heure mon homme sera chez vous.

P H I L T O (*seul*)

Il m'est assez désagréable, à mon âge, d'avoir recours à des stratagèmes si éloignés de mon goût : & c'est à cause de ce libertin de Lélío..... Mais ne le voilà-t-il pas lui-même avec son maître en fait de fourberies ? Ils ont l'air affairé ; sans doute que quelque créancier les talonne.

(*Il se met un peu à l'écart*)



SCÈNE IV.

LÉLIO, MASCARILLE,
PHILTO.

LÉLIO.

ET ce seroit-là le reste de trois mille écus? (*Il compte*) Dix, vingt, trente, quarante, cinquante-cinq..... Quoi! cinquante-cinq écus de reste?

MASCARILLE.

Cela me paroît inconcevable à moi-même. Voyons, Monsieur, que je compte aussi. (*Lélio lui remet l'argent*) Dix, vingt, trente, quarante, quarante-cinq, & pas un liard avec. (*Il lui rend l'argent*)

LÉLIO.

Quarante-cinq? Tu veux dire cinquante-cinq.

MASCARILLE.

Je crois savoir compter aussi bien que vous.

LÉLIO (*après avoir compté tout bas*)

Ah ! ah ! Monsieur l'escamoteur !
Heureusement vous n'avez pas encore
porté vos mains à vos poches. Avec
votre permission , voyons un peu. . . .

M A S C A R I L L E.

Qu'y a-t-il pour votre service ?

L É L I O.

Votre main, Monsieur Mascarille ? . . .

M A S C A R I L L E.

Fi donc, Monsieur !

L É L I O.

Je vous en prie.

M A S C A R I L L E.

Fi donc, encore une fois, Monsieur ;
je rougis.

L É L I O.

Tu rougis ? Ce feroit quelque chose
de nouveau. Allons , sans tant de
façons ; montre-moi tes mains.

M A S C A R I L L E.

Vous me faites rougir, vous dis-je,

M. Lélio; ma foi... je ne les ai pas encore lavées aujourd'hui.

L É L I O .

Ah, nous y voilà donc ! Il n'est pas surprenant que tout s'attache à la crasse. *(Il lui ouvre la main , & trouve deux pieces d'or entre ses doigts)* Tu vois, mon ami, combien la propreté est une vertu nécessaire. On pourroit te prendre pour un fripon, tandis que dans le fond tu n'es qu'un cochon.... Mais sérieusement, si sur chaque cinquantaine d'écus il s'en est attaché dix dans tes doigts.... sur les trois mille écus dont tu as eu le maniement, il doit en être resté six cents dans ta bourse.

M A S C A R I L L E .

Je n'aurois jamais cru qu'un dissipateur fût si bien compter !

L É L I O .

Et malgré cela je ne vois pas encore le compte de mes trois mille écus.

M A S C A R I L L E .

Je vous en aurai bientôt montré l'em-

ploi. Premièrement, pour acquitter le billet à ordre que vous aviez été condamné à payer.

L É L I O.

Cela ne fait pas encore la somme.

M A S C A R I L L E.

A Mademoiselle votre sœur, pour l'entretien du ménage. . . .

L É L I O.

C'est une bagatelle.

M A S C A R I L L E.

A M. Stiletti, pour des huîtres & du vin d'Italie.

L É L I O.

C'est une affaire de cent vingt écus. |

M A S C A R I L L E.

Pour acquit de plusieurs dettes d'honneur.

L É L I O.

Elles ne montoient gueres à une plus grosse somme.

M A S C A R I L L E.

Encore une autre espece de dettes

430 L E T R É S Ô R ,

d'honneur, mais qui n'ont pas été faites
au jeu. A la bonne & complaisante
Madame Lelane , & à ses bonnes & com-
plaisantes nieces.

L É L I O .

Je mets cent écus pour cet article ;
on a bien des rubans pour cent écus.

M A S C A R I L L E .

Mais votre tailleur.

L É L I O .

A-t-il été payé ?

M A S C A R I L L E .

Ah ! c'est vrai , c'est vrai ; il n'est pas
encore payé. Et moi.

L É L I O .

Mais vraiment , il faudroit que je misse
pour toi plus que pour le billet , plus
que pour Stiletti , & plus que pour
Madame Lelane tout ensemble !

M A S C A R I L L E .

Non , non , Monsieur. Et moi ,
allois-je avoir l'honneur de vous dire ,

je ne suis pas encore payé. Il m'est dû sept années entières de mes gages.

L É L I O.

Mais en revanche, tu as eu la permission de me tromper de toutes les manieres pendant sept années, & tu as su si bien profiter de cette permission. . . .

P H I L T O (*s'approche d'eux*)

Que le maître sera bientôt obligé d'endosser la livrée à son tour, & de servir son valet.

M A S C A R I L L E.

Quelle prophétie ! Je crois qu'elle vient du ciel. (*En se retournant*) Ha, ha ! M. Philto, venoit-elle de vous ? Je vous aime trop, pour vous fouhaiter le sort des nouveaux prophetes. . . . Mais puisque vous avez entendu tout ce que nous avons dit, ne convenez-vous pas qu'il est bien dur pour un pauvre malheureux domestique, après sept ans de service. . . .

P H I L T O .

C'est à la potence que tu devrois trouver ton salaire..... M. Lélío, j'ai un mot à vous dire.

L É L I O .

Pourvu que ce ne soit pas des reproches, M. Philto ! Je peux bien les mériter, mais ils viendroient trop tard.

P H I L T O .

Monsieur Léandre vient de faire demander votre sœur en mariage par M. Stéléno, son tuteur.

L É L I O .

Je regarde cela comme un grand bonheur.

P H I L T O .

C'en seroit un en effet ; mais il est question d'une dot. Stéléno ne croyoit pas que vous aviez tout dissipé ; & dès que je l'en ai instruit, il a retiré sa parole.

L É L I O .

Que dites-vous ?

P H I L T O .

P H I L T O.

Je dis que vous avez fait votre malheur & celui de votre sœur. Elle ne s'établira jamais, & vous en ferez la cause.

M A S C A R I L L E.

Non par sa faute, mais par celle d'un vieil avare. Que le Diable puisse emporter tous les tuteurs intéressés, & (*en regardant Philto*) tous ceux qui leur ressemblent. Faut-il donc qu'une fille ait de l'argent pour devenir l'honnête femme d'un honnête homme? En tout cas je fais bien quelqu'un qui pourroit lui faire une dot. Il y a de certaines gens qui achètent de certaines maisons à fort bon marché. . . .

L É L I O • (*pensif*)

Malheureuse Camille! Que ton frere est coupable!

M A S C A R I L L E.

M. Philto, un petit surplus de mille écus sur l'acquisition de la maison! . . .

P H I L T O.

Adieu, Lélio; ma nouvelle paroît
Théat. Allem. de Junker. T. II. T.

434 L E T R É S O R ,
vous faire faire de sérieuses réflexions :
je ne veux pas les troubler.

M A S C A R I L L E .

Ni en faire , n'est-ce pas ? Autrement
le petit surplus pourroit fournir matière
à d'excellentes réflexions.

P H I L T O .

Prends garde que mon surplus ne soit
pas de ton goût ! (*Il s'en va*)

S C E N E V .

M A S C A R I L L E , L É L I O .

M A S C A R I L L E .

Q U'EST-CE que ceci deviendra ? Je
ne vous ai jamais vu l'air si sombre ,
même en perdant votre argent.
Parions que je devine ce qui vous fait
rêver ? Vous regrettez que votre
sœur n'épouse pas le riche Léandre .

parce que vous auriez eu un excellent beau-frere à plumer.

L É L I O (*toujours rêveur*)

Ecoute, Mascarille.....

M A S C A R I L L E.

Eh bien. . . . Mais je ne peux pas vous entendre penser; il faut que vous parliez.

L É L I O.

Veux-tu réparer, par une seule bonne action, toutes les friponneries que tu m'as faites dans ta vie?

M A S C A R I L L E.

Voilà une singuliere question! Pour qui me prenez-vous donc, Monsieur? Pour un fripon qui est homme de bien, ou pour un homme de bien qui est fripon?

L É L I O.

Je te prends, mon cher Mascarille, pour un homme qui pourroit bien me prêter quelques milliers d'écus, s'il vouloit me prêter ce qu'il m'a volé.

T ij

Et que feriez-vous de ces quelques milliers d'écus ?

L É L I O .

Je les donnerois en mariage à ma sœur, & puis. . . . je me casserois la tête d'un coup de pistolet.

M A S C A R I L L E .

Vous vous casseriez la tête d'un coup de pistolet ? Ce seroit une vilaine façon de m'emporter mon argent. Cependant. (*Il fait semblant de rêver*)

L É L I O ,

Tu fais combien j'aime ma sœur. Il n'y a point d'efforts dont je ne sois capable, pour réparer le tort que va lui faire mon inconduite. Laisse-toi toucher, ne me refuse pas le secours. . . .

M A S C A R I L L E ,

Vous me prenez par mon foible. J'ai un penchant diabolique à la générosité ; & les sentimens fraternels que vous mon-

trez , M. Lélío..... en vérité , j'en suis enchanté , attendri..... C'est aussi quelque chose de bien noble & de bien touchant.... Mademoiselle votre sœur en est digne assurément , & je me sens porté.....

L É L I O.

Que je t'embrasse , mon cher Mascariille ; Dieu veuille que tu m'aies volé beaucoup , afin que tu puisses me le prêter. Je ne t'aurois pas cru le cœur si bon..... Dis-moi donc ce que tu peux me prêter.....

M A S C A R I L L E.

Je vous prête , Monsieur.....

L É L I O.

Ne m'appelle pas Monsieur ; appelle moi ton ami : je te regarderai toute ma vie comme le meilleur des miens.

M A S C A R I L L E.

A Dieu ne plaise ! Un si petit service ne me fera pas oublier le respect que je vous dois.

T iij

Tu ne te contentes pas d'être généreux ? Tu es modeste aussi ?

M A S C A R I L L E.

Vous allez me rendre tout confus...
Je vous prête donc, pour l'espace de dix ans. . . .

L É L I O.

Pour dix ans ? Quel excès de bonté !
Je ne te demande que cinq ans, Mascarille, & même deux ans, si tu veux.
Prête-moi seulement, & mets le terme du paiement aussi court que tu jugeras à propos.

M A S C A R I L L E.

Eh bien, je vous prête donc pour quinze ans. . . .

L É L I O.

Je vois bien qu'il faut te laisser faire, obligeant Mascarille. . . .

M A S C A R I L L E.

Pour quinze ans, je vous prête, sans rente. . . .

L É L I O.

Sans rente? Voilà ce que je n'accepterai jamais; Il faut que tu prennes, au moins, quarante pour cent de ce que tu me prêteras.....

M A S C A R I L L E.

Sans aucune rente!...

L É L I O.

Me crois-tu assez lâche, pour abuser à ce point de ta bonté? Si tu veux te contenter de trente pour cent, je regarderai cela comme une preuve du plus grand désintéressement.

M A S C A R I L L E.

Sans rente, dis-je....

L É L I O.

Tu n'y penses pas, Mascarille! Accepte, au moins, vingt pour cent: c'est ce que prend le Juif le plus chrétien.

M A S C A R I L L E.

Enfin, sans rente, ou.....

T iv

Soit.

MASCARILLE.

Ou je ne prête rien du tout!

LÉLIO.

Puisque tu ne veux pas absolument
mettre des bornes à ton amitié....

MASCARILLE.

Sans rente!....

LÉLIO.

Sans rente?.... Je dois rougir....
Eh bien, tu me prêtes donc, pour
quinze ans, sans rente, la somme....

MASCARILLE.

Je vous prête, pour quinze ans, les
cent soixante & quinze écus que vous me
devez pour mes gages de sept années.

LÉLIO.

Quoi? Les cent soixante écus que je
te dois déjà....

MASCARILLE.

Font tout mon bien, Monsieur; &

je vous les laisse , de tout mon cœur ,
encore pour quinze ans , sans rente , sans
rente.

L É L I O.

Et c'est donc là , marouffe.....

M A S C A R I L L E.

Cela ne sent guere la reconnoissance.

L É L I O.

Je vois bien à présent ce que j'ai à
attendre d'un fripon , d'un scélérat , d'un
infâme....

M A S C A R I L L E.

Le Sage est indifférent à tout : à la
louange comme au blâme , à la flatterie
comme aux injures. Vous l'avez vu tan-
tôt , & vous le voyez encore.

L É L I O.

De quel front oserai-je paroître devant
ma sœur ?

M A S C A R I L L E.

D'un front armé d'impudence. On n'a
jamais tort , quand on a le courage de

T v

ne pas en convenir..... C'est, direz-vous, un malheur pour toi, ma chère sœur; je te plains; mais quel remède? Je veux mourir, si dans toutes les dépenses que j'ai faites, il m'est seulement venu une seule fois dans l'esprit, que je dissipois ton bien; je croyois ne toucher qu'au mien.... Voilà à-peu-près, Monsieur, ce que vous pourrez lui dire.

LÉLIO (*après avoir rêvé quelque temps*)

Oui, voilà le seul moyen; je vais le proposer moi-même à Stéléno. Viens, maraut!

M A S C A R I L L E.

Le chemin de l'assemblée où je devois vous accompagner est de ce côté-là.....

L É L I O.

Au Diable, toi & l'assemblée.....
Mais n'est-ce pas là M. Stéléno que je vois venir?



S C E N E V I.

STÉLÉNO, LÉLIO,
MASCARILLE.

L É L I O.

J'ALLOIS chez vous, Monsieur. Je viens d'apprendre dans le moment, par M. Philto, les vues de votre pupille sur ma sœur. Quelque mauvaise opinion que mon inconduite ait pu vous donner de moi, croyez cependant que je serois au désespoir que cette union manquât par ma faute. Mes folies, il est vrai, m'ont réduit à l'extrémité; mais la pauvreté dont je commence à sentir les horreurs, m'afflige beaucoup moins que les reproches que j'aurois à me faire, si je ne faisois pas tout ce qui dépend de moi, pour éloigner d'une sœur chérie le malheur dont elle est menacée. Voyez donc, M. Stéléno, si la proposition que je vais vous faire mérite votre attention. Vous

T vj

n'ignorez peut-être pas qu'une maraine ma légué, par son testament, une ferme assez considérable. Elle est encore à moi : seulement, comme vous pouvez bien vous en douter, elle est affectée de quelques dettes. Malgré cela elle me rapporte encore tous les ans de quoi me faire vivre dans une sorte d'aisance. Je la céderai avec plaisir à ma sœur. Votre pupille est en état de la libérer, & d'y faire les améliorations dont elle est susceptible. Elle pourroit alors tenir lieu de la dot que vous demandez, & sans laquelle, m'a dit M. Philto, vous ne voulez rien conclure.

M A S C A R I L L E (*bas à Lelio*)

Vous êtes donc fou, Monsieur ?

L É L I O.

Tais-toi !

M A S C A R I L L E.

Quoi, la seule chose qui vous reste...

L É L I O.

Je n'ai point de compte à te rendre.

M A S C A R I L L E.

Vous voulez donc aller demander l'aumône?

L É L I O.

Je ferai ce que je jugerai à propos.

S T É L É N O.

Je ne vous dissimulerai pas, Monsieur, que le manque de dot m'arrêtoit, & m'auroit empêché de consentir à un mariage qui, d'ailleurs, me plaisoit fort; mais si la proposition que vous venez de me faire est sérieuse, je pourrai bien me raviser.

L É L I O.

Je vous ai parlé très-sérieusement, M. Stéléno.

M A S C A R I L L E.

De grâce, retirez votre parole.

L É L I O.

Te tairas-tu?

M A S C A R I L L E.

Songez donc, Monsieur....

L É L I O.

Si tu dis encore un mot.....

446 L E T R É S O R,
S T É L É N O.

Je crois, qu'avant toute chose, il seroit à propos, M. Lelio, que vous me remissiez un état de la valeur de cette ferme & de toutes les dettes dont elle est affectée; avant cela, nous ne pouvons rien conclure....

L É L I O.

Voilà qui suffit; je vais travailler sur le champ à ce que vous demandez.....
Quand pourrai-je avoir l'honneur de vous voir?

S T É L É N O.

Vous me trouverez toujours chez moi.

L É L I O.

Au revoir, Monsieur.



S C E N E V I I.

STÉLÉNO, MASCARILLE.

MASCARILLE (*à part*)

IL faut que je lui rende service malgré lui..... Un moment, M. Stéléno, un moment!.....

S T É L É N O.

Que me veux-tu?

M A S C A R I L L E.

Vous me paroissez homme à faire d'un bon avis le cas qu'on en doit faire.

S T É L É N O.

- Tu me prends pour ce que je suis.

M A S C A R I L L E.

Et vous n'êtes pas homme non plus à croire qu'un domestique trahit son maître, toutes les fois qu'il n'est pas absolument d'accord avec lui?

S T É L É N O.

A quel propos me dis-tu cela? Est-ce

que Lélio formeroit quelque mauvais dessein contre moi?

M A S C A R I L L E.

Tenez-vous sur vos gardes , je vous en conjure , M. Stéléno , par tout ce qui vous est cher au monde , par le salut de votre pupille , par le respect que vous devez à vos cheveux blancs.

S T É L É N O.

Eh bien , parle ; sur quoi faut-il que je me tienne en garde ?

M A S C A R I L L E.

Sur l'offre que Lélio vient de vous faire.

S T É L É N O.

Et comment ?

M A S C A R I L L E.

Vous & votre pupille , vous êtes des gens perdus , si vous acceptez la ferme ; car premierement il faut que je vous dise , qu'il doit sur cette misérable ferme presqu'autant qu'elle peut valoir.

S T É L É N O.

Si ce n'est que presqu'autant....

M A S C A R I L L E.

J'entends bien, il en reviendra toujours quelque chose, voulez-vous dire; mais écoutez ce que j'ai à vous apprendre maintenant..... Il faut que cette malheureuse ferme soit précisément l'endroit où s'est rassemblée toute la malédiction qui jadis fut prononcée contre la terre....

S T É L É N O.

Tu m'effrayes.....

M A S C A R I L L E.

Quand les champs voisins sont couverts de la plus abondante récolte, ceux qui appartiennent à cette ferme rendent à peine leur semence. Tous les ans la mortalité regne dans les étables.....

S T É L É N O.

Il n'y faut donc pas nourrir des bœufs.

M A S C A R I L L E.

C'est aussi ce qu'a compris M. Lelio,

450 L E T R É S O R ,

& voilà pourquoi il a vendu , depuis long-temps , moutons , bœufs , cochons , chevaux , poules & pigeons ; mais lorsque la mortalité ne trouve point d'animaux à détruire , croiriez-vous qu'elle attaque les hommes ?

S T É L É N O .

Est-il possible !

M A S C A R I L L E .

Oui , Monsieur. Aucun fermier n'y peut tenir l'espace de six mois , eût-il une santé de fer. M. Lelio y a mis les hommes les plus robustes , qu'il avoit fait venir du Meklembourg ; mais à peine le printemps venu , il n'en étoit plus question.

S T É L É N O .

Il faudra donc essayer de la faire exercer par des Pomméraniens ! Ils sont encore plus durs à la fatigue que les Meklebourgeois ; ils sont comme des rocs.

M A S C A R I L L E.

Et le petit bois, M. Stéleno, le petit bois qui tient à la ferme. . . .

S T É L É N O.

Et bien, le petit bois?

M A S C A R I L L E.

Il n'y a pas un arbre sur lequel la foudre ne soit tombée. . . .

S T É L É N O.

La foudre ne soit tombée?

M A S C A R I L L E.

Ou bien auquel quelqu'un ne se soit pendu. Aussi Lélío a-t-il pris ce bois dans une si grande aversion, qu'il le fait abattre tous les jours. Croiriez-vous qu'on ne vend le bois qu'on y fait que la moitié de son prix?

S T É L É N O.

Cela est mal.

M A S C A R I L L E.

Il le faut bien! Encore si ceux qui l'achètent, connoissoient les risques aux-

quels ils s'exposent, ils n'en voudroient point pour rien. Chez les uns ce bois a fait sauter les poëles, chez d'autres il a exhalé une vapeur si infecte, qu'une fille de cuisine en est tombée évanouie entre les bras du cuisinier.

S T É L É N O.

Cela est épouvantable!... Mais ne mens-tu pas, Mascarille?

M A S C A R I L L E.

Non, Monsieur, je ne mens pas : je suis incapable... de mentir... Et les étangs, Monsieur, les étangs?...

• S T É L É N O.

Cette ferme a aussi des étangs?

M A S C A R I L L E.

Oui; mais des étangs où il s'est noyé plus d'hommes qu'il n'y a de gouttes d'eau. Comme les poissons ne se nourrissent que de cadavres humains, vous vous doutez bien ce que c'est que ces poissons.

S T É L É N O.

Ils sont gros & gras, sans doute?

M A S C A R I L L E.

Cette nourriture les rend si fins & si rusés, qu'il n'y a plus moyen de les attraper, même en mettant l'étang à sec. En un mot, Monsieur, il n'y a pas de coin sur la terre, où l'on puisse trouver tant de désastres & de malheurs rassemblés que dans cette détestable ferme. Les annales font foi, que depuis trois cents cinquante ou quatre cents ans, aucun de ceux qui l'ont possédée n'est mort d'une mort naturelle.

S T É L É N O.

Excepté la vieille maraine qui l'a léguée à Lelio.

M A S C A R I L L E.

On craint de le dire; mais cette vieille maraine même....

S T É L É N O.

Eh bien?

454 L E T R É S O R,
M A S C A R I L L E.

Eh bien , cette vieille maraine fut étouffée , pendant la nuit , par un gros chat tout noir qu'elle avoit toujours à côté d'elle..... & il est très-vraisemblable que ce chat noir..... étoit le Diable..... Dieu fait quel sera le sort de mon maître ! On lui a prédit que des voleurs l'assassineroient ; & je lui dois la justice , qu'il ne néglige rien pour faire mentir la prophétie & pour éloigner les voleurs , en se dépouillant généreusement de ses biens ; mais toutefois....

S T É L É N O.

Mais toutefois j'accepterai sa proposition.....

M A S C A R I L L E.

Vous , Monsieur?..... Vous ne l'accepterez jamais.

S T É L É N O.

Assurément je le ferai.

M A S C A R I L L E (*à part*)

Le vieux renard !

S T É L É N O (à part)

Quelle satisfaction j'ai à désespérer ce coquin..... (*haut*) Cependant, Mascarille, je te remercie toujours des instructions que tu m'as données : elles peuvent m'être utiles, en ce qu'elles détermineront mon pupille à vendre cette ferme aussi-tôt qu'elle lui aura été donnée.

M A S C A R I L L E.

Le parti le plus sage feroit que vous ne vous en mêlassiez en rien du tout. Il s'en faut de beaucoup, que je vous aie raconté tout....

S T É L É N O.

Je t'en dispense ; maintenant je n'ai plus de temps à perdre ; une autre fois j'écouterai le reste de tes beaux contes.

(*Il s'en va*)



SCÈNE VIII.

MASCARILLE.

M L n'en est pas la dupe ! Ai-je été trop bête , ou bien est-il trop fin ? Ma foi , je m'en moque : ce n'est pas moi qui y risque le plus ! Si Lelio veut se dépouiller du peu qui lui reste , ce sont ses affaires ! Au bout du compte , je peux fort bien me passer de son service ; mon sort est assuré. Ce que je fais pour lui , je le fais par pure amitié ; il est bon diable , & je serois fâché de le voir dans la misère. Ah voici , je crois , un voyageur ! Voyons ce que celui-ci pourra m'apprendre de nouveau.



SCÈNE IX.

S C E N È I X.

ANSELME, UN CROCHETEUR,
MASCARILLE.

A N S E L M E.

GRACES au Ciel, je revois enfin ma maison, ma chère maison !

M A S C A R I L L E.

Sa maison ?

A N S E L M E (*au Crocheteur*)

Vous n'avez qu'à poser la malle ici, mon ami ; je la ferai porter chez moi ; je n'ai plus besoin de vous. Vous êtes payé, n'est-ce pas ?

L E C R O C H E T E U R.

Oh oui, Monsieur, oh oui.
Vous voilà bien charmé, bien content, d'être de retour chez vous.

A N S E L M E.

Assurément.

Théat. Allem. de Junker. T. II. V

J'ai connu des personnes, Monsieur, qui, quand elles étoient contentes, se faisoient un plaisir de donner quelque chose..... Vous m'avez payé, Monsieur, vous m'avez bien payé.....

A N S E L M E ,

J'entends..... Tenez, mon ami, voilà pour boire.

L E C R O C H E T E U R .

J'ai d'abord deviné à votre air que vous étiez libéral, & je suis bien aise de ne m'être pas trompé. Dieu vous le rende! (*Il s'en va*)

A N S E L M E .

Personne de chez moi ne se fait voir. Je vais frapper à la porte.

M A S C A R I L L E .

Cet homme se trompe, à coup sûr!

A N S E L M E .

On diroit que tout y est mort....

M A S C A R I L L E (*s'approchant*)

Monfieur!.... excufez..... pardon-
nez-moi. (*en reculant*) Voilà un
vifage qui ne m'eft pas inconnu.

A N S E L M E.

Que voulez-vous, mon ami?

M A S C A R I L L E.

Je voudrois, je voudrois....

A N S E L M E.

Eh bien? Pourquoi tournes-tu tant
autour de moi?

M A S C A R I L L E.

Je voudrois....

A N S E L M E.

Reconnoître peut-être, par où ma
bourse eft le plus accessible?

M A S C A R I L L E.

Je me trompe.... Si c'étoit lui, il
me connoîtroit auffi... Je fuis curieux,
Monfieur; ma curiosité n'eft pas une
curiofité indiscrete.... Je fuis curieux,

460 L E T R É S O R,
dis-je , de savoir ce que vous venez
chercher devant cette maison?

A N S E L M E.

Faquin! Mais que vois-je. . . .
Mas. . . .

M A S C A R I L L E.

Monfieur An.

A N S E L M E.

Masca.

M A S C A R I L L

Anfel.

A N S E L M E.

Mascarille.

M A S C A R I L L E.

Monfieur Anfelme. . . .

A N S E L M E.

C'est donc toi ?

M A S C A R I L L E.

Je fuis moi, cela eft certain; mais
vous. êtes-vous bien vous?

A N S E L M E.

Il n'est pas surprenant que tu doutes si c'est moi.

M A S C A R I L L E.

Est-il possible! Ah non! Monsieur Anselme est absent depuis neuf ans; & il seroit en vérité bien singulier, qu'il revînt précisément aujourd'hui! aujourd'hui précisément!

A N S E L M E.

Voilà une surprise que tu aurois pu avoir un autre jour comme celui-ci. Il auroit donc fallu que je ne revinsse jamais.

M A S C A R I L L E.

Cela est vrai! . . . Soyez donc mille fois le bien revenu, & mille fois encore, notre très-cher M. Anselme! . . . Cependant, au bout du compte, vous pourriez fort bien ne l'être pas.

A N S E L M E.

Assurément je le suis; dis-moi seu-

462 L E T R É S O R ,

lement bien vite , comment tout va dans ma maison ; Lelio , Camille , se portent-ils bien ?

M A S C A R I L L E .

Maintenant je ne peux plus douter que ce soit vous..... Ils se portent bien..... très bien..... (*à part*)
Puisse-t-il apprendre le reste par un autre!.....

A N S E L M E .

Ils sont sans doute au logis?.... Je meurs d'impatience de les ferrer entre mes bras..... Prends cette malle & suis-moi.....

M A S C A R I L L E .

Où, Monsieur, où?

A N S E L M E .

Dans ma maison.

M A S C A R I L L E .

Dans celle-ci ?

A N S E L M E .

Oui, dans la mienne.

M A S C A R I L L E.

Cela ne se pourra pas si vite. (*à part*)
Que vais-je lui dire?

A N S E L M E.

Et pourquoi?

M A S C A R I L L E.

Cette maison, Monsieur Anselme,
est fermée.....

A N S E L M E.

Fermée.

M A S C A R I L L E.

Oui, fermée; & cela.... parce que
personne n'y demeure.

A N S E L M E.

Où demeurent donc mes enfans?

M A S C A R I L L E.

M. Lelio & Mademoiselle Camille?..
Ils demeurent..... ils demeurent...
dans une maison.

A N S E L M E.

Eh bien? Mais tu me parles bien
singulièrement.....

V iv

Vous ne savez donc pas ce qui est arrivé depuis peu ?

ANSELME.

Comment veux-tu que je le sache ?

MASCARILLE.

Cela est vrai, vous n'y étiez pas. Il arrive bien des choses en neuf ans, Monsieur ! Neuf ans, c'est bien du temps !... Mais je n'en reviens pas encore.... Etre absent pendant neuf ans, neuf ans entiers, & revenir précisément aujourd'hui ! Si cela arrivoit dans une Comédie, on ne le trouveroit pas vraisemblable : & cependant cela est vrai !... Il a pu revenir précisément aujourd'hui, & il revient précisément aujourd'hui.... Cela est singulier, très-singulier !

ANSELME.

Peste soit du maudit babillard ! Ne m'arrête pas davantage, & dis-moi....

MASCARILLE.

Je vais vous dire où sont vos enfans.

Mademoiselle votre fille est..... avec
Monfieur votre fils..... & Monfieur
votre fils....

A N S E L M E.

Eh bien, mon fils.....

M A S C A R I L L E.

A déménagé, & demeure... Voyez-
vous là-bas cette maifon au coin de cette
rue? C'est-là où demeure Monfieur votre
fils.

A N S E L M E.

Et pourquoi a-t-il quitté la maifon
paternelle?

M A S C A R I L L E.

Il la trouvoit trop grande..... trop
petite.... trop vaste.... trop étroite...

A N S E L M E.

Trop grande, trop petite; qu'est-ce
que tout cela veut dire?

M A S C A R I L L E.

Vous l'apprendrez mieux de lui-

V v

466 L E T R É S O R ,
même..... Vous n'ignorez pas au
moins qu'il est devenu grand négociant ?

A N S E L M E .

Mon fils grand négociant ?

M A S C A R I L L E .

Très-grand, Monsieur ! Il y a plus
d'un an qu'il ne vit plus que de ce qu'il
vend.

A N S E L M E .

Que dis-tu ? Il lui a donc fallu une
grande maison, pour contenir ses mar-
chandises ?

M A S C A R I L L E .

C'est cela même.

A N S E L M E .

Voilà qui est excellent ! J'apporte
aussi des marchandises des Indes.

M A S C A R I L L E .

Comme il va se mettre à vendre !

A N S E L M E .

Dépêche-toi donc, Mascarille : prends

vite cette malle, & conduis-moi chez lui.

M A S C A R I L L E.

Elle paroît lourde; attendez un moment, je vais faire venir un crocheteur.

A N S E L M E.

Tu la porteras aisément; elle ne contient que des papiers & un peu de linge.

M A S C A R I L L E.

Je me suis démis un bras il n'y a pas long-temps. . . .

A N S E L M E.

Pauvre Diable! Va donc chercher quelqu'un.

M A S C A R I L L E *(à part)*

M'en voilà quitte à bon marché, M. Lélío, M. Lélío, qu'allez-vous dire à cette nouvelle? *(Il s'en va & revient)*

A N S E L M E.

Tu n'es pas encore parti?

V vj

468 L E T R É S O R,
M A S C A R I L L E.

Ma foi, je viens vous regarder de nouveau, pour voir si c'est bien vous?

A N S E L M E.

La peste soit de tes doutes!

M A S C A R I L L E (*En s'en allant*)

Oui, oui, c'est lui. Etre absent pendant neuf ans, & revenir aujourd'hui!

S C E N E X.

A N S E L M E, (*seul*)

Mais voilà donc obligé d'attendre en plein air! Heureusement cette rue est écartée, & peu de gens me verront. . . . Combien de peines je me suis données, combien de dangers j'ai essuyés pour me mettre en état de passer, dans la paix & dans l'abondance, le peu de temps qui me reste à vivre! Oui, je vais jouir enfin, & me reposer après tant de

travaux. Et qui pourroit m'en blâmer ?
 En ne comptant qu'en gros le bien que
 j'ai acquis, il monte..... (*En pro-
 nonçant les dernières paroles, il baisse
 la voix insensiblement, & finit par comp-
 ter tout bas sur ses doigts*)

S C E N E X I.

R A P S, (*dans un habit étranger*)

A N S E L M E.

R A P S.

UL faut savoir jouer toutes sortes de rôles dans ce monde-ci. Sous ce singulier habillement, qui connoîtroit le tambour Raps ? Je ne fais moi-même de qui j'ai l'air. On me charge d'une commission où je n'entends rien ; n'importe ; on me paye, & cela suffit. C'est dans cette rue que M. Stéléno m'a dit de chercher mon homme. Il ne demeure pas loin de son ancienne maison, & là voilà.

470 L E T R É S O R ,

A N S E L M E .

Quel est cette espece de Revenant ?

R A P S .

Comme tout le monde me regarde !

A N S E L M E .

Avec son chapeau qui déborde ses épaules, il a l'air d'un champignon.

R A P S .

Vous qui me considérez si attentivement, êtes-vous moins étranger ici que moi ? Il ne m'écoute pas Monsieur qui êtes assis sur cette malle, ne pourriez-vous pas m'indiquer un jeune homme que je cherche, nommé Lélío ? & une vieille tête chauve comme la vôtre, nommé Philto ?

A N S E L M E .

Lélío ? Philto ? (*à part*) Mon fils & mon ancien ami.

R A P S .

Si vous daignez m'enseigner la demeure de ces gens-là, vous obligerez

un homme qui publiera votre courtoisie aux quatre coins du monde, un célèbre voyageur qui a fait sept fois le tour de la terre : une fois en bateau, deux fois dans la diligence, & quatre fois à pied.

A N S E L M E.

Ne puis-je savoir, Monsieur, qui vous êtes ? comment vous vous appelez ? d'où vous venez, & ce que vous avez à faire avec les personnes que vous venez de nommer ?

R A P S.

Voilà bien des choses à la fois ! A laquelle voulez-vous que je réponde en premier lieu ? Si vous vouliez faire vos questions les unes après les autres, je tâcherois de vous satisfaire : car je suis très-complaisant de mon naturel. (*à part*) Essayons mon rôle sur celui-ci.

A N S E L M E.

Eh bien, Monsieur, commençons par le plus court. Quel est votre nom ?

Par le plus court ? Vous vous trompez ; c'est un nom qui ne finit pas.

A N S E L M E.

Passons donc à une autre question. Que voulez vous au jeune Lelio & au vieux Philto ? Vous faites sans doute des affaires avec le premier ? On m'a dit qu'il étoit un gros négociant.

R A P S.

Des affaires ? Non , Monsieur , j'ai seulement des lettres à lui remettre.

A N S E L M E.

Peut être des lettres d'avis pour des marchandises qu'on lui envoie , ou quelque autre chose semblable ?

R A P S.

Non pas , Monsieur ; ce sont simplement des lettres que son pere m'a remises pour lui.

A N S E L M E.

Qui ?

R A P S.

Son pere.

A N S E L M E.

Le pere de Lelio?

R A P S.

Oui, le pere de Lelio, qui voyage
actuellement, qui est mon ami....

A N S E L M E (*à part*)

Voici quelque fripon. Attends; je vais
bien l'attraper..... (*haut*) Je vous ai
donné des lettres pour mon fils, dites-
vous?

R A P S.

Plait-il, Monsieur?

A N S E L M E.

Rien, rien..... Vous connoissez
donc le pere de Lelio?

R A P S.

Si je ne le connoissois pas, m'auroit-
il chargé des lettres pour son fils & pour
son ami..... Tenez, Monsieur, les

474 L E T R É S O R,
voilà..... C'est mon ami intime, vous
dis-je.

A N S E L M E.

Votre ami intime?... Mais où étoit-il
donc, cet ami intime, quand il vous a
remis ces lettres?

R A P S.

Il étoit..... il étoit..... en bonne
santé.

A N S E L M E.

J'en suis charmé; mais où étoit-il,
où, où?

R A P S.

Monfieur, il étoit..... sur la côte
de Paphlagonie.

A N S E L M E.

Oui-dà!.. Vous le connoissez, dites-
vous; mais est-ce seulement de nom,
ou de personne?

R A P S.

De personne vraiment!..... N'ai-je

pas vidé avec lui cent bouteilles de vin du Cap, & même sur les lieux où il croît? Vous savez bien, Monsieur....

A N S E L M E.

J'entends, j'entends; mais ne pourriez-vous pas me dire à-peu-près, comment est fait le pere de Lélío?

R A P S.

Comment il est fait? Vous êtes très-curieux; mais je ne hais pas les gens curieux.... Il est est à-peu-près plus haut que vous de la tête.

A N S E L M E (*à part*)

Fort bien! Je suis plus grand absent que présent..... (*haut*) Vous ne m'avez pas encore dit son nom; comment s'appelle-t-il?

R A P S.

Il s'appelle..... Il ne s'appelle pas comme son fils..... Il auroit mieux fait cependant, de s'appeller de même... Il s'appelle.....

Eh bien ?

R A P S.

Je crois que j'ai oublié son nom.

A N S E L M E.

Le nom d'un ami intime ?

R A P S.

Un moment ! Je l'ai sur le bout de la langue. Dites-moi un nom qui sonne à-peu-près comme le sien. Il commence par un A.

A N S E L M E.

Arnolphe, peut-être ?

R A P S.

Non.

A N S E L M E.

Antoine ?

R A P S.

Ce n'est pas Antoine. Anf.
Anfa. Anfi. C'est un diable
de nom ! An. . . . Anfel. . . .

A N S E L M E.

Ce n'est pas Anselme?

R A P S.

Juste! le voilà, Anselme. Que le Diable emporte ce nom de coquin.

A N S E L M E.

Vous ne parlez pas là en ami.

R A P S.

Eh, pour quoi aussi ce chien de nom s'accroche-t-il ainsi entre les dents? Y a-t-il de l'amitié à se faire chercher si long-temps? ... Je lui pardonne pour cette fois-ci.... Anselme, disions-nous, n'est-ce pas? Oui, Anselme, cela est juste. Je vous dirai donc que la dernière fois que je l'ai vu, c'étoit sur la côte de Paphlagonie, d'où il se propo-
posoit d'aller faire un tour aux Rois de Gallipoli.

A N S E L M E.

Aux Rois de Gallipoli? Qui sont-ils?

R A P S.

Comment, Monsieur, vous ne con-

noissez pas les deux freres qui regnent à Gallipoli? Les celebres Dardanelles? Il y a environ vingt ans , qu'ils firent leur tour d'Europe ; c'est dans ce temps-là qu'il les a connus.

A N S E L M E (*à part*)

Ces impertinences-là durent trop longtemps.

R A P S.

La Cour des Dardanelles est une des plus brillantes de l'Amérique , & je suis sûr que mon ami Anselme y aura été très-bien reçu : aussi y fera-t il quelque séjour , & c'est précisément pour cette raison-là que , sachant que je venois ici , il m'a donné des lettres pour sa famille , afin de les rassurer de sa longue absence.

A N S E L M E .

C'est fort bien fait de sa part..... Mais il me reste encore une chose à vous demander.....

R A P S.

Tout ce qu'il vous plaira.

A N S E L M E.

Si tout-à-l'heure on vous montrait
votre ami Anselme, le connoîtriez-vous?

R A P S.

Si je conservois mes yeux, sans doute!
Mais il sembleroit que vous avez encore
peine à croire que je connoisse Anselme!
Ecoutez une preuve sans réplique. Non-
seulement il m'a donné des lettres, mais
il m'a donné aussi six mille écus pour les
remettre à Philto. Auroit-il eu cette con-
fiance en moi, s'il ne me regardoit pas
comme un autre lui-même?

A N S E L M E.

Six mille écus?

R A P S.

En bons ducats, & tous de poids.

A N S E L M E (*à part*)

Je ne fais que penser de ce drôle. Un
trompeur qui apporte de l'argent, est
un singulier trompeur.

R A P S.

Mais, Monsieur, c'est causer trop

long-temps, Je vois bien que vous ne voulez pas, ou que vous ne pouvez pas m'indiquer les personnes que je cherche...

A N S E L M E .

Encore un mot, Monsieur : avez-vous sur vous l'argent qu'Anselme vous a remis ?

R A P S .

Oui ! Pourquoi ?

A N S E L M E .

Est-il bien certain qu'Anselme, le pere de Lélío, vous avoit donné six mille écus ?

R A P S .

Très-certain.

A N S E L M E .

Çà donc ! vous n'avez qu'à me les rendre.

R A P S .

Que voulez-vous que je vous rende ?

A N S E L M E .

Les six mille écus que vous avez reçus de moi.

R A P S .

R A P S.

J'ai reçu de vous six mille écus?

A N S E L M E.

Mais vous le dites vous-même.

R A P S.

Qu'est-ce que je dis?... Vous êtes...
Qui êtes-vous donc?

A N S E L M E.

Je suis celui-là même qui vous a,
dites-vous, confié six mille écus : je suis
Anselme.

R A P S.

Vous Anselme ?

A N S E L M E.

Ne me connoissez-vous pas? Les Rois
de Gallipoli, les célèbres Dardanelles
m'ont fait la grâce de me laisser partir
plutôt que je ne pensois; & puisque me
voilà ici moi-même, je ne veux pas
abuser plus long-temps de la complaisance
d'un ami.

Théat. Allem. de Junker, T. II. X

Je jurerois que cet homme est un plus grand fourbe que moi-même.

A N S E L M E.

Il n'y a pas besoin de tant de réflexions. Rendez-moi mon argent.

R A P S.

Qui s'imagineroit qu'un homme de votre âge fût capable d'une pareille ruse? Vous entendez dire que j'ai de l'argent, & vite vous voilà Anselme. Mais, mon bon Monsieur, aussi vite vous vous êtes anselmisé, aussi vite il faudra que vous vous désanselmisiez.

A N S E L M E.

Qui suis-je donc, si je ne suis pas qui je suis?

R A P S.

Qu'est-ce que cela me fait, à moi? Soyez qui vous voudrez, pourvu que vous ne soyez pas celui que je ne veux pas que vous soyez. Pourquoi n'avez-

vous pas d'abord été qui vous voulez être ? Et pourquoi voulez-vous être à présent qui vous n'êtes pas ?

A N S E L M E.

Oh, rendez-moi....

R A P S.

Que voulez-vous que je vous rende ?

A N S E L M E.

Mon argent.

R A P S.

Ne vous fatiguez pas davantage inutilement. J'ai menti quand je vous ai dit que la somme étoit en ducats ; elle n'est qu'en papier.

A N S E L M E.

Je vois bien, Monsieur, qu'il faut vous parler sur un autre ton. Je vous certifie donc que je suis Anselme, & que si vous ne me remettez sur le champ l'argent que vous avouez avoir reçu de moi, je vais appeller du monde & vous faire arrêter comme un imposteur.

X ij

Vous croyez donc que je suis un imposteur ? Et vous êtes certainement Monsieur Anselme ? J'ai donc l'honneur de souhaiter le bon soir à Monsieur Anselme, . . .

A N S E L M E .

Tu ne m'échapperas pas ainsi , mon ami !

R A P S .

Je vous demande en grâce , Monsieur...
(*Quand Anselme veut le saisir , Raps le pousse , & le fait tomber assis sur la malle*)
Le vieux pendart pourroit attrouper du monde. J'aurai soin de t'envoyer quelqu'un qui te connoisse mieux,

A N S E L M E .

Où est-il allé , le fripon ? Où est il allé ? . . Ce que je viens d'entendre est-il un rêve ? . . ou bien . . . , Ah , pauvre Anselme ! on te trahit. Il y a quelque chose là-dessous ; il y a certainement

quelque chose! Et Mascarille..... Mascarille ne revient pas; cela n'est pas naturel non plus. Que faire? Je vais appeler le premier passant..... Holà ho, l'ami!

S C E N E X I I.

ANSELME, UN CROCHETEUR.

LE CROCHETEUR.

QU'Y a-t-il pour votre service, Monsieur?

ANSELME.

Veux-tu gagner de quoi boire, mon ami?

LE CROCHETEUR.

Je ne demande pas mieux.

ANSELME.

Prends donc vite cette malle, & conduis moi chez le Négociant Lélion.

Chez le Négociant Lélios ?

A N S E L M E .

Oui : on m'a dit qu'il demeuroid là-bas dans la maison neuve qui fait le coin de la rue.

L E C R O C H E T E U R .

Je ne connois point de Marchand du nom de Lélios dans toute la ville ; c'est tout un autre homme qui demeure là-bas dans cette maison neuve.

A N S E L M E .

Eh non ! c'est Lélios. Il demeuroid auparavant dans cette maison-ci , qui lui appartenoit aussi.

L E C R O C H E T E U R .

Je me doute à présent de qui vous voulez parler. C'est de ce vaurien de Lélios ? Oh ; je le connois bien.

A N S E L M E .

Que veux-tu dire par ce vaurien de Lélios ?

L E C R O C H E T E U R.

Eh oui! Toute la ville le connoît ainsi : c'est le fils du vieil Anselme. Son pere étoit un vilain, un avare qui entassoit sou sur sou. Il partit d'ici il y a quelques années, & Dieu sait où il est à présent. Tandis qu'il se donne bien des peines dans les pays étrangers, où peut-être il est mort à présent, son fils s'en donne ici tant qu'il peut. Je crois, à la vérité, qu'il aura bientôt mangé le peu qui lui reste : il vient de vendre aussi la maison, à ce qu'on m'a dit....

A N S E L M E.

Il a vendu la maison?... La chose est bien claire à présent.... Ah! traître de Mascarille!.... Malheureux!... Fils dénaturé!...

L E C R O C H E T E U R.

Ne seriez-vous pas le vieil Anselme lui-même?..... Pardon, Monsieur; si vous l'êtes, je vous prie de ne pas prendre ce que j'ai dit, en mauvaise

part. Je ne vous connoissois pas, sans quoi je me serois bien gardé de vous dire que vous étiez un vilain & un ladre. Personne n'a son nom écrit sur son front. Je renonce à gagner l'argent pour boire.

A N S E L M E.

Vous le gagnerez, mon ami, vous le gagnerez. Dites-moi seulement s'il est bien vrai qu'il ait vendu sa maison, & à qui il l'a vendue.

L E C R O C H E T E U R.

C'est le vieux Philto qui l'a achetée.

A N S E L M E.

Philto? ... Homme sans honneur & sans foi! Voilà donc l'amitié que tu m'avois jurée? ... Je suis trahi! Je suis assassiné! ... Il niera tout.

L E C R O C H E T E U R.

Toute la ville a été scandalisée qu'il ait fait cette acquisition. N'est-ce pas lui qui pendant votre absence devoit servir comme de tuteur à votre fils? Le beau

tuteur ! C'étoit bien faire du loup la garde. Il a toujours passé pour un homme intéressé, & ce qui est corbeau reste corbeau.... Mais je le vois qui vient ! Je vous laisse ensemble. (*Il s'en va*)

S C E N E X I I I.

ANSELME, PHILTO.

A N S E L M E.

A H, détestable Philto !..... Viens, viens traître !

P H I L T O.

Voyons un peu quel est l'imposteur qui ose ici se donner pour Anselme.... Mais que vois-je.... c'est lui-même... Ah, mon ami, que je t'embrasse ! Te voilà enfin de retour ! Le Ciel en soit loué mille fois !... Mais quel sombre accueil ? Ne connois-tu plus ton ancien ami Philto ?

A N S E L M E.

Je fais tout, Philto ! je fais tout.

X v

Est-ce là ce que je devois attendre de toi?

P H I L T O .

N'en dis pas davantage, mon cher Anselme; je vois que quelque calomniateur t'a déjà prévenu contre moi. Nous ne sommes pas dans un endroit où nous puissions nous expliquer; viens dans ta maison: nous y ferons plus commodément.

A N S E L M E .

Dans ma maison?

P H I L T O .

Oui, elle est toujours à toi, & ne fera jamais à d'autres contre ton gré. Viens, heureusement j'en ai la clef dans ma poche.... Sans doute cette malle est la tienne? Allons, prends-là par un bout & moi par l'autre, & portons la nous-mêmes chez toi; personne ne nous voit....

A N S E L M E .

Et mon argent....

P H I L T O.

Tu le trouveras comme tu l'as laissé.
(Ils entrent dans la maison avec la malle)

S C E N E X I V.

L É L I O , M A S C A R I L L E.

M A S C A R I L L E.

EH bien, l'avez-vous vu? N'est-ce pas lui?

L É L I O.

C'est lui-même.

M A S C A R I L L E.

Que ne sommes-nous quittes de la première entrevue!

L É L I O.

Je n'ai jamais senti l'indignité de ma conduite comme je la sens dans ce moment où elle m'empêche d'aller me jeter dans les bras d'un père qui m'a tou-

jours aimé tendrement. Que ferai-je ?
Me bannirai-je de sa présence, ou irai-je
me précipiter à ses pieds ?

M A S C A R I L L E.

Le dernier parti ne vaut pas grand
chose ; mais le premier ne vaut rien du
tout.

L É L I O.

Conseille-moi donc, nomme-moi un
intercesseur.....

M A S C A R I L L E.

Un intercesseur ? Une personne qui
parle pour vous à votre père ?.....
Le sieur Stiletti....

L É L I O.

Tu es fou.

M A S C A R I L L E.

Ou Madame Lélane.

L É L I O.

Traître !

M A S C A R I L L E.

Une de ses nièces.....

L É L I O.

Je te tuerai !

M A S C A R I L L E.

Il ne faudroit plus que cela , pour mettre le comble à la satisfaction de votre pere.

L É L I O.

Je n'ose m'adresser à Philto. J'ai trop souvent méprisé ses conseils , pour espérer qu'il veuille parler en ma faveur.

M A S C A R I L L E.

Que ne vous adressez-vous à moi ?

L É L I O.

Tâche plutôt de trouver quelqu'un qui daigne solliciter ta grâce.

M A S C A R I L L E.

J'ai trouvé quelqu'un.

L É L I O.

Qui ?

M A S C A R I L L E.

Vous,

Moi ?

M A S C A R I L L E.

Oui, vous ; & cela en reconnoissance de ce que je vous aurai trouvé le meilleur intercesseur que vous puissiez désirer.

L É L I O.

Si tu fais cela , mon cher Mascarille...

M A S C A R I L L E.

Eloignons-nous d'ici : les deux vieillards pourroient y venir....

L É L I O.

Nomme-moi donc le médiateur que tu me promets.

M A S C A R I L L E.

Soyez tranquille , votre père lui-même vous servira d'intercesseur auprès d'Anselme.

L É L I O.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

M A S C A R I L L E.

Cela veut dire que j'ai une idée que

je ne saurois vous communiquer ici.
Venez, partons. (*Ils s'en vont*)

S C E N E X V.

ANSELME, PHILTO (*sortant de la
maison*)

A N S E L M E.

JE le répète, mon cher Philto ; il se-
roit difficile de trouver dans le monde
entier un ami plus fidele & plus prudent
que toi ; je t'en fais mille & mille remer-
cimens, & je voudrois pouvoir te mar-
quer ma reconnoissance des services que
tu m'as rendus.

P H I L T O.

S'ils te sont agréables, ils sont trop
récompensés.

A N S E L M E.

Il y a bien de la grandeur de s'ex-
poser à la calomnie pour obliger un
ami !

Pas tant que tu le crois. Qu'importe la calomnie, quand on n'a rien à se reprocher? J'espère que tu ne blâmeras pas non plus la ruse que je voulois employer au sujet de la dot.

A N S E L M E .

Bien loin delà ! Je suis seulement fâché que la chose ne puisse pas avoir lieu.

P H I L T O .

Et pourquoi ? Soyez le bien venu , M. Stéléno : vous arrivez fort à propos.

S C E N E X V I .

STÉLÉNO, ANSELME, PHILTO.

S T É L É N O .

UN est donc vrai qu'Anselme est de retour ? Je m'en réjouis de tout mon cœur.

A N S E L M E .

Je suis enchanté de revoir mon ancien ami en bonne santé; mais je suis affligé que la première chose que j'ai à lui dire, soit pour lui annoncer un refus. Philto vient de m'instruire des intentions de votre pupille pour ma fille; sans le connoître je l'accepterois pour gendre par égard pour vous; mais malheureusement ma fille est promise au fils d'un de mes amis intimes, mort depuis peu en Angleterre. Avant de lui fermer les yeux, il a exigé ma parole, que j'unirois ma fille avec son fils. Nous en avons même fait une espèce d'engagement par écrit, & mon premier soin, dès que je serai libre, sera d'aller trouver le jeune Léandre, pour l'en instruire.

S T É L É N O .

Le jeune Léandre? C'est justement lui qui est mon pupille.

A N S E L M E .

Le fils de Pandolfe?

Lui-même.

A N S E L M E.

Et c'est ce même Léandre qui vouloit épouser ma fille ?

P H I L T O.

Oui, lui-même.

A N S E L M E.

Quelle heureuse rencontre ! Ah ! que je confirme de bon cœur la parole que Philto vous avoit donnée en mon nom ! Allons embrasser ce cher pupille & ma chère Camille. Sans mon déplorable fils, il n'y auroit point d'homme sur la terre aussi heureux que moi !



SCÈNE XVII.

MASCARILLE, ANSELME,
PHILTO, STÉLÉNO.

MASCARILLE.

AH! quel malheur! quel affreux malheur!... Où pourrai-je trouver le Seigneur Anselme?

ANSELME.

N'est-ce pas Mascarille? Que crie ce coquin?

MASCARILLE.

Ah! pere infortuné! Que diras-tu à cette triste nouvelle?

ANSELME.

Quelle nouvelle? Parle.

MASCARILLE.

Le déplorable Lélío.... Ah!....

ANSELME.

Eh bien, que lui est-il donc arrivé?

MASCARILLE.

Quelle cruelle aventure!

300 LE TRÉSOR,

A N S E L M E.

Mascarille.....

M A S C A R I L L E.

Quel événement tragique!

A N S E L M E.

Ne m'inquiète pas plus long-temps,
maraut, & dis-moi vite....

M A S C A R I L L E.

Ah! M. Anselme, votre fils....

A N S E L M E.

Eh bien, mon fils?

M A S C A R I L L E.

Quand j'ai été pour lui annoncer
votre heureux retour, je l'ai trouvé
étendu dans un fauteuil, la tête penchée
sur un bras.....

A N S E L M E.

Expirant, peut-être?

M A S C A R I L L E.

Non; il faisoit expirer un flacon d'ex-
cellent vin de Hongrie.... Réjouissez-
vous, M. Lélío, lui ai-je crié; réjouif-
sez-vous! Monsieur votre pere, ce pere
si chéri, si désiré, vient d'arriver! —

Quoi? mon pere? . . . A ces mots la bouteille lui échappe des mains de frayeur; elle se brise en mille morceaux, & la liqueur précieuse coule à grands flots sur le parquet. . . . Quoi? s'écria-t-il encore, mon pere est arrivé?... Que vais-je devenir? — Ce que vous avez mérité, lui ai-je dit. . . . Aussi-tôt il se leve brusquement, court à la croisée qui donne sur le canal, l'ouvre avec fracas. . . .

A N S E L M E.

Et se précipite?

M A S C A R I L L E.

Et regarde quel temps il faisoit. . . .
Mon épée! m'a-t-il dit d'un air furieux, mon épée! . . . Je refusois de la lui donner, parce qu'on n'a que trop d'exemples. . . . Que voulez-vous faire de votre épée, Monsieur? — Ne réplique pas, ou bien. . . . La façon dont il a prononcé ces mots étoit si terrible, que je lui ai donné son épée; il la prend, & à l'instant. . . .

A N S E L M E.

Il se la passe au travers du corps!

Et....

ANSELME.

Ah! pere infortuné que je suis!

SCENE XVIII

& derniere.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS,

LÉLIO. (*sans être vu*)

MASCARILLE.

ET la met à son côté. Viens, dit-il, Mascarille; mon pere, sans doute, est indigné contre moi, & je ne peux en soutenir l'idée. Je ne veux pas vivre plus long-temps, si je perds l'espoir de l'appaiser. Il se précipite de l'escalier, sort de la maison & se jette non loin d'ici.... (*Tandis que Mascarille dit ces mots, & qu'Anselme est tourné de son côté, Lelio, de l'autre côté, se jette à ses pieds*) aux pieds de son pere.

L É L I O.

Pardonnez-moi, mon pere, un stratagème par lequel j'ai essayé, si votre cœur étoit encore susceptible de quelque pitié pour moi. Ce que vous avez craint, arrivera certainement, s'il faut que je me leve de vos pieds sans avoir obtenu le pardon que j'implore. J'avoue que je suis indigne de votre tendresse : mais aussi il m'est impossible de vivre, si j'en suis privé. Ma jeunesse & l'inexpérience doivent excuser bien des choses : & mon sincere repentir....

P H I L T O,

Laisse-toi fléchir, Anselme !

S T É L É N O,

Je me joins à lui pour demander sa grâce. Soyez sûr qu'il se corrigera.

A N S E L M E.

Si je pouvois le croire!.... Allons, leve-toi ! Je veux bien encore faire un dernier essai ; mais si tu donnes de nouveau dans tes égaremens , souviens-toi que je ne t'ai rien pardonné, & le moi-

20865

dre excès que tu te permettras, t'attirera la punition de tous les autres.

M A S C A R I L L E.

Cela est juste!

A N S E L M E.

Commence par chasser tout-à-l'heure ce vaurien de Mascarille!

M A S C A R I L L E.

Cela est injuste!... Chassez-moi, ou gardez-moi : cela me fera égal ; mais auparavant, payez-moi au moins la somme que je vous ai prêtée pendant sept ans, & que j'avois la générosité de vouloir encore vous prêter pendant quinze autres.

Fin du second Tome.



25908